



Alexandre de Souworow Rymnicksky
Comte du Saint Empire, Romain, et de l'Empire de Russie
Feld. Marschal des Armées des deux Empereurs.

Alexander dum magnus ad altum
Fulminat Eridanum & Bello victorque volentes
Per populos dat iura vicinque affectat Clympo.

Virg. Georg.

Des bords du Pô tremblant au bruit de son tonnerre,
Alexandre, l'amour et l'effroi de la terre,
Promet la Paix au monde, heureux d'être compté
Et s'avance à grands pas vers l'immortalité.

Traduit par le Traducteur de Virgile.

HISTOIRE
DES CAMPAGNES
DU COMTE
ALEXANDRE SUWOROW
RYMNIKSKI,
GÉNÉRAL - FELD - MARÉCHAL

*au service de Sa Majesté l'Empereur de
toutes les Russies.*

*Si fractus illabatur orbis
impavidum serient ruinae.*

D'HORACE l. 3. ode III.

TOME PREMIER.

A L O N D R E S.

1799.

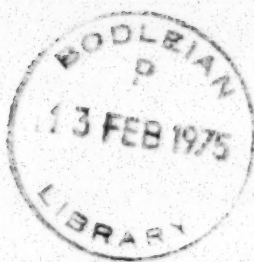


TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

Introduction, avec quelques détails sur la vie
du comte Alexandre Suworow Rymnikski. Pag. I

CHAPITRE PREMIER.

Guerre de Sept ans contre les Prussiens Pag. 1.

Entrée de Suworow au service, 1742. Il marche contre les Prussiens en 1759, en qualité de premier major, et se trouve à la bataille de Kunnersdorf, et à la prise de Berlin. Il est placé dans le corps des troupes légères aux ordres du général Berg. Combat de Reichenbach, aux environs de Breslau. — Berg est envoyé en détachement à la poursuite des Prussiens. Suworow surprend Landsberg. — Combat près de Stargard. — Suworow bat Courbière, et le fait prisonnier. — Platen ne peut faire entrer ses chariots de provisions dans Colberg, ce qui force Platen, et le prince Eugène d'aller en Saxe. — Colberg se rend à Romanzow. — Les troupes prennent leurs quartiers d'hiver. — 1762. Trêve, et peu après la paix. — Suworow est envoyé à Pétersbourg, et fait colonel.

CHAPITRE II.

Guerre de la Confédération de Pologne 1769 - 72.
Pag. 24.

L'impératrice couronnée à Moskou, est présente à la revue du régiment du comte Suworow. En 1768 il est fait brigadier. Il marche en Pologne; il est envoyé sur Varsovie; et fait 80 milles en 12

jours. Il bat Kotelupowski près de Varsovie. Marche contre les deux Pulawski, défait et dissipe leurs corps. — Prend Lublin pour son quartier-général, et est fait major-général. — Près de Clementow, il tombe dans l'eau et se blesse. — Près de Landskrone deux maréchaux sont massacrés, dans un combat, et plusieurs sont faits prisonniers. — Il retourne à Lublin. Chemin faisant il combat Pulawski et Nowizi. — Kosakowski forme une seconde **Fédération en Lithuanie**, remporte quelques avantages sur les Russes. — Suworow part de Lublin pour aller à sa rencontre. Défait l'armée des Fédérés sous Oginski. L'impératrice le fait chevalier de l'ordre de Saint-Alexandre. — Aventure avec le colonel Sabrowski. — Suworow marche encore vers Cracovie: se combine avec un corps aux ordres du général Braniski. — Les Fédérés surprennent le château de Cracovie. — Suworow le bloque, la garnison du château se rend. Les soldats sont prisonniers. — Tentative contre Tynez. Entrée des troupes russes et autrichiennes en Pologne. Premier partage de ce Royaume. Suworow retourne à Pétersbourg, il est chargé de visiter les frontières de Finlande.

CHAPITRE III.

Première guerre contre les Turcs. Pag. 78.

Le comte Suworow vient à l'armée de Jassy (1773) reçoit le commandement d'un corps, passe le Danube, et bat les Turcs à Turbakay. L'impératrice lui écrit une lettre flatteuse et honorable, en lui envoyant l'ordre de Saint-George de la seconde

classe. — Il défait les Turcs dans le même endroit pour la seconde fois. S'empare d'une flotille considérable, reçoit le commandement d'un autre corps vers Nirrow. Se fortifie, bat les Turcs près de Nirrow. — Il retourne en Russie avec la fièvre. Revient au printemps sur les bords du Danube; reçoit le brevet de lieutenant-général; commande la seconde division et le corps de réserve; se réunit avec le général Kamenski, défait les Turcs près de Kasludgi; se rend à Bucharest pour sa santé. — La paix se conclut. Il retourne en Russie.

CHAPITRE IV.

Pugatschew poursuivi, et fait prisonnier. Pag. 109.

Le comte Suworow, est chargé d'apaiser les troubles intérieurs. — Michelson, défait Pugatschew près de Zarizin. — Suworow poursuit les rebelles jusqu'à Uralsk, il conduit le chef prisonnier à Simbirsk. En l'absence de Panin, il conserve le commandement du corps en activité. — On fait à Moskou des réjouissances pour la paix. Suworow va dans ses terres.

CHAPITRE V.

Opérations dans le Cuban et la Crimée Pag. 123.

Le comte Suworow est envoyé en Crimée, et présent à l'élévation de Saïb-Ghiray, à la dignité de Khan. — Il se rend à Pultawa, où il a une fièvre inflammatoire. — Il rejoint son corps du Cuban; établit plusieurs fortifications le long du rivage voit les différens peuples de Circassie: se rend en

Crimée après le départ du comte Prosorowski, et reçoit le commandement d'un corps. La Porte fait plusieurs mouvemens. — Suworow fait sortir une flotille turque du port d'Achtiar. Il force le capitaine Pacha de se retirer avec sa nombreuse flotte. Il emmène des familles grecques et arméniennes de Crimée en Russie. — Les Attukays font quelques irruptions dans le Cuban. Traité entre la Russie et la Porte. — Saïb-Ghiray est reconnu Khan par le Grand-Seigneur. Toutes les troupes russes se retirent. — Suworow a le commandement des troupes de la petite Russie. — L'impératrice lui fait présent de son portrait. — Il fait un voyage à Pétersbourg. — Il est chargé de commission pour Astrakan, et la mer Caspienne. — Il obtient le commandement de la division de Casan.

CHAPITRE VI.

Les Tartares de la Crimée, et de Nogay, jurent obéissance à la Russie, expédition contre ceux de Nogay.

Pag. 136.

Révolte contre le nouveau Khan en Crimée; il prend la fuite; il est rétabli. — Suworow prend le commandement d'un corps dans le Cuban. — Le Khan abdique sa dignité. — Repas des Tartares de Nogay. — Suworow les oblige à prêter serment de fidélité. — Second repas. — Suworow reçoit un diplôme de l'impératrice, avec l'ordre de grand' croix de l'ordre de Woladimir. — Détails sur l'origine des Tartares de Nogay. — L'ancien Khan, des Tartares quitte la Crimée. Il soulève ceux de Nogay. — Divers combats avec eux, et

entre eux.—Plusieurs se sauvent de l'autre côté de la rivière de Cuban. — Retraite par les landes à Jay. — Suworow prend ses quartiers d'hiver à Saint-Démétrius.—Sa liaison intime avec Mursabey.—Son voyage à Moskou. Il reçoit le commandement de la division de Woladimir. — Saïb-Ghiray qui avoit passé quelque temps en Russie, retourne en Turquie.—Il est décapité à Rhodes.

TOME II.

SECONDE PARTIE.

Guerre contre les Turcs en 1787. Pag. 1.

CHAPITRE PREMIER.

Le comte Suworow est nommé général en chef. — Voyage de l'impératrice en Crimée: à cette occasion il est chargé de commander les corps distribués aux environs de Kiowie et de Pultawa, et bientôt après celui de Cherson dont celui de Kinburn fait partie. — Surprise de Kinburn par les Turcs.—Bataille sanglante et victoire. Suworow est blessé au bras.—Il célèbre la victoire; il reçoit l'ordre de Saint-André.—Il passe l'hiver à Kinburn, et prend des mesures pour éviter toute surprise à l'avenir.

CHAPITRE II. Pag. 26.

Suworow reçoit le commandement de la flotte de la mer Noire.—Les Turcs envoient une flotte considérable de Constantinople à Ockzakow.—Suworow établit une forte batterie sur Kinburn.—Avantages du prince de Nassau sur les Turcs dans trois batailles.—Ils font une perte énorme.—Hassan-Bacha

retourne à Constantinople avec le reste de la flotte. — Le prince Potemkin met le siège devant Ockzakow. — Suworow prend le commandement de l'aile gauche de l'armée. — Il est dangereusement blessé au cou dans une sortie. — On le transporte à Kinburn. Il y saute un magasin à poudre, et il est encore blessé. — Assaut d'Ockzakow.

CHAPITRE III.

Pag. 47.

Suworow arrive de Pétersbourg à Jassy. — Il prend le commandement du corps de Berlat. — Le prince Saxe-Cobourg campe à proximité de Suworow. — Avénement du sultan Sélim au trône: il augmente l'armée turque: Cobourg informe Suworow que les Turcs sont en marche contre lui: le dernier opère promptement sa jonction. — Combat de la cavalerie à Putna. — Bataille de Forhani. — Prise des couvens fortifiés de Saint-Samuel et de Saint-Jean. — Conférence de Suworow et de Cobourg après la victoire. — Perte des Turcs dans cette bataille. — Lettre de l'empereur Joseph à Suworow.

CHAPITRE IV.

Pag. 62.

Retour du général Suworow à Berlat dès le lendemain de la bataille de Forhani. — On a des renseignemens sur la marche de la grande armée turque. — Cobourg fait prier Suworow de se joindre à lui; il fait sa jonction à marches forcées. — Il s'abouche avec Cobourg et va tout de suite faire des reconnoissances. — Bataille de Rymnik durant douze heures contre l'armée du grand vizir forte de 90,000

hommes.—Perte considérable des Turcs. Leur armée se retire ensuite au-delà du Danube et se disperse.—Cobourg se sépare de Suworow.—Il est nommé comte russe, et d'Empire.—Il reçoit des lettres de l'empereur Joseph, et de l'impératrice de Russie.

CHAPITRE V.

Pag. 95.

Suworow retourne à Berlat.—Il se lie d'amitié avec le Sérasquier à Brahilow.—Cobourg prend ses quartiers d'hiver près du comte Suworow.—Son corps est renforcé.—Hassan-Bacha en qualité de grand-vizir fait des propositions de paix: sa mort les fait évanouir.—Le nouveau grand-vizir passe le Danube.—Suworow quitte ses quartiers d'hiver. Il écrit à Cobourg, et bientôt après il se joint à lui à marches forcées.—Lettre de l'empereur Léopold.—L'armistice de Reichenbach change la face des affaires.—Suworow prend congé de Cobourg, et se retire.—Sa flotte à rames entre dans le Danube.—Lettre du prince de Cobourg.—On prend Dulcia, Kilia, et Isaccia.—Le général Sudowitsch, et l'amiral Ribas s'approchent d'Ismail.—On diffère le siège, parce que la saison est trop avancée.

CHAPITRE VI.

Pag. 109.

Suworow reçoit l'ordre de prendre Ismail. Sur-le-champ il se met en marche.—Il fait revenir les troupes qui s'en retournoient.—Il va reconnoître la place.—Préparatifs de l'assaut.—Pour le marquer on dresse des batteries. — Blocus de la place d'Ismail.

Position des assiégeans. — Immense garnison des Turcs. — Somination de la place. — Réponse du Séraskier. — Seconde sommation. — Harangue de Suworow aux généraux et aux troupes. — Distribution des colonnes par terre et par eau. — Signal de l'assaut. — Après une vigoureuse résistance les remparts sont escaladés et pris. — Sortie des Turcs. — Combats sanglans dans les rues et dans les places publiques. — Prise de plusieurs édifices fortifiés. — Importance de la prise de cette place, et grande défaite des Turcs. — Fêtes qui succèdent. — Lettre de l'empereur Léopold. — Voyage de Suworow à Pétersbourg.

CHAPITRE VII. Pag. 149

Voyage de Suworow aux frontières de Suède. — Il est chargé de commander les troupes de terre qui sont en Finlande et la flotte stationnée sur les côtes de cette province. — Il établit des redoutes. — On fait la paix avec les Turcs. — Il reçoit le commandement de l'armée aux frontières de la Turquie, et part pour Cherson. — Lettre de l'impératrice au général Suworow au sujet des fêtes de la paix.

TROISIÈME PARTIE.

Dernière campagne en Pologne et chute de ce royaume en 1794. Pag. 155.

CHAPITRE PREMIER.

Le comte Suworow part de Cherson pour aller inspecter les frontières de la Crimée. — Insurrection à Cracovie et à Varsovie. — Influence de cet événement

sur les troupes polonoises qui étoient à la solde de la Russie dans les nouvelles provinces russes. — Il reçoit l'ordre de désarmer ces brigades. — Mesures relatives à cette opération. — Son corps part le même jour en différens détachemens, et s'acquitte avec succès de la commission. — Il rassemble son corps à Niemerow. — Il va voir le général Romanzow à sa terre.

CHAPITRE II. Pag. 166.

Evénemens de la guerre depuis l'insurrection de Varsovie. — Siège de Varsovie. — Suworow reçoit l'ordre d'entrer en Pologne. — Rapidité de sa marche. — Première attaque à Divin. — Défaite à Kobrin. — Bataille et déroute des Polonois à Krupezyze.

CHAPITRE III. Pag. 179.

Marche des Russes sur Brzescie où s'est retiré le corps polonois. — Rapport d'un Juif sur la position de Syrakowski, et sur les gués du Boug. — Dispositions de Suworow. — Son corps passe la rivière pendant la nuit. — Syrakowski est obligé de se mettre en ordre de bataille. — Il est attaqué par la cavalerie, et se retire en colonnes. — Presque tout son corps est détruit. — Perte énorme des Polonois dans cette bataille. — Suworow se porte à Brzescie, et campe sous Therespol.

CHAPITRE IV. Pag. 195.

Suworow écrit au prince Repnin et demande que le corps de Derfelden qui est à Slonim se

joigne à lui. — Kosciusko apprend la défaite de Brzescie et se rend auprès de Makranowski à Grodno pour ordonner la jonction des corps. — Le général Fersen après avoir levé le siège de Varsovie se poste sur la rive gauche de la Vistule, et fait ses dispositions pour la passer. — Poninski occupe la rive droite pour l'en empêcher. — Le corps du comte Suworow, affaibli par la quantité de détachemens et de fourrageurs ne peut rien entreprendre. — Le prince de Zizianow fait Grabowski prisonnier avec plus de mille hommes. — Des partis de Cosaques reconnoissent la route de Varsovie. — On arrête un courrier de Makranowski à Kosciusko. — Rapport de Derfelden qui s'approche de Suworow. — Fersen passe la Vistule non obstant toutes les difficultés. — Il gagne la bataille de Matschewiz et fait Kosciusko prisonnier. — Mesures de Suworow pour opérer sa jonction avec Derfelden et Fersen. — Il se met en marche pour Varsovie. — Quelques particularités sur Kosciusko.

CHAPITRE V. Pag. 215.

Derfelden s'approche de Suworow. — Son avant-garde bat l'arrière-garde de Makranowski dont le corps se retire à Varsovie. — Suworow s'approche de Prague, faubourg de cette capitale. — Jonction du corps de Fersen. — Il prend la route de Kobylka. — Il rencontre dans le bois un corps ennemi de 5,000 hommes. — Ce corps se replie en colonnes, mais presque tout est taillé en pièces. — On ne fait qu'un petit nombre de prisonniers. — L'infanterie ne prend point de part au combat. — Suworow établit son quartier-général à Kobylka. — Fersen campe à l'aile gauche et Derfelden à la droite. — Préparatifs pour l'assaut de Prague.

—Makranowski retourne à Prague, et se démet de son commandement.

CHAPITRE VI. Pag. 230.

Les généraux vont reconnoître les fortifications de Prague.—Les majors Bischefski et Muller arrivent de Varsovie chargés de commissions. Muller voit les préparatifs de l'assaut.—Réponse du comte au général Zcyonschik.—Départ de Kobylka pour l'assaut de Prague. L'armée campe autour de ce faubourg. On dresse des batteries. —Nouvelles reconnoissances. Distribution des troupes pour l'attaque.—Assaut de Prague.—Horrible massacre.—Spectacle épouvantable pour les habitans de Varsovie. — On détruit le pont pour couper toute communication avec la ville. Perte des Polonois en morts et en prisonniers.

CHAPITRE VII. Pag. 257.

Après la prise de Prague, le Roi et le magistrat envoient des députés au général Suworow pour régler la capitulation de Varsovie.—Il confère avec eux, et leur remet les articles.—Correspondance relative à cet objet avec le Roi et le magistrat — Fersen passe la Vistule au-dessus de Varsovie.—Sédition à Varsovie.—Les chefs veulent emmener le Roi et les prisonniers.—Le Roi envoie au général le comte Ignace Potocki et Mastowski.—Le général envoie au Roi un officier avec les dernières conditions. Le militaire polonois évacue Varsovie.—Le Roi et le magistrat consentent à l'entrée des Russes le lendemain.

CHAPITRE VIII. Pag. 274.

Entrée du général Suworow avec son armée à Varsovie. Remise des clefs de la ville.—Réception des ci-devant prisonniers russes, autrichiens et

prussiens.—Le général fait au Roi une visite d'apparat.—Substance de leur entretien.

CHAPITRE IX. Pag. 281.

Fersen poursuit les Polonois qui se sont retirés de Varsovie. — Ils forment encore quatre divisions considérables.—Fersen reçoit du renfort.—Les généraux de ces quatre divisions mettent bas les armes successivement.—On donne des passe-ports à ceux qui promettent de ne plus servir.—Ceux qui s'y refusent sont renvoyés dans l'intérieur.—Plusieurs chefs et généraux s'étoient échappés secrètement.

CHAPITRE X. Pag. 288.

Aperçu de cette campagne.—Suworow reçoit le bâton de feld-maréchal, les ordres de Prusse, le portrait de l'empereur Francois II, et des terres considérables de l'Impératrice.—Il passe une année à Varsovie.—Il fait la revue de son armée.—Son voyage à Péterbourg.—Honneurs qu'il y reçoit.—Il va aux frontières de Suède.—Il part pour son nouveau commandement aux frontières de la Turquie.— Il fait des revues.— Il met ses troupes en quartier d'hiver.

SUPPLÉMENT. Pag. 296.

Différentes lettres de S. M. l'Impératrice, de l'empereur Francois II, du roi de Prusse et du roi de Pologne au général Suworow, pendant et après la campagne de Pologne.

AVANT-PROPOS.

Nous offrons au public une traduction fidelle de l'histoire des campagnes du feld-maréchal comte de Suworow Rymnikski, l'exactitude des faits est religieusement conservée, et nous attendons des succès non interrompus du maréchal depuis 1761, qu'il est entré en activité de service, jusqu'à ce jour, un intérêt que doublent les circonstances actuelles.

L'ancienne famille de Suworow est d'origine suédoise. Elle s'établit en Russie il y a environ 120 ans, et depuis-lors, elle n'a cessé d'y être célèbre, par des services rendus à la couronne.

Basile Suworow, père du maréchal actuel, étoit filleul de Pierre I. Il jouissoit des fonds de terres accordés à ses aïeux en récompense des victoires qu'ils

remportèrent sur les Tartares, et sur les Polonois; grand politique, grand jurisconsulte, il mourut général et sénateur. Il laissa à son fils une fortune considérable, que la générosité de Catherine II a fort accrue, mais seulement depuis qu'il a des enfans. Jusque-là il ne vouloit recevoir que des honneurs. Il naquit en 1730, et fut nommé Alexandre Basilowitsch; son père le destinoit à la magistrature, mais sa passion pour les armes en disposa autrement. En 1774 il épousa Barbe Isnowsna, princesse Prosorowska, fille du général en chef Prosorowski, dont il a deux enfans; une fille mariée au général comte de Nicolai Zoubow, et un fils lieutenant dans la garde Bréobraschewski, auquel il fait donner l'éducation la plus recherchée, en homme qui en a senti le prix pour son compte: la guerre et les lettres remplissent encore tous ses momens. On pourroit lui appliquer ce que dit Plutarque en parlant de Marcellus, » Quand il a les armes à la

» main, on remarque sur son visage une
» extraordinaire fierté, bien que par-tout
» ailleurs il soit le plus humain, et le
» plus modeste des hommes. «

Le maréchal de Suworow, porte surtout au fond du coeur l'amour de la patrie; et le désir de combattre pour sa gloire, l'anime sans cesse. Si les François avoient conservé dans leur langue, l'expression que Corneille eut la hardiesse d'y introduire dans ce vers:

Ton Bras, est invaincu, mais non pas invinsible,

leurs écrivains ne manqueroient pas d'appliquer un jour le titre *d'invaincu* au général à qui la fortune fut toujours fidelle, et auquel ils devront peut-être la félicité de se réconcilier avec nombre de peuples, après les avoir tour-à-tour enivrés par des maximes extravagantes, et désolés par des guerres gigantesques. Une nation d'ailleurs si spirituelle, si polie, si brave, doit s'ennuyer de vivre ainsi dans l'isolation de toutes les autres, et être assez juste pour nous pardonner la

joie que nous éprouvons, à voir le nom de notre amiral Nelson, placé quelquefois à côté de celui de Suworow; et comme lui accolé d'un surnom honorable qui caractérise ses exploits, et en éternise le souvenir.

Catherine II en conférant ainsi le titre de comte de l'empire de Russie, sous le nom de Rymnikski, au général Suworow, imprima de sa main le sceau de l'immortalité à une des plus mémorables actions de la campagne de 1789 contre les Turcs; et par un accord qui ne pouvoit être concerté, puisque c'étoit un premier mouvement de reconnoissance, pour une victoire éclatante, l'empereur Joseph II lui conféroit le même jour, le titre de comte du Saint-Empire.

En effet il seroit difficile de trouver dans l'histoire, un objet de comparaison avec la bataille de Rymnick, où l'armée du Grand-Visir forte de 100,000 hommes, fut défaite ou dispersée, après un combat de douze heures, par 18,000

Autrichiens et 7,000 Russes, sous les ordres de Suworow; on retrouvera avec intérêt les détails de cette journée dans la seconde partie de cet ouvrage. On y verra presque à chaque pas des traits de valeur, et à chaque bataille décisive, des mouvemens d'héroïsme qui ne font pas moins d'honneur aux troupes russes, et aux officiers de tous grades, qu'au savant général qui les commandoit.

Suworow lui-même, paroît si pénétré de leurs efforts, qu'à la suite de chaque victoire il leur en parle constamment avec effusion. Rien de plus touchant que de le voir embrasser les généraux qui viennent de partager ses périls, de seconder ses vues: adresser ensuite des éloges, des remerciemens aux guerriers qui se sont distingués; et animer ainsi dans tous les différens corps, le feu sacré du patriotisme et de la gloire. Le grand homme se décèle par ces sentimens de bienveillance et de modestie, au milieu d'une riche moisson de lauriers,

comme le génie de Catherine, se manifeste dans la forme de ses récompenses; et la sagesse de son auguste fils, par la confiance dont il continue d'honorer le maréchal.

Nous aurions désiré pouvoir étendre davantage les notions qui nous sont transmises sur la vie, les mœurs et les habitudes du maréchal comte de Suworow. En général on s'empresse de peindre les hommes célèbres, mais ils ne peuvent jamais être bien caractérisés qu'après le terme de leur carrière: certains éloges passeroient pour de l'adulation, certaines vérités pour des reproches.

Cependant, de même qu'on recueille avec soin les premières esquisses d'un grand peintre, on se plaît à rechercher ces premiers élans de l'ame, vers l'objet pour lequel elle semble formée, car la nature seule donne cette sorte d'impulsion, marque infailible du génie. Turenne à 10 ans s'échappe sur le rempart, y passe une nuit d'hiver, pour démontrer

à son père, qu'il pourra malgré sa délicatesse supporter les fatigues de la guerre. Condé, né général, donne à 22 ans ses ordres pour la bataille de Rocroi, s'endort, et on l'éveille pour la gagner. César trouve à Cadix la statue d'Alexandre, et pleure sur la gloire qu'au même âge il n'a pas encore méritée. Charle XII encore enfant, trouvoit qu'Alexandre avoit assez vécu, puisqu'il avoit conquis tant de royaumes. Suworow aussi, à l'âge de 12 ans, manifesta un vœu si ardent pour le métier des armes, que son père se crut obligé de sacrifier à ce penchant toutes ses autres vues.

Déjà il faisoit ses délices de la vie des plus grands capitaines, Cornélius Népos (*) devint bientôt son manuel; mais il ne se borna pas à la seule étude du

(*) Cornélius Népos, historien latin, naît d'Hostille près de Vérone, l'ami de Cicéron et d'Atticus, florissoit sous Auguste. Il avoit un esprit délicat, une plume brillante, et un caractère enjoué. Il ne nous reste de lui que la vie des plus illustres capitaines grecs et romains.

métier de la guerre; ainsi que Montécuculi, l'un de ses héros de prédilection, il prépara ses succès, par son attention à multiplier ses connoissances, et particulièrement celles qui étendent la sphère des idées. Il étudia l'histoire dans Rollin, dans Hubner; la philosophie dans Wolf, dans Leibnitz, et s'appliqua aux langues turque, polonoise, italienne, allemande et françoise; sciences si utiles pour un militaire, si nécessaires pour un général; et le comte Suworow a tellement le don des langues, qu'il entend encore celles de tous les peuples qu'il a vaincus.

Ainsi que Montécuculi (*), né comme lui d'une ancienne maison, il passa par tous les grades pour arriver au commandement; et sans doute frappé de la première action brillante de ce grand général, qui en 1644 avec 2,000 hommes, surprit et vainquit 10,000 Suédois, il s'en est fait des leçons, des règles de
pos-

(*) Né à Modène en 1611.

possibilité, inconnues au grand nombre, pour toutes les conjonctures; car, particulièrement dans son début, et jusqu'à ses campagnes contre les Turcs, on le voit par-tout victorieux, malgré l'extrême infériorité de nombre. La bataille de *Narva* (*), le porta aussi à s'exalter sur Charles XII, qui n'avoit que huit mille hommes quand il battit cent mille Turcs. Il admire encore cette intrépidité, dont pour son propre compte il peut remercier la nature, et cette promptitude qu'il s'est comme appropriée, en calculant ce que peut le talent du général sur le nombre, ainsi que l'avantage de combattre à l'arme blanche: mes amis disoit Charles XII aux soldats, joignez l'ennemi, et laissez tirer les poltrons. C'est à-peu-près toute l'instruction, qu'on peut recueillir des hauts faits de ce roi guerrier, plus soldat que héros, et dont le caractère tourna contre lui la nature et la fortune, parce que ne

(*) En 1700; ville russe, capitale de l'Estonie.

connoissant que les armes, il prétendoit toujours forcer la disposition actuelle des choses, dont au contraire Suworow semble toujours profiter. C'est que l'on porte son caractère par-tout et que c'est du plus ou moins d'union entre l'esprit et le caractère, que résultent l'accord de la conduite dans chaque état, et la justesse des combinaisons avec les moyens, dans les actions d'éclat.

Quelque sévère que paroisse celui de Suworow, soit lorsqu'il exerce ses troupes, soit lorsqu'il force les marches, et qu'il leur fait faire dix milles d'Allemagne en 24 heures, les troupes l'aiment, parce qu'il sait animer leur courage, transformer celui des officiers en héroïsme, que sous lui ils se croient tous invincibles; qu'après la victoire il sait répandre les largesses aux soldats, et qu'en quartiers d'hiver il en a toutes sortes de soins. D'ailleurs, ils le connoissent inviolable dans ses promesses; inébranlable dans ses projets; un peu vif peut-être, mais bon

jusqu'à l'affabilité envers eux, ils savent qu'ils ne peuvent éprouver d'injustice, parce que le maréchal veille à tout, qu'il ne s'expédie aucune dépêche, aucune réponse qui ne soient revues, souvent corrigées de sa main; et son exactitude à remplir également les devoirs d'état, et les devoirs religieux, maintient à-la-fois, l'amour et l'ordre par le seul effet de l'exemple. Si à toutes ces qualités importantes il se mêle quelques singularités dans les goûts, quelques bizarreries dans les habitudes journalières, il faut avouer que presque toujours la célébrité en chaque genre, entraîne ces particularités qui naissent sans qu'on le sache, et dont on se rendroit un mauvais compte à soi-même. Fontenelle qui, à titre d'homme du monde, s'en étoit plus garanti qu'un autre, a pris plaisir dans ses éloges, à faire ressortir avec grâce, jusqu'aux fantaisies habituelles de ses hommes illustres, comme si c'étoit moins un effet de la volonté, qu'un certain pli de l'ame

dont l'origine échappe à son œil pénétrant, et qu'il livre à l'examen.

Au surplus Suworow, pour dîner à neuf heures, n'en est ni moins gai, ni moins aimable à table; et si l'on observe qu'il est levé depuis quatre, on comprendra que les heures des repas peuvent changer pour lui. Sa sobriété lui permet de dormir aussitôt après, mais à la ville comme en campagne, il ne connoît d'autre lit que de la paille, sous un toit l'hiver et sous une tente l'été; légèrement vêtu le jour, et toujours en uniforme, passionné pour la propreté, il déteste le luxe, et sans doute il doit à la plupart de ces usages salutaires, la conservation de ses forces, dans un âge déjà un peu avancé, et malgré toutes les fatigues de la guerre dans des pays aussi éloignés et dans des climats aussi différens.

Il débuta par la guerre de sept ans sous le général comte Fermor, assez audessus des foiblesses communes, pour pressentir sans crainte, ce que deviendrait

un jour le comte, et pour lui fournir fréquemment l'occasion de développer ses talens.

Suworow fit ensuite les deux guerres de Pologne; l'une suscitée, l'autre secondée par la France à deux époques fort distantes, et dans des circonstances fort dissimilaires; probablement on ne vouloit que des troubles, sans prévoir les partages successifs qui anéantiroient ce royaume, au profit des seules puissances voisines. C'est à l'alliance de la France avec l'Autriche qu'il faut imputer cette mauvaise politique, à laquelle le duc de Choiseuil étoit forcé de recourir, pour conserver la prépondérance de la France, par les dissensions des autres Etats. Cependant s'il est quelque chose d'étonnant en ce genre, c'est que la Pologne se soit maintenue avec un roi électif pendant tant de siècles. L'intégrité soutenue du système féodal lui a attiré ses malheurs. Ce système n'a jamais convenu qu'à l'enfance des sociétés naissantes; toujours il

a produit l'anarchie comme conséquence, et le démembrement comme dernier résultat.

La Pologne, pour compléter ce principe vicieux des lois anciennes, vouloit encore la proscription des lois nouvelles, tendantes à corriger les autres. Son *Libellum veto*, cette unanimité de voix consacrée dans les Diètes, pour faire gouverner un grand Etat par une multitude, devoit également, sans autre cause, amener un jour la révolte, et la placer sous un nom quelconque, entre l'anarchie et la guerre civile, car il étoit impossible d'amonceler dans un seul gouvernement plus de principes tyranniques, et d'ouvrir un champ plus vaste aux absurdités.

Mais après avoir eu la sagesse d'élire pour roi, le grand Sobieski, (en 1674), le vainqueur des Turcs, le sauveur de Vienne et du nord de l'Europe, (en 1683), si la Pologne eût voulu, elle pouvoit sous un tel prince, rendre la couronne héréditaire, et se donner une

constitution monarchique, la seule qui convienne à un grand Etat. Malheureusement quand elle l'a pu, elle l'a dédaigné, et quand elle l'a désiré il n'étoit plus temps. Sobieski lui-même, qui avoit tout fait pour les autres pays, ne put rien pour le sien; il luttoit trop difficilement contre des seigneurs aussi grands que lui; et feignant quelquefois de s'assoupir à la Diète, il disoit qu'il *étoit plus facile de faire dormir un roi en Pologne, que de le défendre*. En terminant sa carrière la dernière année du siècle dernier, il dut prévoir que ce royaume ne subsisteroit plus à la fin de celui-ci.

Lorsque Jean-Jacques fut consulté sur la constitution qui conviendrait, non pas à un tel pays, mais à une telle nation, abreuvée d'erreurs, et de vices politiques depuis cinq cents ans, il sentit qu'elle étoit trop nombreuse pour qu'on pût l'isoler, la séparer des autres peuples, par des lois particulières, qui lui laissassent le temps de se régénérer à la manière

dont les filles d'Eson entendoient rajeunir leur père caduc, en le coupant par morceaux dans une chaudière d'eau bouillante, avec des herbes appropriées; et il ne voulut pas être le Lycurgue d'une nation si éloignée par ses mœurs, de l'enthousiasme nécessaire à une législation aussi extraordinaire, mais la seule à son gré qui pût réussir.

Aujourd'hui tout dépend des Puissances co-partageantes. Montesquieu l'a dit : » Il est des Etats qui gagnent à être » conquis ; ceux-là ordinairement ne » sont plus dans la force de leur institution, la corruption s'y est introduite, » les lois y ont cessé d'être exécutées, le » gouvernement est devenu oppresseur... » il est parvenu au point où il ne peut » plus se réformer lui-même.... Qui peut » douter qu'un Etat pareil, ne tirât pas » quelques avantages de la conquête » même, si elle n'étoit pas destructive ? » elle peut détruire des préjugés nuisibles, et mettre, si j'ose » par-

» parler ainsi, une nation sous un meilleur génie. »

D'après ce grand homme, il est donc permis de demander si le partage même de cet Etat, quelque ombrage qu'il ait porté aux autres puissances, quelque nuage politique qu'il ait élevé dans les esprits, n'étoit pas l'unique remède à tant de maux ? le temps le décidera. Quant au comte de Suworow, il a porté dans la guerre de la Confédération, l'esprit de justice qui lui est particulier ; et souvent il s'est fait conciliateur ; plus souvent encore dans cette première guerre et dans celles des Turcs, il a déconcerté les ennemis, par des marches rapides et savantes qui faisoient l'étonnement des alliés. La bataille de Canne, et l'assaut du faubourg de Prague devant Varsovie, sont au nombre des journées qui ont le plus coûté à l'humanité ; mais Annibal fier de sa victoire, loin d'accorder un regret à tant de victimes, se sert de leurs corps pour se faire un pont ; Suworow au contraire n'est nulle part

aussi grand, qu'à l'instant où on lui apporte les clefs de Varsovie, lorsqu'il jette son épée, qu'il lève les mains au ciel, pour remercier Dieu de ce que la ville ne coûte point de sang, et qu'il paye le tribut à l'humanité, sur celui qu'il n'a pu épagner.

Ce beau mouvement le rapproche d'Epaminondas, qui unissoit tous les mérites à tous les sentimens ; qui chérissoit Pélopidas quoique son rival de talent, comme nous voyons dans la guerre des Turcs, les deux généraux Cobourg et Suworow, se rechercher, s'aimer, s'entr'aider, parce que la vertu n'inspire qu'un même intérêt entre deux hommes qui n'ont qu'un même devoir.

L'entrevue de Suworow avec le malheureux roi de Pologne, au moment de son désastre, fait encore honneur à l'ame du général victorieux ; il s'efforce de prolonger pour ce prince l'illusion du pouvoir ; au lieu d'un prisonnier qu'il lui demande, il lui en rend cinq cents ; et pro-

blement il peut se flatter de l'avoir fait jouir du dernier plaisir qu'il ait goûté comme souverain , et peut-être du dernier de sa vie ; car , en descendant du trône , quel homme est assez fort contre une telle adversité , pour trouver quelque chose de supportable ? l'amertume est dans son cœur , et par-tout il ne rencontre qu'insipidité.

L'immortelle Catherine II avoit en plus d'efforts à faire pour mettre la couronne sur la tête de Poniatowski , que pour l'en faire tomber. *Vous m'enverrez les clefs de Varsovie tel jour* , avoit-elle mandé à Suworow , et tel jour Suworow avoit dit à son armée , *vous monterez à l'assaut , vous prendrez le faubourg de Prague , et on nous ouvrira les portes de la ville*. De même Catherine continuant de se prêter au laconisme du comte , se borne à lui faire compliment sur sa conquête en le nommant son *feld-maréchal*. Il est remarquable qu'alors , il avoit été souvent blessé et jamais battu ; ce que l'on ne peut

pas dire de Montécuculi, ni de Turenne. Celui-ci interrogé par un indiscret pour savoir comment il avoit pu perdre la bataille de Rhetel (en 1650) contre le maréchal du Plessis-Pralin, répondit *par ma faute. Quand un homme n'a pas fait de fautes à la guerre, il ne l'a pas fait longtemps.* Mais dans ce cas aussi, celles qui n'ont pas d'éclat, servent de leçons, et restent inconnues comme celles de Suworow. Ainsi que Turenne, il évite les sièges, et quand il est maître de la campagne, il pense que les villages valent des places.

On a reconnu que Turenne et Montécuculi, avoient réduit la guerre en art, et que la campagne de 1675 qu'ils estimoient le plus, est celle où ils s'opposèrent respectivement l'activité, la ruse, ou la patience, pendant quatre mois sans combattre; il est douteux qu'en pareille occurrence, Suworow pût s'asservir à cet art; car la bouillante effervescence de son ame ne lui permet point l'attente, sur-

tout en face de l'ennemi. Mais il eût pleuré Turenne comme son adversaire (*); comme César pleura Pompée, parce qu'il en a les vertus, et quelles sont toutes alliées à la sensibilité.

Au surplus si Montécuculi malgré Condé, malgré Turenne, arrêta la fortune de Louis XIV, après la conquête des trois Provinces-Unies, le maréchal au même âge aujourd'hui, paroît remplir encore une plus grande destinée, en arrêtant le torrent dévastateur de l'Italie, en rendant à Dieu ses temples, aux peuples leurs légitimes souverains, c'est-à-dire en ramenant l'exercice de la justice sur la terre, et la touchante habitude de la prière parmi les hommes, seule consolation à la portée de tous. Par-tout on lui voit employer la bonté qu'une telle mission impose, et saisir à-la-fois le danger et les ressources avec le coup-d'œil de l'expérience, avec cette activité exempte de trouble, si né-

(*) Turenne fut tué près le village de Saltzbach le 27 Juillet 1675.

cessaire à opposer à la sorte d'ennemis qu'il doit combattre journellement.

Les François ne sont plus ces Gaulois que Polybe peint en disant : „ Pour les „ vaincre, il suffit de soutenir leur premier „ effort, bientôt il s'amortit par la résistance. Cette première pointe de vivacité „ une fois émoussée, il ne leur reste plus „ ni force ni constance, leur corps même „ est incapable de supporter les plus légères fatigues. Les Gaulois en un mot, „ plus qu'hommes en commençant une „ guerre, sont moins que des femmes en „ la finissant. “

Le caractère national est tout-à-fait métamorphosé, non par l'effet d'une chimérique liberté, qui n'existe pas même en spéculation, mais par celui d'une révolution qui bouleverse tout, jusqu'aux idées et aux mouvemens mécaniques de la machine humaine, dont le despotisme du grand nombre s'empare toujours, par l'image répétée d'une mort constamment menaçante. C'est ainsi que tant d'êtres

paisibles, habitués à l'aisance, se transforment en soldats intrépides, capables des plus grandes fatigues, au fort des saisons les plus rigoureuses, pour fuir la mort d'un côté, en courant au-devant d'elle de l'autre; voilà comme une nation naturellement brave, devient promptement redoutable à la guerre, même sans chefs expérimentés; et tous les vœux appeloient le maréchal Suworow, au secours de l'Europe menacée d'une secousse dangereuse.

On se demande quelquefois, ce que Frédéric le grand, auroit conjecturé d'abord de la France assemblant les états-généraux? puis de la France devenue république? lui, qui en mourant pronostiquoit le prochain anéantissement des républiques en général, et qui pensoit que la sagesse de celle de Berne, la feroit subsister un peu plus que les autres? Il est bien probable qu'il eût pressenti les troubles intérieurs, mais qu'en voyant leurs progrès menacer la royauté, il l'eût défendue comme sa propriété; il étoit d'ail-

leurs politique trop profond, pour ne pas avoir découvert dans l'histoire moderne, une espèce de lutte (qu'on peut faire remonter à l'époque de la réformation) entre les monarchies et les républiques, qui fait tendre l'Europe, si l'on n'y prend garde, à refluer des monarchies aux républiques. Les vices ont quelquefois leurs à-propos, et c'est des grandes calamités qu'il renaît des caractères entreprenans. Depuis François II en France jusqu'à Henri IV, on rencontre plus d'un Bussi-d'Amboise, qui en lisant les hommes illustres de Plutarque, disoit : *ces gens-là n'ont rien fait que je ne fisse*. De même si la république s'établissoit sous une autre égide que celle de l'usurpation et de l'égalité, il en sortirait probablement des hommes aussi dangereux pour l'Europe, que les Romains l'ont été pour le monde.

Mais si la république romaine, qui n'a dû son éclat et sa prospérité qu'à la sagesse de ses magistrats, qu'à la valeur de ses guerriers, avoit eu la folie de fouler aux
pieds

pieds toutes les lois divines et humaines, de professer l'athéisme avec intolérance, d'exercer le brigandage au nom de la liberté, d'avilir le patriciat au nom de l'égalité, de corrompre les plébéïens, et de les familiariser avec toutes les erreurs ; ce monstre politique n'auroit figuré qu'un moment sur la scène du monde, et en peu d'années il eût succombé sous ses propres fureurs, ou sous la juste vengeance des nations indignées.

On verra dans le cours des mémoires de la campagne de 1794 en Pologne, avec quelle énergie laconique le maréchal Suworow a pulvérisé ces extravagantes chimères de liberté et d'égalité, dans sa réponse au polonois Zeyonschick. Mais il n'appartient qu'au héros armé de la massue d'Hercule, d'écraser d'un seul coup toutes les têtes de l'hydre. Quand le génie de Montesquieu s'est exercé à combattre avec les seules armes de la raison, les funestes argumentations des Sophistes, dont il sembloit prévoir l'ascen-

dant fatal sur la génération actuelle, il renonça à son laconisme favori, dans l'espoir de saper plus sûrement une doctrine d'autant plus dangereuse, qu'elle a quelque chose de spécieux et de populaire.

» Dans l'état de nature, dit-il, les hommes naissent bien dans l'égalité: mais ils n'y sauroient rester. La société leur fait perdre, et ils ne redeviennent égaux que par les lois... et autant le ciel est éloigné de la terre, autant le véritable esprit d'égalité, l'est-il de l'esprit d'égalité extrême.

» La place naturelle de la vertu, est auprès de la liberté. Mais elle ne se trouve pas plus auprès de la liberté extrême qu'auprès de la servitude. (Liv. 8. chap. III.)

» Quand Tarquin exerçoit ses vexations, Rome étoit indignée du pouvoir qu'il avoit usurpé. Quand les décemvirs exercèrent les leurs, elle fut étonnée du pouvoir qu'elle avoit donné.

» Mais quel étoit ce système de tyran-

» nie, produit par des gens qui n'avoient
 » obtenu de pouvoir politique et militaire,
 » que par la connoissance des affaires ci-
 » viles, et qui dans les circonstances de
 » ce temps-là, avoient besoin au-dedans
 » de la lâcheté des citoyens pour qu'ils se
 » laissassent gouverner, et de leur cou-
 » rage au-dehors pour les défendre?
 » (Liv. II. chap. XV.)

» Le peuple tombe dans le malheur,
 » lorsque ceux à qui il se confie, vou-
 » lant cacher leur corruption, cherchent à
 » le corrompre. Pour qu'il ne voit pas
 » leur ambition, ils ne lui parlent que
 » de sa grandeur: pour qu'il n'aperçoive
 » pas leur avarice, ils flattent sans cesse
 » la sienne.

» La corruption augmentera parmi les
 » corrupteurs, et elle augmentera parmi
 » ceux qui sont déjà corrompus.... Il ne
 » faudra pas s'étonner si l'on voit les suf-
 » frages se donner pour de l'argent. On
 » ne peut donner beaucoup au peuple,
 » sans retirer encore plus de lui; mais

» pour retirer de lui, il faut renverser
» l'état. Plus il paroîtra tirer d'avantages
» de sa liberté, plus il s'approchera du
» moment où il doit la perdre. Il se for-
» me de petits tyrans, qui ont tous les vi-
» ces d'un seul. Bientôt ce qui reste de
» liberté devient insupportable ; un seul
» tyran s'élève, et le peuple perd jus-
» qu'aux avantages de sa corruption.....

» Aussi les bonnes démocraties, en éta-
» blissant la frugalité domestique, ont-
» elles ouvert la porte aux dépenses pu-
» bliques, comme on fit à Athènes et à
» Rome. Pour lors la magnificence et la
» profusion naissoient du fond de la fru-
» galité même, et comme la religion de-
» mande qu'on ait des mains pures pour
» faire des offrandes, les lois vouloient
» des mœurs frugales pour que l'on pût
» donner à la patrie. (L. V. Ch. III.) «

C'est ainsi que cet homme de génie en-
trevoyoit l'avenir dans le passé, ne dou-
tant pas que les mêmes erreurs, repro-
duites par les mêmes passions, ne rame-

nassent les mêmes conséquences. On nous pardonnera sans doute ce rapprochement de l'auteur de *L'esprit des lois*, et du défenseur de toutes les lois. Justinien disoit : » Il ne suffit pas seulement que la » majesté impériale soit embellie de l'éclat » des armes, il faut encore qu'elle soit » armée de la puissance des lois, afin que » l'état soit toujours gouverné avec justice » en temps de guerre, et en temps de » paix. « C'est ce que réalise en exécution le maréchal de Suworow, dans toutes les parties confiées à son pouvoir. Il dit aux Italiens : » Je viens vous rendre votre » religion, vos lois, votre gouvernement, » vos propriétés, et rétablir tous les rois. « Il défend les vindictes particulières, il jure de les punir aussi sévèrement que toute manifestation de retour au système qu'il est chargé d'extirper, dans les pays qu'il parcourt ; et jusqu'ici c'est en père, c'est en protecteur, car il ne s'y commet aucune dévastation. Le maréchal comte de Suworow enfin, déploie dans cette

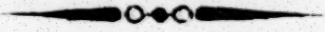
guerre la plus juste , la plus majestueuse
qu'aucun Souverain ait encore entreprise,
des vertus et des talens dignes de César,
le héros de tout le monde , et le sien en
particulier.

HISTOIRE

DES CAMPAGNES

DU COMTE DE SUWOROW.

PREMIÈRE PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

Entrée du comte de Suworow, au service. Sa première campagne contre la Prusse, dans la guerre de Sept ans.

Depuis qu'il existe un système politique, l'histoire s'empare de tous les faits, 1741. qui peuvent classer les hommes utiles à leur pays, et de ce nombre sont plus que jamais les héros, les grands capitaines, les généraux consommés dans l'art de la guerre, et nous oserons dire pour Suworow dans l'art des victoires. Une telle célébrité fera remonter sans doute avec plaisir, à son début dans cette brillante carrière.

Ordinairement en Russie les jeunes gens de qualité, sont inscrits de très-bonne

1742. heure, quelquefois même dès leur naissance, dans un des régimens des gardes ; ils entrent ensuite en activité de service, vers leur seizième année, et souvent alors ils sont déjà arrivés par ordre d'ancienneté, au grade d'officiers des gardes. Mais le comte Suworow ayant été destiné à la robe, ne profita point à cet égard des avantages de sa naissance ; et après avoir triomphé de la volonté de son père, il eut encore à surmonter tous les dégoûts des derniers grades. D'abord fusilier dans les gardes de Seimonow, ce ne fut qu'en 1749 qu'il fut nommé sous-officier, après avoir été deux ans caporal, et ainsi de deux ans, en deux ans, il parvenoit à un nouveau grade. Etant sergent il fut employé comme courrier en Pologne et en Allemagne. Ce 1754. n'est qu'en quittant le régiment des gardes, qu'il obtint le premier brevet de lieutenant d'armée. Il eut à quelque 1756. temps de là l'entreprise des vivres sous ses ordres, fut ensuite nommé lieutenant de l'auditeur-général : puis commandant de Mémel, en qualité de lieutenant colonel. Rien ne prouve mieux que le zèle, qu'il manifesta dans ces

Suworow
entre à 12 ans
au service
comme fusilier.

premières fonctions, combien la nature est impérieuse dans les goûts qu'elle 1756.
imprime.

Le prince Wolgonski, et le général ^{Première} en chef comte de Fermor sous les or- ^{campagne de}
dres desquels Suworow fit sa première ^{Suworow.} campagne, ne tardèrent pas à le distin- 1759.
guer, non qu'il eût eu occasion de lais-
ser percer ses talens naissans; mais ser-
vant comme plus ancien officier de jour
près du général, il montra à la bataille
de Kunnersdorff, et à la prise de Berlin
par Tottleben, cette ardeur, cette déter-
mination qui l'ont toujours caractérisé
depuis, et qui dès-lors lui méritèrent
la confiance du comte de Fermor.

Il fut mis en activité les années sui- vantes
sous le général Berg, dans les 1761.
troupes légères destinées à couvrir la re- ^{Sa première}
traite de l'armée russe sur Breslau; ce ^{victoire.}
fut au village de Reichenbach à peu de
distance de Breslau que Suworow atta-
qué par le général Knobloch à la tête
d'un corps considérable de Prussiens,
remporta sa première victoire. On ad-
mira sur-tout le parti qu'il avoit su tirer
de son artillerie, qui mit le feu à un
grand magasin de fourrages, et fit

— sauter plusieurs caissons de poudre.

1761. A peine ce corps de troupes légères, eut-il pris position entre le grand et le petit Wanderins, à un mille et demi de l'armée prussienne, que le roi Frédéric le Grand se décida, à faire attaquer les Russes vers le couvent de Wallstädt, sur lequel ils devoient marcher; mais à la pointe du jour ceux-ci le gagnèrent de vitesse, et les bataillons carrés, le feu roulant des Prussiens ne purent empêcher les Russes de s'emparer, des environs du couvent, d'y établir leur camp, de s'y retrancher.

Laudon s'étant avancé avec trente escadrons, le roi le fit attaquer par les dragons de Finkinstein; Sa Majesté remporta un avantage marqué, fit un grand nombre de prisonniers, mais elle perdit beaucoup de monde. Vers le soir les Prussiens établirent leur camp à un demi mille des Russes; appuyant leur gauche au couvent de Walstädt; ce qui mettoit les avant-postes des troupes légères (russes) fort à l'étroit. Suworow et Tekelly convinrent de s'étendre, d'attaquer avec un feu roulant les plus forts piquets des Prussiens, et dans la journée, ils

gagnèrent autant de terrain qu'il leur en falloit. Le lendemain après différentes escarmouches, ils s'emparèrent encore du couvent, malgré l'artillerie qui le défendoit; mais peu de jours après les Prussiens le reprirent, et y mirent une forte garnison. 1761.

Suworow dans son début, se trouvoit aux prises avec l'armée que Frédéric commandoit en personne, et en jugeant des hasards de la guerre par les revers de ce prince, il apprenoit aussi par son art dans les moyens de stimuler ses troupes quelles sont les ressources d'un homme de génie.

Le roi après avoir reporté son armée dans sa première position marcha sur Schweidnitz, où contre son usage, il se retrancha fortement. Les impériaux étoient en possession de Liegnitz; à la gauche de cette place étoit campée l'armée russe, et celle de Laudon s'étendoit par la gauche des Russes, jusqu'à Liegnitz au moyen d'un corps détaché. Ainsi le roi se trouvoit enveloppé dans ses retranchemens.

Le roi de Prusse se trouve enveloppé par les Russes dans son camp.

Dans cette position il étoit naturel que Frédéric craignit d'en venir aux

mains , et que les Russes le désirassent.
1761. Suworow attaqua avec un foible détachement de Cosaques de Krosnochöki, un piquet de hussards prussiens posté sur une colline; l'avantage du terrain, et du nombre étoit pour eux; cent, contre 60, ils repoussèrent deux fois les Russes, mais à la troisième attaque, Suworow se rendit maître de la hauteur, les Prussiens se dispersèrent. Alors il découvrit au loin dans le vallon les hussards noirs et jaunes qui pouvoient le tourner et ce ne fut qu'après deux heures d'attente qu'il reçut le renfort de deux régimens de Cosaques, composés ordinairement de cinq ou six cents hommes chacun. Le jour baissoit, les Prussiens rentrèrent dans leurs camps, pendant la nuit les Russes s'emparèrent du terrain, et malgré les escarmouches qui se renouveloient fréquemment, ils s'y maintinrent. Un jour Suworow attaqua même les retranchemens de si près qu'il voyoit très-distinctement les tentes du quartier-général du roi, dont les hussards jaunes et noirs, furent repoussés avec perte.

Il se présentoit souvent (comme dans

toutes les armées heureuses) des déserteurs ennemis. Un sergent échappé du camp de Schweidnitz, assuroit que la place étoit encore approvisionnée pour trois mois en pain, et en fourrages. Soit que Suworow supposât Frédéric assez adroit pour l'avoir envoyé faire un faux rapport, soit qu'il devinât qu'en tout état de chose, sur cet exposé le feld-maréchal Butturlin ne voudroit point attaquer; il pressa le général Berg de retenir ce sergent au camp; mais l'usage étant de faire passer les déserteurs au quartier-général, Berg ne crut pas devoir prendre sur lui, une supercherie qui pouvoit décider d'une si grande résolution; et la destinée des héros, comme celles des autres hommes, tient souvent à si peu de chose, que le grand Frédéric, dut peut-être son salut à cette candeur du général Berg. En effet, ainsi que l'avoit prévu Suworow, le maréchal renonça à toutes ses dispositions, et le 29 août il alla camper derrière Liegnitz, sous prétexte qu'il manquoit de fourrages verts. Laudon de son côté, aussi affligé que Suworow, se vit à regret obligé de reprendre son ancienne position.

Particularité
qui sauve
Frédéric.

— Dans le courant du même été, le 1761. comte de Romanzow, fit le blocus de Colberg. Le roi pour dégager cette place, détacha le général Platen à la tête de 10 à 12 mille hommes, avec ordre de diriger sa marche de Silésie par la Pologne, pour aller détruire les magasins des Russes. Le brigadier Tschèrepow qu'il rencontra se défendit avec mille hommes pendant deux heures contre ce corps, qui à la fin l'enfonça. Il fut fait prisonnier avec les 800 hommes qui lui restoient; on les conduisit tous à Custring.

Par des marches forcées les Russes sauvèrent leurs magasins, de Posnanie.

Pendant ce temps le maréchal Butturlin, faisoit faire aux troupes légères une marche rétrograde, dans laquelle deux jours perdus étoient si bien ménagés, que dès le troisième jour les Russes pouvoient atteindre le général Platen. Suworow marchoit à l'avant-garde sous les ordres du général Berg, par cette marche forcée, il coupa le général Platen, et tous les grands magasins de Posnanie furent sauvés. Il restoit à retarder, et à inquiéter la marche de Platen sur Colberg; et Berg le fit avec assez de succès, pour le forcer de se porter en Poméranie, par la rive gauche de la Wasta. Les Rus-

Russes s'arrêtèrent sur la rive droite, et ~~multiplièrent~~ multiplièrent les obstacles sur la route 1761. de l'ennemi.

C'est là, que Suworow à la tête de cent Cosaques du régiment de Durowérow, fit le premier essai de ces étonnantes marches, qui lui sont devenues si familières. Après avoir passé la Netze à la nage, à Driesen, il fit six milles dans la nuit, pour se rendre à Landsberg sur la Warta. A peine arrivé, il étoit déjà dans la ville, ses madriers avoient enfoncé les portes. Deux détachemens d'hussards surpris, étoient prisonniers, et la moitié du pont sur la Warta étoit brûlé. Lorsque Platen arriva il jeta ses pontons, et fit passer à l'aide des bateaux, le bataillon des grenadiers d'Arnim. Il marcha ensuite de Landsberg à Colberg par Régenswalde. Suworow destiné à l'inquiéter dans sa route le suivit avec trois régimens d'hussards, et sept régimens de Cosaques; à la sortie d'un bois il enfonça ses flanqueurs, de droite, et fit environ 200 prisonniers. Ces petites attaques, ces escarmouches, se renouvelèrent sans cesse jusqu'à la rivière de Réga, où le prince Dolgorucki,

Le comte
de Suworow
surprend la
ville de
Landsberg.

détaché de l'armée de Silésie, étoit déjà
1761. arrivé par Arenswalde sur la rive opposée, en faisant des marches encore plus fortes que celles de Platen. Les uns et les autres se dirigeoient vers Colberg; mais Suworow se trouvant à une assez grande distance du corps principal, rejoignit le général Berg à Stargard.

Le major Welitsch, qui couvroit un petit magasin des Russes à Corlin avec quelques centaines d'hommes, fut attaqué par un si grand nombre, qu'après une vigoureuse défense, il succomba; le général Platen touché de sa bravoure, lui fit un très-bon accueil, et traita à merveille tous les prisonniers; mais il ne put empêcher le prince Dolgorucki, de faire sa jonction un peu avant le comte Romanzow. Celui-ci chargé de bloquer Colberg, ayant reçu des renforts considérables, se maintint dans sa position, malgré les ordres du maréchal de Butturlin, qui portoient d'abandonner le blocus, et de prendre ses quartiers d'hiver, à cause de l'arrière saison. Le motif, sans doute, permettoit cette sorte d'obstination, qui contraignit le roi, à détacher encore un troisième corps, sous

les ordres du général de Schenkendorf. =====

Le 16 octobre les Prussiens s'étendi- 1761.
rent en différens détachemens, depuis
les environs de Stargard, jusqu'à cinq
milles de distance. Le lieutenant-colonel
Tékelly faisoit face à un de ces détache-
mens, avec quelques escadrons d'hussards
et de Cosaques. Le colonel Médem le joi-
gnit en hâte avec un escadron de dra-
gons de Twer, et Suworow fut chargé
de l'attaque.

Avant la pointe du jour, les Cosaques
tombèrent sur un village occupé par de
l'infanterie, et s'en rendirent maîtres.
Le détachement prussien étoit assez près
de là dans une plaine. Suworow sortit
du bois par un chemin couvert, et mal-
gré les batteries de l'ennemi, dès qu'il
put se déployer, le colonel Médem tomba
le sabre à la main avec son escadron sur
le bataillon prussien, tandis que les trou-
pes légères l'attaquoient par son flanc
gauche, et le rejetoient dans un marais,
où Suworow lui-même manqua à rester
avec son cheval. Après une vigoureuse
résistance, tout ce qui n'étoit pas tué,
fut fait prisonnier. Le général Berg, arri-
vant vers la fin du combat, emmena

Avantages de
Suworow
sur les Prus-
siens; il court
de grands
dangers.
Octobre.

~~————~~ tout son monde vers Stargard, et Suwo-
1761. row resta à l'arrière-garde; le point le plus près de l'ennemi étoit toujours Losren.

Bientôt il découvrit sur les collines, différens partis Prussiens, qui s'avançoient vers lui, quoiqu'il n'eût qu'une poignée de monde, il risqua d'attaquer les dragons sur les deux ailes, les fit ployer, se rendit maître de deux pièces de canons, et leur prit une vingtaine d'hommes. Se trouvant ensuite entouré par l'ennemi, il fallut se faire jour en abandonnant ses canons, mais non pas ses prisonniers. En ce moment Tékelly, qui n'étoit pas encore parti accourut à son secours avec quelques escadrons d'hussards, et trois régimens de Cosaques. Le combat se rengagea encore pendant une heure, et les Prussiens perdirent dans cette journée environ mille hommes, tant tués que prisonniers, parmi lesquels se trouvoit le commandeur Podscharli, major.

Le nombre des troupes retranchées sous Colberg, montoit à 35 mille hommes, et malgré les abondantes provisions de la place, elle étoit bloquée

depuis si long-temps, que l'approvision-
nement ne pouvoit tarder à devenir in- 1761.
suffisant. En conséquence le général
Platen, partit à la fin d'octobre avec douze
mille hommes, pour aller se ravitailler
à Stettin, laissant en arrière trois mille
hommes dans Troppau, sous les ordres
du général Knobloch. De son côté le gé-
néral Berg détacha le colonel Schtschet-
new avec deux régimens de cavalerie,
des hussards et des Cosaques, dans la
vue de barrer le chemin à Platen.

Le corps de Romanzow, au moyen
des troupes que Dolgorucki lui avoit
amenées, étoit aussi considérablement
augmenté que celui des Prussiens. Res-
pectivement les avant-postes s'attaquoient,
s'enlevoient des redoutes, des batteries,
sans qu'il en résultât rien de décisif.

Platen et Berg se rencontrèrent en
deçà de la Réga. Les Russes tournèrent
le flanc des Prussiens à toutes brides,
mais à un quart de mille en avant, ils
donnèrent dans un terrain marécageux,
dont ils eurent beaucoup de peine à se
tirer; les dragons, les hussards les poursui-
voient; cependant ils atteignirent l'autre
côté du marais, et tout-à-coup faisant

— volte face, ils y précipitèrent l'ennemi,
1761. et lui prirent beaucoup de monde.

Le corps principal des Russes étoit encore à une assez grande distance, de l'autre côté de la Réga, le régiment de dragon de Finkenstein, trouva à 400 pas sur la gauche du village un passage facile, et s'arrêta en deça de la rivière. Les armées se trouvoient séparées par une petite colline de quelques toises de hauteur. Le premier escadron des Prussiens étoit en face. Suworow avec 200 hussards, les tourna par un chemin creux, qui étoit sur leur gauche, et les attaqua le sabre à la main; cet escadron, riposta par une décharge de carabine; l'affaire s'engagea et devint très-chaude; mais les Prussiens furent enfin repoussés malgré le feu de quelques-uns de leurs bataillons, qui étoient de l'autre côté de la rivière. Pendant ce temps le corps russe s'avançoit, mais aux approches de la nuit, les Prussiens retournèrent dans leur camp.

Suworow au
quartier-général du
comte Fermor, il s'é-
gare.

Suworow alla jouir de ses premiers succès, avec son premier ami le général Fermor, dans le voisinage d'Arenswalde. Beaucoup de grands capitaines

ont allié l'amour et la guerre, mais Suworow a toujours fait marcher de front la gloire et l'amitié. Fermor pour gage de la sienne lui accorda le renfort qu'il désiroit, et le devoir les sépara. 1761.

Comme tout prend un caractère de singularité pour certains hommes, il survint un orage effroyable pendant lequel Suworow accompagné de deux Cosaques, s'égara dans le plus épais du bois, perdit son guide, et fut donner le lendemain presque dans le camp prussien, à trois milles de Golnau. Quoique le danger lui parût imminent, il n'en tira pas moins parti de cet accident, pour faire une reconnoissance, dont il recueillit ensuite un grand avantage; et en retournant sur ses pas, il retrouva son corps qui n'étoit qu'à un demi-mille des Prussiens.

A peine avoit-il eu le temps de changer de linge, qu'il fallut se mettre en bataille. Le prince Wolgonski s'approchoit avec deux régimens de cuirassiers. Le lieutenant comte Panin étoit détaché avec trois bataillons, par le général Fermor, et lui-même les suivoit avec une escorte.

1761. Vers midi, le colonel de la Motte Courbière, commandant l'avant-garde du général Platen, s'avança dans une large plaine ressemblante à un marais, depuis que l'orage l'avoit inondée. Deux bataillons, et environ dix escadrons de hussards et de Bosniaques, formoient cette avant-garde. Elle culbuta d'abord les hussards russes, et fit prisonnier le lieutenant-colonel Fukur. Six escadrons de grenadiers à cheval suivoient les hussards, Suworow les atteignit au galop, les rangea en lignes, et malgré la décharge continuelle des canons à mitraille, il attaqua le bataillon carré qu'avoit formé Courbière. Le feu des Prussiens étoit foible, parce que leurs armes étoient encore humides, ils furent promptement enveloppés, et réduits à mettre bas les armes.

Nouvelles
victoires de
Suworow.
sur l'avant-
garde du gé-
néral Platen.
Novembre.

Suworow sans perdre un instant, ralliant aussitôt ses hussards, fondit avec eux et un parti de Cosaques, sur la cavalerie prussienne, et fit plus de 800 prisonniers, au nombre desquels se trouvoient 40 officiers et le commandant des Bosniaques. Fukur en même temps recouvra sa liberté, il avoit reçu quel-

quelques blessures des Cosaques qui ne ~~l'avoient pas reconnu~~. Suworow prit 1761. aussi la plupart des dragons fourageurs, qui devançoient Platen, dont le corps étoit encore à un quart de mille en arrière. Ses hussards avoient beaucoup souffert, mais ses grenadiers ne perdirent que 50 hommes.

Platen à cette nouvelle fit volte-face, marcha par les bois sur Golnau, traversa la ville, dans laquelle il ne laissa que peu d'infanterie, et alla camper de l'autre côté. Dès la pointe du jour les Russes canonnèrent la porte, qui étoit fortement barricadée en dedans. Suworow s'avança sous le feu, vivement nourri des Prussiens, avec trois bataillons dont un de grenadiers, et deux de fusiliers; il eut son cheval tué sous lui et resta à pied tandis qu'on s'efforçoit d'enfoncer la porte. Ce fut le lieutenant Tauberin qui découvrit, que la petite porte n'étoit fermée qu'avec une baïonnette qu'il arracha. Les grenadiers pénétrèrent par-là dans la ville, et firent main basse sur la garnison, en poursuivant ce qui s'échappoit, jusque de l'autre côté du pont, en face du camp des Prussiens. Suworow,

vouloit aller plus avant, quand plusieurs
1761. des siens lui crièrent de se retirer, Tauberin se trouvoit seul à côté de lui, lorsqu'au même instant, il fut atteint par le ricochet d'un coup à mitraille venant des batteries prussiennes. Heureusement la blessure n'étoit point mortelle; ce n'étoit qu'une contusion qu'il bassina lui-même avec de l'eau de vie, en attendant le chirurgien. Son intention n'étant point de garder la ville si près du camp ennemi, il ordonna la retraite, et les Russes retournèrent en corps dans leurs places.

Le général Berg, avant de rentrer à Stargard, où étoit ordinairement son quartier-général, se dirigea sur Treptow où Knobloch étoit bloqué avec 3000 hommes des corps de réserve, par Romanzow, auquel cette marche, l'engagea à se rendre prisonnier; le colonel Medem étant tombé malade fut se reposer sur la Vistule, et Suworow eut le commandement de son régiment de Twer.

Platen de son côté étoit allé par Damm à Stettin. Les autres troupes de Colberg, étendirent de nouveau, de forts détachemens d'observations, que Berg ne tarda pas à attaquer. Suworow

chargé du commandement de la seconde colonne, marcha droit à Naugarten, où 1761. deux bataillons postés dans un village avec le reste des dragons de Pomenki, ne pouvoient opposer qu'une foible résistance en effet, après avoir attaqué en deux lignes avec intervalles, il se fit jour à travers les dragons, chargea le bataillon du prince Ferdinand, lui tua beaucoup de monde, et fit plus de cent prisonniers, la plupart d'une naissance distinguée. Les Prussiens faisoient un feu si vif de l'intérieur des maisons, qu'on fut obligé de sonner l'appel, pour se retirer par la droite sur une colline. Suworow avoit encore eu un cheval tué sous lui; il avoit aussi perdu beaucoup de monde, mais il regrettoit particulièrement le major Erdmann. Il craignoit aussi d'avoir perdu une trentaine de dragons et un officier du régiment de Twer, qu'il avoit envoyé en fourrage, à peu distance de Régenwalde, lorsque tout-à-coup ils reparurent: les Prussiens les avoient coupés, mais le brave officier s'étoit fait jour; il ne lui manquoit que six hommes, et il amenoit quelques prisonniers.

— On étoit à la fin de novembre, il fai-
1761. soit un froid très-vif; les routes étoient
jonchées de Prussiens gelés. Ils n'étoient
presque vêtus qu'en toile, les marches
forcées avoient usé leurs habillemens. Au
contraire les Russes avoient conservé
leurs vêtemens chauds, et ils perdoient
moins de monde; peut-être aussi l'habi-
tude d'une température plus froide, les
rendoit elle moins sensibles.

On surveilloit le retour de Platen, qui
enfin parut avec un convoi considérable,
en vivres de toute espèce, mais il mar-
choit en corps d'armée, il étoit impos-
sible de le rompre; on ne pouvoit que
s'avancer sur la même ligne pour le har-
celer. Respectivement, chacun s'appro-
cha ainsi de Colberg. Suworow prit poste
à l'aile gauche de l'armée du comte de
Romanzow, avec ses dragons et ses gre-
nadiers. Platen s'empara d'une colline
voisine le 1^{er} décembre, et comme la ca-
valerie russe avoit mis pied à terre à
cause du froid, il la fit prendre en flanc
par son artillerie, de manière à forcer les
grenadiers de s'éloigner; cependant ils
se tinrent à proximité des dragons, qui
ne bougèrent pas de leur place.

Le front des Russes étoit couvert par un fossé profond que la nature avoit 1761. creusé, et que la neige remplissoit, ils ne pouvoient ni attaquer, ni être attaqués. Il y avoit de l'autre côté du fossé une redoute que le lieutenant-colonel Stakelberg, occupoit avec quatre compagnies de grenadiers. Trois bataillons prussiens lui donnèrent l'assaut; on les repoussa; mais ils furent bientôt remplacés par trois autres bataillons qui s'avançoient sur deux lignes, ceux-ci escaladèrent les remparts, et Stakelberg fut fait prisonnier avec ses grenadiers. Les Prussiens les emmenèrent avec deux pièces de canon, et abandonnèrent la redoute.

Platen n'ayant pu réussir à faire pénétrer ses chariots de vivres dans Colberg, se retira la nuit avec tout son corps à Treptau, et il perdit encore beaucoup de monde par la gelée. Les deux bataillons de Schenkendorf qui étoient aux avant-postes, souffrirent, à eux seuls, une perte de six cents hommes.

Le lieutenant-colonel de Heyde, commandant de Colberg étoit tellement au

— dépourvu, qu'il refusa des vivres au
1761. prince Eugène de Wurtemberg, qui fit
sa jonction avec Platen, et il ne resta
plus de Prussiens sous la place. De
55,000 hommes ils se trouvoient réduits à
10,000, que Platen conduisit, et maintint
dans ses quartiers d'hiver en Saxe.

Le corps léger des Russes côtoyoit
les Prussiens dans leur marche. Suwo-
row attaqua l'arrière-garde, mais il se ren-
contra encore un marais qui n'étoit point
gelé, dans lequel les chevaux s'enfonçoient,
quand l'infanterie ennemie pouvoit s'y
tenir; il fut trop heureux de s'en tirer
sans beaucoup de perte; et de même
pendant toute cette route, il y eut quel-
ques escarmouches, mais rien d'import-
tant. Berg avoit jeté quelques grenades
dans Stargard, la nuit du départ de Pla-
ten, sans lui causer aucun dommage. Le
16 décembre le colonel Heyde s'étoit
rendu comme on a vu au comte de Ro-
manzow, et la campagne finit ainsi.

Le comte de Romanzow resta en Po-
méranie avec le corps léger, et le comte
Fermor prit ses quartiers d'hiver sur la
Vistule, avec le reste des troupes.

Le 16 mars, le prince Wolgonski, et

le duc de Bevern gouverneur de Stettin, ~~_____~~
 convinrent de l'armistice connu, qui fut 1762.
 suivi d'un traité de paix entre la Prusse
 et la Russie, le 5 mai de la même an-
 née.

Armistice.
 Mars 1762.
 Paix entre
 la Prusse et
 la Russie au
 mois de mai
 suivant.

Alors les généraux purent se voir, et le duc de Bevern reçut à Stettin le général Berg, avec son état-major, d'une manière à-la-fois amicale et splendide; il lui fit voir avec détails sa forteresse, ses ouvrages extérieurs, et lui témoigna toute la considération due à un homme d'un mérite aussi distingué. Dans la carrière des armes, on n'a pas de meilleurs juges que ses ennemis, et les deux armées se devoient des éloges réciproques.

Le colonel Medem étant revenu à son régiment de Twer, le comte Suworow eut le commandement de celui d'Archangelgorod. Le comte Romanzow le présenta ensuite à la promotion générale, comme encore plus propre au service de la cavalerie, pour lequel il lui avoit reconnu des connoissances particulières, quoique son talent fût applicable à toutes les armes. On ne sait pourquoi Catherine II, la souveraine

1762. la plus attentive à classer les hommes d'après les indications de l'esprit et du caractère, se borna à nommer Suworow colonel d'infanterie : d'ailleurs elle y mit toute la grâce, dont elle savoit embellir la faveur, car elle voulut qu'il se vît écrit de sa main. Ce fut sa récompense de la nouvelle du retour des troupes, que le comte Panin l'envoya porter à Pétersbourg, avec une lettre de recommandation particulière pour l'impératrice. Si sa première campagne l'avoit fait distinguer entre mille autres, on voit que tous les témoignages de la dernière, ne pouvoient être ni plus marquans, ni plus honorables pour lui.

CHAPITRE SECOND.

Le comte de Suworow devient Brigadier. Campagne contre les Fédérés de Pologne.

Suworow
chargé de
commission
par l'impé-
ratrice. 1762.
août.

La nomination du comte de Suworow (en août 62,) au régiment d'Astrackan, qui se trouvoit en garnison à Pétersbourg, étoit déjà une distinction, et peut-être fut-ce aussi le motif secret qui déter-

détermina Catherine à le laisser dans l'infanterie. A cette époque, qui étoit celle de ^{1762.} son couronnement à Moskou, elle avoit encore besoin de quelqu'un de confiance à la tête d'un corps qui restoit à Pétersbourg; et en effet, non-seulement elle honora Suworow de commissions particulières pendant son absence, mais à son retour le régiment d'Astrackan, devant faire place à celui de Suzdal, qui étoit de plus de mille hommes, elle donna encore à Suworow le commandement de celui-ci, en le chargeant de l'exercer aux nouvelles manoeuvres. Dès l'automne de l'année suivante elle honora de sa présence la revue de ce corps, admit les officiers à lui baiser la main, et chaque soldat reçut un rouble de gratification. Cette magnificence n'est pas toujours possible; mais la volonté, ou le regret qu'expriment les manières dignement accortes, enchaîneront toujours les armées.

Catherine n'avoit besoin que de se ^{1765.} faire connoître, pour se faire aimer. La ^{Camp de Czarcosélo.} troisième année de son règne, on établit un camp d'environ trente mille hommes, dans la superbe plaine de Czarcosélo, en

vue de ce magnifique palais fait pour
 1765. donner aux plus simples des humains,
 une idée de la majesté qui y repose.
 L'impératrice commandoit en personne
 la division de Saint-Petersbourg, et le
 comte Panin la division de Finlande.
 Suworow appelé à ce camp, y figura parmi
 les troupes légères, et eut encore l'hon-
 neur distinctif, de voir choisir son se-
 cond bataillon sous les ordres de Ballabin
 son lieutenant-colonel, pour couvrir le
 quartier-général de l'impératrice et four-
 nir le piquet de garde nécessaire. Son
 régiment étoit alors en quartier à Ladoga
 où il retourna.

Depuis ce moment il ne lui arriva
 rien de marquant jusqu'au commence-
 ment de la guerre des Confédérés de Po-
 logne.

C'est alors qu'il fut fait brigadier, et
 1768. envoyé en toute hâte sur les frontières
 de ce royaume, en novembre, pendant la
 plus mauvaise saison. Pour commencer
 à former son régiment aux fatigues insé-
 parables de la guerre, il prit la route de
 Ladoga à Nowogorod, ville que les Sué-
 dois avoient laissée dans le plus mau-
 vais état, et qu'on n'avoit point réparée.

Guerre de
 Pologne.

Suworow est
 fait brigadier
 et envoyé
 aux frontiè-
 res de Po-
 logne.

On devine que cette route étoit la plus _____
courte: il passa différens ponts, traversa 1769.
des fleuves, des marais à moitié gelés;
fit un trajet de mille verstes, dans le
court espace d'un mois, et cependant ne
perdit que quelques hommes, aux envi-
rons de Smolensko.

Le corps envoyé en Pologne sous les
ordres du lieutenant-général Nummer,
étoit composé de quatre régimens d'in-
fanterie, et de deux régimens de cuiras-
siers. Deux brigadiers commandoient
en second chacun une brigade, et Su-
worow avoit la sienne. Il employa l'hiver
à exercer son régiment: avec les ames
actives il n'y a jamais de momens per-
dus. Il le faisoit tirer à la sible, char-
ger à la baïonnette dans l'obscurité, et
le préparoit sur-tout aux marches, et
aux surprises de nuit.

Vers l'été 1769, le général Nummer _____
avança sous Orsa, et le comte Suworow 1769.
le précéda de quelques jours avec l'avant-
garde, composée d'un escadron de cuiras-
siers, d'un escadron de dragons et de son
régiment de Suzdal. Il avoit partagé le
tout en quatre bataillons, et il passa
ainsi trois semaines sous Orsa, où le

commandant en chef s'étoit retranché.

1769. Arrivé dans la contrée de Minski, il y eut quelques troubles à apaiser; Suworow y resta peu, il fut détaché à Varsovie, avec son régiment, et deux escadrons de dragons, qu'il sépara en deux colonnes pour faciliter sa marche. Toute son infanterie fut placée sur des voitures de paysans, la baïonnette au bout du fusil, pour être prête à tout en cas de surprise. Les dragons alloient de même par moitié sur des chariots, pour ménager leurs chevaux : les deux colonnes firent ainsi, l'une quatre-vingt milles d'Allemagne, l'autre à-peu-près cent ; et en douze jours elles arrivèrent au faubourg de Prague, devant Varsovie.

En traversant la Lithuanie, Suworow prouva, que non-seulement il possédoit le savant art des marches, mais qu'au talent de la guerre, il savoit unir l'esprit conciliateur, car il éteignit beaucoup de dissensions. Son premier exploit fut de surprendre la nuit, les hulans de Péliack, et de Korsiki, campés aux environs de Brzescie. Il fit braquer un canon, contre la porte du quartier des deux chefs, tandis qu'il tenoit son

infanterie au corps de réserve; et sans effusion de sang, il sépara ces deux régimens de la Confédération, sous parole d'honneur, signée des deux colonels, et de la majeure partie des officiers.

Il s'élevoit dans ce malheureux pays, une quantité de petites guerres partielles, qui ruinoient les habitans, sans pouvoir influer sur aucune décision. Le comte Weimarn, ayant obtenu le commandement général de la Pologne, fit appeler Suworow la nuit, pour l'avertir que de nouveaux troubles étoient prêts d'éclater dans Varsovie même, par la marche du maréchal Kotelupowski qui s'avançoit en rebelle, tant par terre, que sur la Vistule, avec plus de huit mille hommes. L'examen des faits, la reconnoissance des diverses positions, ne pouvoient être remis à un esprit plus juste, ni à une ame plus ardente. Suworow partit aussitôt avec du canon et une partie de ses troupes légères. Quand il eut fait à-peu-près un mille, sur la rive gauche de la Vistule, il profita d'un endroit guéable pour traverser le fleuve; et de l'autre côté il rencontra Kotelupowski, le battit et lui fit quelques

~~—~~ prisonniers, qui déclarèrent que le maré-
1769. chal n'avoit qu'un corps de trois à quatre cents hommes; Suworow en tira des explications plus importantes sur le nombre effectif des prétendus Confédérés; il fit une liste de toutes les parties de leurs troupes, des lieux où elles se trouvoient, et des noms de leurs chefs. Précaution digne du guerrier le plus consommé!

On ne tarda pas à savoir que les deux Pulawski, réunis à d'autres maréchaux, étoient en Lithuanie, avec dix mille Confédérés. Suworow toujours prêt à voler au combat, se mit en marche avec un détachement composé de ses meilleures troupes, et quelques pièces d'artillerie légère; il se rendit par des marches forcées à Brzecsie, où il laissa une partie de son monde pour s'y appuyer, et marcha le reste de la nuit. A l'aube du jour il rencontra une patrouille de cinquante carabiniers, que le colonel Roenne, envoyoit à la découverte sous les ordres du comte Gastelli, capitaine de cavalerie. Il prit cette patrouille avec lui; elle lui confirma que les Confédérés étoient côtoyés par le colonel Roenne à

la tête de deux mille hommes, et par le ~~lieutenant-colonel~~ lieutenant-colonel Drewit qui en com- 1769. mandoit quinze cents.

Vers midi, après une marche de trois milles, Suworow s'approcha des Confédérés; ils étoient enfoncés dans le bois, avec un seul corps de cavalerie. Le comte pénétra par deux défilés, arriva jusqu'au marais, on étoit au pont protégé par le feu de deux pièces de canon, la seule artillerie des ennemis; l'infanterie le passa un peu plus rapidement; mais elle affronta le danger avec sa valeur ordinaire, essuya quelques pertes, et à l'instant ayant le bois à dos, elle fit face aux lignes des Confédérés rangées en demi-cercle dans une plaine: c'étoit là leur centre, et les Russes se trouvoient enveloppés.

Suworow, à la tête de cinquante dragons, fondit sur l'artillerie; malheureusement ses dragons lâchèrent pied, il resta seul un moment; mais les Fédérés au lieu de faire jouer la batterie, tirèrent les canons derrière, en signe qu'ils vouloient les sauver, et ils y réussirent; à l'instant même ils attaquèrent l'infanterie russe de front, avec la plupart des

escadrons. Elle étoit si bien exercée au feu, 1769. qu'elle se défendit de manière à les faire plier, et à leur tuer beaucoup de monde; mais ils revinrent à quatre reprises rengager le combat avec de la cavalerie fraîche. Ils furent maltraités par le feu à cartaches. Le comte de Castelli poursuivit chaque fois les fuyards avec ses carabiniers; il en sabra un grand nombre et se distingua particulièrement. Pulawski l'ainé, le meilleur maréchal des Confédérés, crut pouvoir l'attaquer presque corps à corps, Castelli lui tira un coup de pistolet dont le maréchal mourut le lendemain.

Il ne pouvoit se rencontrer une occasion périlleuse, dans laquelle Suworow, ne donnât de nouvelles preuves de sa présence d'esprit, et de l'excellence de son jugement. Son major de jour, s'étant avisé de crier qu'on étoit coupé, il le fit arrêter sur-le-champ pour le punir soit de son ignorance, soit de ses intentions. En effet les Russes ayant derrière eux des Cosaques dispersés, ils ne pouvoient être pris à dos à cause de l'épaisseur du bois; les Confédérés ne vouloient pas même mettre pied à terre pour combattre:
D'ail-

D'ailleurs le corps d'armée formoit à peine la moitié du nombre qu'on avoit 1763. annoncé.

Leurs lignes étoient peu en avant du village d'Orchoba, la nuit approchoit, Suworow qui vouloit en finir, fit jeter quelques grenades dans le village qu'on vit bientôt en feu, et en même temps son infanterie chargea l'ennemi la baïonnette au bout du fusil; l'avantage fut tel, que les Confédérés se retirèrent en désordre à travers les flammes du malheureux village, mais avec d'autant plus de vitesse, qu'ils n'avoient point d'infanterie. La cavalerie russe en les poursuivant, l'espace d'un demi-mille rencontra le foible régiment de Pimski, réduit à une centaine d'hommes, qui mirent pied à terre pour se battre derrière les haies, et qui furent presque tous hachés ou faits prisonniers. Pendant ce temps, Suworow faisoit faire un feu bien nourri dans le bois, pour que l'écho leur causât encore plus de frayeur; on voit que les grandes ressources, ne lui font jamais négliger les petits moyens. L'ennemi néanmoins essaya de se rallier à quelque distance devant lui, mais ce ne fut que pour se

— retirer entièrement. Sa perte étoit d'en-
1768. viron mille hommes, au nombre desquels
se trouvoient plusieurs officiers et une
centaine de prisonniers, qu'on transporta
à Varsovie. Suworow ensuite dirigea sa
route sur Lublin, et se fit suivre par le
détachement qu'il avoit laissé à Brezcie.

Lublin peut être regardé comme le
point central de la Pologne et de la Li-
thuanie. C'est ce qui détermina le comte
à choisir cette ville, pour y établir ses
cantonnemens, quoique ce ne fût pas
une place de défense. Les murs étoient en
ruine; on n'avoit fait aucune réparation
au château fort, depuis que Pierre I,
Charles XII, les roi Auguste et Stanis-
las, l'avoient assiégé, pris et repris
tour-à-tour. Suworow se fixa de préfé-
rence dans les faubourgs, qui pour la
plupart étoient assez fortifiés. La même
raison le détermina à établir des postes
de communication avec Cracovie et San-
domir: quelquefois aussi, il mit garni-
son à Opatow, qui est également de l'au-
tre côté de la Vistule; mais son artillerie,
ses dépôts restèrent toujours à Lublin,
d'où il envoyoit sans cesse des par-
tis de tous côtés. Pultava, Urschentowa,

Zawitschowost, Sandomir, lui offroient

des passages commodes sur la Vistule, et 1768. pendant les trois ans qu'il resta en Pologne, il conserva cette position.

Son corps fut renforcé du surplus de son régiment qui revint de Prague, de deux compagnies du régiment de Narva, des carabiniers de Pétersbourg, et du 3^{me} régiment des cuirassiers; mais il n'avoit en totalité que cent Cosaques.

L'armée qui étoit en Pologne, devoit

avoir quatre généraux-majors. Suworow 1770. en qualité de brigadier se trouvoit du Suworow est fait général-major le 1 janvier. nombre, et il fut effectivement avancé au grade de général-major.

Vers le mois d'avril, le comte passa la Vistule à Zawitschowost dans l'intention d'attaquer Moschinski colonel de Sandomir. Il avoit avec lui deux compagnies de fusiliers, deux escadrons de carabiniers, 50 Cosaques et deux pièces de canon. Il marchoit ainsi dans l'obscurité de la nuit sur Clementow, lorsqu'une carabine partit par hasard. Mais la fortune est si constamment dans ses intérêts, que ce coup qui pouvoit lui nuire, servit à lui donner des guides sûrs. Plusieurs paysans éveillés, et surveillans comme on l'est en

— temps de guerre, sortirent, et lui décou-
1770. vrèrent qu'il étoit tout près des Confédérés, dont ils se croyoit encore bien loin.

Vers la pointe du jour, il rencontra l'ennemi près d'un bois; les Confédérés étoient déjà à cheval, au nombre d'environ mille hommes, formés par escadrons en échiquier. Suworow s'avança sur eux avec les carabiniers, qui firent imprudemment feu, quoique cela leur fût défendu. Les ennemis ne s'ébranlèrent point; mais l'infanterie qui arrivoit en hâte, après avoir fait sa première décharge, tomba sur eux, la baïonnette basse, malgré le feu roulant de leurs six pièces de canon, et ils ne purent tenir long-temps; la cavalerie les poursuivit en les sabrant sans relâche: ils perdirent leur artillerie avec tout le train, et environ trois cents hommes; les Russes n'en perdirent que cinquante; et comme pendant le combat le comte Suworow avoit fait occuper Clementow, les Confédérés ne pouvant s'y retirer, furent obligés de se disperser dans le bois.

Au milieu de l'été, lorsque le colonel Moschinski reçut du renfort, le comte le battit pour la seconde fois à Opatow. Lui

tua deux cents hommes, et lui fit autant

de prisonniers, qui pour la plupart 1770. étoient blessés.

Quelques mois plus tard, en voulant Suworow passer la Vistule dans un endroit où le manque de courant étoit rapide, il eut le malheur de se noyer. Il manquer le ponton, en s'élançant du ri- reçoit l'or- vage, et il fut en grand danger de se dre de Sain- noyer. Un grenadier heureusement le te-Anne, fin saisit par une touffe de cheveux et le re- de 1770. tira, ou plutôt l'enleva, car en sortant de l'eau, il se froissa la poitrine d'une telle force contre le ponton, que malgré une saignée faite sur-le-champ, il en fut malade plus de trois mois. C'est alors qu'il reçut l'ordre de Sainte-Anne. La fortune sans l'abandonner, le punissoit quelquefois de ses témérités; mais l'impératrice l'encourageoit toujours par de nouveaux honneurs.

C'étoit la fin de l'année, il ne se passa

rien pendant l'hiver; Suworow ne reprit 1771. son essor qu'au mois de mars. Il sortit Attaque de de Lublin avec quatre compagnies d'in- Landskron. fanterie, quelques canons, trois escadrons de carabiniers, environ cent Cosaques, et il passa la Vistule sous Sandomir. Après avoir battu différens partis

de Confédérés, il attaqua Landskron, à 1771. quatre milles de Cracovie. La résistance fut vigoureuse, il se rendit bien maître de la ville, mais le feu de mousqueterie blessoit ou tuoit tant de monde, qu'il renonça à prendre la château; lui-même eut son chapeau et ses habits percés de plusieurs balles. Schutz, général des Confédérés, vint attaquer vers midi le village, dans lequel de comte s'étoit retiré pour prendre quelque repos, mais le combat ne fut pas long, parce que Schutz changea promptement de résolution?

Suworow
surprend la
petite ville
de Casimir.

Tandis que Suworow étoit absent de Lublin, il se rassembloit un nombre considérable de Confédérés dans ce canton, où le colonel Stakelberg commandoit. Il se hâta d'y retourner à grandes journées. En passant il surprit la petite ville de Casimir; ce fut la cavalerie qui y entra la première, elle mit en déroute un grand nombre de Confédérés, les autres se cachèrent. L'infanterie arriva pour en faire la recherche; elle avoit l'ordre de se distribuer, avec le reste de la troupe, dans toutes les rues: par un hasard singulier, dans un instant où Suworow se trouvoit seul, il aperçoit dans une vaste grange,

un parti de cavalerie qui s'y étoit réfugié.
Il parle amicalement à ces cavaliers, il 1771.
leur promet le pardon, il leur ordonne
de sortir, eux qui pouvoient l'exterminer. L'officier passe le premier, son
monde suit à pied, tenant les chevaux
en main; tout étoit pour le mieux, lors-
que survinrent quelques Cosaques; l'un
d'eux tire sur les Polonois, ceux-ci font
feu sur les Cosaques, en respectant Su-
worow; et se retirent de nouveau dans la
grange. C'étoit le premier, le plus bel
escadron du maréchal Saba, fort d'envi-
ron 50 hommes. La guerre est toujours
un peu injuste, le comte qui leur devoit
la vie, n'entendoit pas les laisser échapper;
sans doute il pensoit que la reconnois-
sance d'un commandant, est subordon-
née au devoir de ne pas laisser un en-
nemi de plus à son maître, et sans autre
égard, il menaça de faire mettre le feu
à la grange; comme on l'en connoissoit
capable, les 50 hommes se rendirent ce
qui lui compléta trois cents prisonniers,
outre deux cents hommes de tués.

Le nombre des prisonniers, est sou-
vent embarrassant à la guerre, et il com-
mençoit à gêner Suworow dans ses

opérations. D'un côté le maréchal Pulawski venoit d'effectuer sa jonction avec le corps considérable de Saba, il pouvoit être imprudent de l'attaquer. De l'autre côté les Confédérés faisoient le siège de Krasnik, dont Suworow se trouvoit à cinq milles; trois compagnies de son régiment, opposoient depuis plusieurs jours la plus belle résistance; il se décida de préférence à aller les délivrer; son infanterie partit en avant pour l'attaque; et à l'arrivée de Suworow les Confédérés se dispersèrent; alors il fut dispensé d'en venir aux mains avec les deux maréchaux.

Il marche
contre les
Fédérés des
environs de
Cracovie.

Mais c'étoit la tête de l'Hydre que ces Confédérés, ils se reproduisoient par-tout. Weimar qui occupoit Cracovie se trouvoit encore cerné par eux; ils lui interceptoient ses convois, quoiqu'il y eût dans la place une assez forte garnison de Russes. A peine le comte avoit-il eu le temps de balayer les environs de Lublin, qu'il repartit au milieu de mai, pour rendre le même service à Cracovie.

Sa petite armée étoit composée de quatre compagnies de grenadiers, d'un bataillon de fusiliers, de huit pièces de canon et de plusieurs mortiers de nouvelle inven-

invention, appelés *Licornes*. Cinq esca-
drons de carabiniers, et quatre-vingts 1771.
Cosaques. Il s'arrêta sur la rive gauche
de la Vistule, et presque tous les jours il
y eut des engagemens avec de grands et
de petits partis de Confédérés. Il fit quel-
ques prisonniers sur la rivière de Son.
En s'approchant de celle de Duneyetz, il
s'aperçut que les Confédérés étoient en
force; alors il fit dresser une batterie, et
tenter en même temps le passage au gué,
n'ayant point de pontons. Les premiers
grenadiers eurent de l'eau jusqu'au cou;
la cavalerie découvrit un peu plus haut,
un endroit plus facile, et le passage s'ef-
fectua sous la protection du canon. Dès
la première attaque, les Fédérés perdirent
beaucoup de monde. Quelques escadrons
s'arrêtèrent en fuyant sur les mines de
Belitschka, mais après une courte résis-
tance, ils se replièrent près de Cracovie,
où Suworow arriva au milieu du jour.

Aux approches de la nuit, il envoya
Drewiz en avant, sur Tynez, à un mille de
Cracovie; on ne sait pourquoi rencontrant
sur la route, beaucoup de cavalerie de
Fédérés livrée au sommeil, il lui fit
grâce. Suworow à son arrivée, fit attaquer

===== une redoute, dans laquelle il y avoit
1771. cent hommes, et deux pièces de canon.
Il y perdit un peu de monde, mais il
l'emporta; tout fut tué, et il emmena une
pièce de canon. Tynez lui parut trop
bien fortifiée pour en risquer l'attaque;
en conséquence il marcha sur Landskron,
et se mit en ordre de bataille sur les hau-
teurs, en face de Tynez; aussitôt s'en-
gagea un petit combat.

Les Confédérés, au nombre d'environ
quatre mille, avoient leur aile gauche ap-
puyée à Landskron; à leur front étoient
150 chasseurs, commandés par un major
françois; leur droite s'étendoit sur la
gauche du corps russe, et à la distance
d'un quart de mille, se trouvoit un ter-
rain coupé.

Les Cosaques soutenus par le colonel
Tschepetow, avec un escadron de cara-
biniers, tombèrent hardiment sur les
chasseurs, et les détruisirent en grande
partie. L'affaire devoit être générale,
mais le corps des Confédérés plia. L'aile
droite commença la retraite, et la cavale-
rie russe poursuivit l'ennemi au-delà
d'un mille du côté de Biala, sur les fron-
tières de la Silésie. Il y eut 500 hommes

de tués, entre autres le maréchal Orzeschka de Lithuanie, et le prince Sapiéha de la Grande-Pologne. On fit 200 prisonniers, parmi lesquels se trouvèrent le maréchal Lossozki de Varsovie, et Miamzinski. Le brigadier françois Dumourier, qui étoit à la tête des Confédérés, ne tarda pas à retourner en France. Il étoit loin de prévoir alors, qu'un jour de pareils troubles le feroient général, et mettroient par momens, le sort de son roi, c'est-à-dire celui de sa patrie, dans ses débiles mains.

Après cette nouvelle opération, Suworow, retint à son corps les Cosaques du Don de Drewitz, et se mit en marche pour retourner à Lublin. En approchant de la petite rivière de Son, comme il passoit près d'un bois, il laissa tirer sur lui sans daigner se retourner. Peu après il fut attaqué par les dragons et les husards des Confédérés; la cavalerie les reçut le sabre à la main, les repoussa vivement, avec quelque dommage de part et d'autre.

Pendant ce temps Pulawski, fort d'environ deux mille hommes, s'étoit rendu maître de Zamoscie; il importoit de l'en

Il retourne
à Lublin et
y reçoit l'or-
dre de Saint-
George.

===== chasser; et comme Suworow s'y disposoit
1771. en s'avancant, Pulawski vint à sa rencontre; mais tandis qu'il se mettoit en ordre de bataille, le comte tomba à l'improviste sur l'infanterie, avec sa cavalerie et ses Cosaques, elle fut renversée, et fit une perte de deux cents prisonniers, et autant de morts.

Chaque année l'impératrice plus satisfaite des nouveaux services du comte de Suworow, l'honoroit d'une nouvelle marque de faveur. Il reçut encore l'ordre de Saint-George de la troisième classe, au moment de son retour à Lublin.

Présomption
d'un jeune
lieutenant.

Le poste le plus éloigné, à l'aile gauche de la garnison, étoit sur la rivière de Bug à Sokal; il étoit composé de quelques fusiliers, d'un demi-escadron de dragons, sous les ordres du lieutenant Wédéniapin; jeune homme d'espérance sans doute, puisque le comte lui avoit déjà fait présent d'un canon pris sur les Polonois; mais bouillant de l'ardeur qu'inspiroit l'exemple du comte, désirant de marcher sur ses traces, il oublia que Suworow n'avoit si bien appris à commander, que parce qu'il avoit su ne jamais désobéir; et l'imprudent

Wédéniapin, ivre de son ombre de fa-
 veur, osa marcher sans ordre par Lemberg 1771.
 sur la petite ville de Tormorloff, où, avec
 une légèreté impardonnable, il fit com-
 mander son diner. Il étoit dans l'ordre
 qu'un tel général se laissât surprendre; il
 fut attaqué à l'improviste, la plus grande
 partie de son infanterie fut hachée et lui
 seizième fut fait prisonnier; c'étoit le
 reste infortuné de sa troupe. La leçon
 étoit un peu forte; elle dut avoir son
 effet sur le reste de l'armée, comme
 exemple.

Le comte Suworow, étoit forcé d'é-
 parpiller un peu la sienne, en Pologne,
 et en Lithuanie, pour prévenir les fré-
 quens rassemblemens qui cherchoient à
 se renforcer; ce fut un motif pour le co-
 lonel Noviski de se presser de l'attaquer.
 Suworow apprit qu'il s'avançoit sur Kras-
 nik avec mille hommes de superbe cava-
 lerie; il vouloit envoyer à sa rencontre
 Bergholz, le seul partisan qui étoit à por-
 tée de lui, mais il fut introuvable; et
 l'officier d'état-major qui le suppléa ne se
 trouvant point assez fort, évita le combat.

Noviski se dirigea alors sur Kras-
 nostaw, où il y avoit un escadron de

Suworow
 défait le co-
 lonel Novis-
 ki.

— cuirassiers, quelques Cosaques, et une
1771. compagnie de fusiliers. Suworow le fit har-
celer sur la route, et alla lui-même avec
six Cosaques et quelques officiers, join-
dre la troupe de l'officier d'état-major, et
dans la nuit il détacha Bestuschow en in-
formation dans un château du voisinage.
Noviski précisément s'y trouvoit avec une
partie de son monde. Le gentilhomme
sauva Bestuschow par une porte du jardin
sans qu'on l'aperçût. Suworow l'atten-
doit dans un bois. Sur son rapport il
entra à minuit dans Krasnostaw, la
troupe qu'il y avoit envoyée l'attendoit;
il y réunit la plus grande partie de celles
qui étoient précédemment cantonnées
dans le même lieu, avec une pièce de
douze, et il repartit sur-le-champ.

C'étoit Noviski qu'il cherchoit, il l'at-
teignit vers midi, à droite de Krasnostaw
dans un bois. Les Confédérés lui blessè-
rent d'abord beaucoup de monde; Ki-
triow, commandant des dragons, fut ren-
versé d'un coup de feu; mais enfin après
une vigoureuse résistance, l'ennemi fut
dispersé, et on le poursuivit comme de
coutume. Le malheureux Kitriow qui se
retiroit sur un chariot de paysans, fut

rencontré par un parti qui eut assez d'humanité pour ne faire aucun mal ni à lui, 1771. ni à son escorte. Des deux côtés on perdit environ cent hommes; chacun ensuite retourna, l'un à Lublin, l'autre à Biala, d'où l'on étoit venu.

Au commencement d'août, arriva en Lithuanie le fameux Kosakowski, l'un des Confédérés qui s'étoient réfugiés en Hongrie; il parcourut le duché avec beaucoup de célérité, s'insinua avec prudence chez les gens les plus considérables, et sous l'apparence d'une grande circonspection, il acquit de nouveaux partisans, et ralluma le feu de la discorde, sur-tout parmi les troupes réglées, qu'il excita à la révolte.

Nouvelle
Confédération
en Li-
thuanie Su-
worow mar-
che contre
elle et la dé-
truit.

Lorsque le comte Oginski, grand-maréchal de Lithuanie, vint de Varsovie pour prendre le commandement, Kosakowski publia des manifestes touchans, pleins de modestie, dans lesquels il se qualifioit seulement de citoyen de Lithuanie, quoiqu'il conférât le titre de maréchal à d'autres, selon son bon plaisir. On ne sait pourquoi l'uniforme de sa nouvelle troupe étoit noir.

Les colonels Turing et Drewiz, furent

— envoyés contre cette naissante Confédération, chacun avec un corps de deux à trois mille hommes, et suffisamment d'artillerie, il y avoit de plus un autre corps arrivé de Russie sous les ordres du général Kaschkin, destiné à couvrir les frontières du duché. La légion de Pétersbourg y étoit cantonnée par bataillons; celui que commandoit le colonel Albutschef, se laissa surprendre, et se défendit en vain pendant quatre heures, il fallut se rendre. Le comte Oginski rendit aux officiers leur épée, et leur offrit sa table. Ce bataillon étoit d'environ 500 hommes, 15 officiers et deux pièces de canon.

Dès que Suworow apprit cette nouvelle, il fit marcher deux compagnies de grenadiers, deux de fusiliers, un escadron de carabiniers, et cinquante Cosaques, avec deux obusiers ou Licornes, et alla par Kozk à Biala en Lithuanie. Là il tira de la légion de Pétersbourg, sous les ordres du colonel Gaernér, un renfort qui lui formoit mille hommes; et dès le même jour, il pénétra dans l'intérieur du duché. Vers le quatrième jour, on l'avertit qu'il étoit au plus à quatre milles
des

des Confédérés, postés avantageusement sur Stalowiz. Il partit le soir sans battre 1771. au champ, l'infanterie formoit l'avant-garde; la nuit étoit fort obscure; on se dirigea une partie de la route, sur une lumière, qui paroissoit de temps à autre au clocher d'un couvent près de Stalowiz. Les patrouilles firent à moitié chemin quatre hulans prisonniers, et ils servirent de guides.

Stalowiz étant un pays très-ouvert, lorsqu'on en fut à-peu-près à un demi-mille, Suworow fit ranger ses troupes en deux lignes. Sur les ailes de la première, étoit partagée la compagnie de grenadiers, au centre se trouvoient les compagnies détachées de la légion de Pétersbourg, avec deux *Licornes*, et derrière elles, la compagnie de fusiliers de Nassembourg. La seconde ligne étoit composée de trois escadrons de cavalerie. Deux autres pelotons de même arme, formoient la réserve, avec une compagnie de Suzdal, et quelques Cosaques.

Par le plus grand hasard, les Russes se trouvèrent encore à une grande proximité des Confédérés, couverts par un petit marais; il n'y avoit qu'une digue

longue d'environ deux cents pas à par-
1771. courir. Ils serrèrent les rangs dans le plus grand silence, et Backul avec son détachement, hacha les sentinelles avancées. Une salve d'artillerie cependant, fit comprendre que le corps d'armée étoit aperçu; la compagnie de Suzdal fut obligée de rompre le centre, en se précipitant sur l'ennemi; elle perdit du monde; le major Kiselow qui la commandoit courut de grands dangers, mais aussi, il eut de grands succès. Trois escadrons marchèrent sur les traces de ces braves gens, en sabrant comme eux, de droite et de gauche; le reste de l'infanterie arriva ensuite.

Les Confédérés mis dans un désordre qu'augmentoît l'obscurité, furent culbutés et poursuivis jusque dans la ville. Le capitaine Schlussel, y attaqua avec la compagnie de Nassenbourg, trois cents Janissaires du grand maréchal, qui se défendirent long-temps de l'intérieur des maisons, mais le comte Fergin, étant arrivé avec sa compagnie de grenadiers, les Janissaires furent presque tous exterminés. L'un d'eux fuyoit à l'aube du jour, d'une maison à l'autre, lorsque

Suworow entroit dans la ville; ne pouvant encore bien distinguer l'uniforme, ^{1771.} le comte prend ce Janissaire pour un de ses gens, qui vouloit piller, il le rappelle; le Polonois se retourne, répond dans sa langue, et le tire. Heureusement le coup ne l'atteignit pas; et le comte toujours l'enfant chéri de la fortune, retrouva à dix pas de-là les 500 prisonniers russes de la légion de Pétersbourg, enfermés dans plusieurs maisons de la place du marché. Au bruit des armes, et sur-tout à la voix de Suworow, ils s'élancèrent par les fenêtres, et revinrent combattre à côté de lui, c'étoit à-la-fois un père et un héros qu'ils recouroient. Déjà l'infanterie s'étoit répandue dans la ville, et la réserve y arrivoit; mais l'artillerie que le capitaine Annibal, avoit hasardée dans le marais, s'y étoit enfoncée.

Lorsqu'il fit grand jour, Suworow, ressortit de la ville, avec son infanterie au pas de charge. Elle attaqua celle du grand-maréchal, mais en fondant sur l'aile droite, elle se trouva dépassée de beaucoup par l'aile gauche. La cavalerie avoit déjà de grands avantages en rase

— campagne; des deux parts l'ardeur du
1771. combat étoit extrême; et cette affaire sembloit devoir tout décider. Enfin, les fusiliers de la légion attaquèrent à la baïonnette, le reste de l'infanterie en fit autant; et les Polonois furent battus dans toute la ligne; néanmoins étant fort nombreux, ils se retirèrent en bon ordre.

La cavalerie russe de son côté, n'avoit pas cessé de gagner du terrain, quand le général Béliack, posté à un demi-mille, pour venger l'infanterie polonoise, fit avec environ mille hulans une attaque très-vive. Il y eut d'abord beaucoup des Russes renversés, et percés, même plusieurs officiers de blessés; à la fin cependant, Béliack perdit l'avantage, et se retira à un demi-mille du champ de bataille; deux Cosaques poursuivirent son aide de camp, et un officier d'état-major, qui se sauvèrent par un marais. On doit rendre justice à la bravoure des Cosaques, qui dans cette journée firent des prodiges de valeur.

Sur les huit à neuf cents hommes d'armes, qu'avoit Suworow, on lui en avoit tué à-peu-près 80, et presque la moitié du reste étoit blessée. Le comte touché de

leur malheur, au milieu de tant de gloire, _____
donna de sa bourse un rouble de gratifi- 1771.
cation, à chacun des soldats qui avoient
eu part à l'action, les laissa reposer une
heure, et fit ses dispositions pour mar-
cher sur Slomin à quatre milles du champ
de bataille. La longueur de son train
étoit d'environ un demi-mille, tant le
butin étoit considérable. Une grande
quantité d'équipages, étoit tombée entre
ses mains. La surprise n'ayant pas laissé
aux dragons, le temps de monter à che-
val, on enleva tous leurs chevaux. L'ar-
tillerie composée de douze pièces de ca-
non étoit aussi au pouvoir des Russes.
Il y avoit d'ailleurs une file de sept cents
prisonniers au nombre desquels étoit le
maréchal Oginski, et plus de trente offi-
ciers. Sur environ cinq mille combattans
il ne restoit plus aux Polonois que 3,200
hommes, et les Russes emportoient plu-
sieurs de leurs drapeaux, avec le bâton
et les autres marques distinctives du
commandement du grand-maréchal. On
trouva de plus chez le curé de la ville,
une caisse contenant trente mille ducats,
qui y étoit restée cachée pendant quel-
ques jours, et les soldats se partagèrent

===== beaucoup d'or et d'argent. Vers la nuit
1771. tout ce monde se trouva près de Slomin.
Le lendemain le comte de Suworow re-
tint à dîner tous les officiers d'état-major,
et engagea les officiers prisonniers de
grades supérieurs.

Une suite de succès aussi extraordi-
naires, avec une continuelle dispropor-
tion dans le nombre, ne pouvoit rester
sans quelques marques de gratitude, de
la part d'une souveraine attentive à éle-
ver le vainqueur, pour agrandir la
sphère de ses actions.

L'impéra-
trice écrit à
Suworow en
lui envoyant
l'ordre de S.
Alexandre.
Décembre.

*Lettre de sa majesté l'impératrice
Catherine II.*

Au général-major Suworow.

En récompense du service que vous
nous avez rendu, ainsi qu'à la patrie, par
l'entière défaite du comte d'Oginsky, chef
des Lithuaniens, révoltés contre nos trou-
pes; il nous a plu de vous nommer che-
valier de notre ordre d'Alexandre News-
ky, dont nous vous envoyons la décora-
tion, que nous vous ordonnons de pren-
dre, et de porter. Nous espérons que
les témoignages distingués, de nôtre

bienveillance impériale pour vous, ser-
viront encore d'aliment à votre zèle, et 1771.
que vous consacrerez vos jours à l'avantage de notre service. Sur ce, nous vous assurons de l'estime impériale de votre affectionnée

CATHERINE.

A Pétersbourg le 20 décembre 1771.

L'activité du comte, n'avoit pas besoin *d'aliment*, elle tenoit à son ame; mais de telles manières d'encourager le mérite enflamment l'imagination et brûlent le coeur. L'impératrice n'eut jamais de plus dévoué serviteur que Suworow.

A peine arrivé à Slomin, il étoit si impatient d'en partir, qu'il laissa les prisonniers et la grosse artillerie dans les murs de cette ville. Il se mit encore en marche la nuit, se dirigea sur Pinsk, dans la vue de disperser davantage les Confédérés; le premier qui s'offrit à sa rencontre, étoit un officier, chargé de la conduite d'une riche caisse de régiment. En ennemi généreux loin de profiter du malheur de ce gentilhomme; il lui donna un passe-port pour lui, et pour la caisse, jusqu'au lieu de sa destination.

— On aime à rencontrer ainsi la bonté unie
1771. à la valeur, cela réconcilie avec la guerre,
en attachant au guerrier.

Suworow beaucoup moins empressé de vaincre, que de soumettre, invita les Confédérés de Lithuanie à rentrer dans leurs foyers, et faisant porter partout des paroles de paix, les généraux accoutumés à l'estimer, encore plus qu'à le craindre, furent les premiers à se retirer. Le général Béliak, le plus ancien, refusa le commandement, en motivant ses engagements contractés avec le comte, de ne plus rien entreprendre contre les Russes, et il alla promener ses chagrins à Danzik. Grabowizki, le plus voisin des frontières de la Russie du côté de Smolensko, quoiqu'il eût recruté quelques milliers d'hommes, et que sa femme habillée en amazone, se plût à le seconder par son courage, congédia également toutes ses troupes, et les autres chefs l'imitèrent.

Il restoit à Pinsk, des personnes de la suite du maréchal Oginski, qui fuyoient dans les villes du voisinage; le comte fit traiter avec toutes sortes d'égards ceux qui se fièrent à sa magnanimité, et ses soins
s'éten-

s'étendirent jusqu'aux possessions du maréchal, qui ne souffrirent pas le moindre 1771. dommage.

Tout étant ainsi rentré dans l'ordre en Lithuanie, Suworow reprit sa marche par Brzescie, dont il transporta la garnison à Biala, et arrivé à Lublin il fit chanter le *Te Deum*, puis célébra la victoire avec les cérémonies d'usage en Russie.

On trouve avec plaisir dans les oeuvres postumes de Frédéric, l'éloge flatteur que ce grand roi daigne faire de Suworow, en parlant de cette expédition, il conseille aux Polonois *de ne pas s'exposer une seconde fois à se mesurer avec Suworow.*

Vers la fin de l'année, il y eut quelques affaires dans la Palatinat de Rava, entre Sabrowski colonel des Confédérés, qui avoit rassemblé quatre ou cinq cents hommes, et le général-major prince de Gallizin; celui-ci le mit en déroute, et le força de fuir au-delà de Pulawa, où trahi par ses gens, il fut surpris par trois officiers à la tête de quarante hommes, qui l'emmenèrent prisonnier. Un chasseur, ne sachant pas qu'il s'étoit rendu, le blessa d'un coup de feu à la poitrine. Suworow lui marqua le plus grand intérêt,

il eût voulu pouvoir racheter sa vie; ce
1771. Sabrowski étoit un très-galant homme, il fut généralement regretté, et Suworow en témoignage de son estime pour ses qualités personnelles, rendit la liberté aux trois officiers faits prisonniers avec lui. Ces à-propos de sensibilité, peignent mieux l'ame, que cent discours.

 Le comte à cette époque reçut un avis
1772. bien important par son commissaire des vivres, qui étoit Polonois. Le maréchal de camp françois, baron de Vioménil, avoit fourni un plan au général des Confédérés, pour surprendre le château et la ville de Cracovie; une lettre du frère de ce commissaire des vivres, lui apprenoit que ce plan étoit adopté; attaché à la Confédération, il ne pouvoit imaginer que son frère le trahît. Mais celui-ci de son côté lié par l'attachement qui naît si furtivement de l'intérêt, fit l'impossible pour dissuader Suworow de se porter en Lithuanie, où il lui démontroit, que les simulacres d'invasion de la part des Confédérés, n'étoient qu'une ruse, tendante à détourner son attention de Cracovie; le comte ne voulut pas l'en croire, et il reconnut plus tard qu'il avoit eu tort,

Plan de Vioménil, pour surprendre Cracovie.
Janvier.

car il perdit plusieurs jours à marcher inutilement vers la Lithuanie. 1772.

Revenu de son erreur, il hâta sa marche sur Cracovie, avec deux escadrons de cavalerie, deux compagnies d'infanterie des Cosaques, et du canon. Il rencontra sous Koliz, dans le palatinat de Sandomir, le général comte Branizki, avec quatre régimens de Hulans; et le lieutenant-général Grabowski, avec son régiment des gardes de Lithuanie dragons. Suworow joignit à tout ce monde, la garnison de Koeliz, consistant encore en deux compagnies, un escadron, et cinquante Cosaques, et ne s'arrêta plus; cependant il ne put arriver à temps.

Le général Bibikow, remplaçoit depuis quelques mois le général Weimarn, à Varsovie. Il avoit établi à Cracovie une grande partie du régiment de Suzdal, sous les ordres de son colonel Stakelberg, le même qui avoit fait sous Colberg une si belle défense. On eut cette fois à lui reprocher sa désérence pour une femme de qualité, que les cris de la sentinelle postée devant l'égout du château, incommodoient pendant la nuit; il la retira; se contenta d'un piquet de trente hommes

1772. avec un officier, dans le château, où il y avoit du canon; et l'on put voir que ce n'est pas sans raison que le militaire doit être assujetti à une exactitude passive, car de ces minutieuses condescendances résultent souvent des malheurs impossibles à prévoir.

Surprise du
château de
Cracovie
pendant le
bal. La nuit
du 2 février.

Les Confédérés, qui devoient naturellement avoir des intelligences par-tout, apprirent bientôt qu'on avoit retiré le factionnaire, qui pouvoit les entendre de loin; ils surent en quoi consistoit la garnison du château, et qu'il n'y avoit pas même d'armes pour les ouvriers qui l'habitoient. Ils choisirent la nuit d'un bal masqué, s'avancèrent en silence avec deux bataillons bien armés, couverts d'une chemise blanche, pour être moins reconnoissables au milieu de la neige, et l'infanterie se glissa à genoux, sur les mains par l'égoût dans l'intérieur du château, ayant à sa tête le capitaine de Vioménil, neveu du général de ce nom. Environ 500 hommes de cavalerie les suivoient. Le petit piquet voulut résister, il fut haché, ou fait prisonnier, et la cavalerie entra facilement par une porte dont l'infanterie avoit levé la herse.

Ce fut le bruit de la mousquetterie qui troubla le bal. Le colonel Stakelberg, 1772. voulut assaillir le château avec quelques compagnies rassemblées à la hâte, mais il n'étoit déjà plus temps; il fut repoussé avec perte, et les Confédérés en restèrent les maîtres.

La nuit suivante, Suworow arrivant devant Cracovie, entendit des deux côtés une forte canonnade, et à peine entré dans la ville à la pointe du jour, il eut à repousser une vigoureuse sortie des Confédérés, sur la grande rue de la ville. Le feu de cartaches ne les arrêtant pas, ils perdirent beaucoup de monde, et rentrèrent dans le château. Environ 50 dragons, sous les ordres d'un officier plein de courage, allèrent sur la grand-garde, se précipitèrent sur elle; mais elle les reçut la baïonnette basse, ils furent presque tous tués, et l'on ne fit que quelques prisonniers. Ce combat dura deux heures; il coûta cent hommes aux Confédérés, qui avoient dans le château 400 hommes d'infanterie, et 500 de cavalerie. Suworow fit à cheval le tour de la ville le même jour, avec deux généraux polonois, qui l'aidoient dans ses reconnoissances.

— Le château de Cracovie, est situé sur
1772. une éminence; il n'est défendu que par
un mur très-haut, et par un fossé profond. D'ailleurs il n'a ni remparts, ni fortifications; il domine la ville, et est appuyé à ses murs. Suworow du premier coup-d'œil saisit la manière de le bloquer. On plaça du monde dans les greniers, et aux étages supérieurs des maisons qui faisoient face; le canon fut appuyé sur les fenêtres; on fit des retranchemens dans les places qui n'étoient point bâties; on éleva des parapets et des redoutes. Le commandant Oebischelwiz, comme homme très-expérimenté, eut sous sa direction le principal quartier de la ville; les trois autres furent remis à la vigilance de trois officiers de l'état-major. Oebischelwiz avoit à lui les chasseurs de son parti, habillés à ses frais. Les Russes, non compris leur cavalerie, avoient huit cents hommes d'infanterie.

Dès le 5^{me} jour du blocus, un capitaine françois chargé de plusieurs demandes, sortit du château. Il offrit d'abord la remise de cent prisonniers, tous ouvriers habitant le château, et la liberté de sortir, aux chanoines desservans l'église de

la sépulture des rois, ainsi qu'à leurs gens de service; le tout faisant environ 180 ^{1772.} personnes; on s'y refusa, pour leur laisser plus de bouches inutiles. L'officier demanda ensuite quelques remèdes, qui lui furent accordés. On connoissoit dans le château un magasin considérable de vivres; suffisamment de foin et d'avoine, une provision de vin, d'eau de vie, de sel, d'huile, de légumes, et une source de bonne eau; mais il y avoit peu de viande.

Comme les assiégeans étoient en quelque sorte bloqués eux-mêmes dans la ville, par les nombreux corps de Confédérés qui tenoient la campagne, et contre lesquels il falloit souvent envoyer des patrouilles, le comte Suworow, toujours plein de prévoyance, eut la sage précaution de faire faire un état de toutes les sortes de provisions qui existoient dans la ville; et il prévint qu'il en auroit assez.

Les assiégés après les refus de leurs propositions, tentèrent quelques sorties; dans la première le comte les ménagea, on ne tira qu'à poudre; à la seconde on en blessa quelques-uns. A la troisième commandée par un François, sur cinq cents

1772. hommes ils en perdirent 50. Ils avoient voulu se porter sur la brasserie voisine du château, ils furent repoussés par la compagnie de Suzdal qu'on croyoit la meilleure, et à laquelle le général Branski avoit confié ce poste. Il fut bien étonné un jour vers midi, ainsi que Suworow qui se reposoit, d'être réveillé en sursaut par un bruit extraordinaire; c'étoit cette compagnie dont le capitaine avoit pris la fuite, qui s'en alloit aussi tout en désordre, et que l'ennemi poursuivoit en lui tuant du monde. Suworow eut beaucoup de peine à rallier les fuyards, à les forcer de se retourner sur les Confédérés, enfin il les ramena la baïonnette basse, et l'ennemi se retira; la compagnie avoit perdu environ trente hommes.

Quoique Bakaloviz ingénieur du roi, d'une expérience consommée, commençât à miner à cent pas du château, dans un terrain pierreux, et que l'on menât en même temps une seconde galerie sur la gauche, on n'étoit pas encore certain, de ne pas être obligé de lever le siège; et dans cette supposition, Soworow rendit tous les capitaines responsables de la
sûreté

sureté des bourgeois et de leur fidélité.
 Le quartier des Juifs reçut l'ordre de pren- 17, 2.
 dre les armes, de monter la garde, et
 on éleva des redoutes sur le grand che-
 min.

Le général Braniski, au milieu de toutes ces précautions conseilloit l'assaut; Suworow se détermina à le tenter dans la nuit. On tira d'abord le canon à mitraille, on y joignoit un feu de mousquetterie très-vif, du haut des maisons à proximité. Les Confédérés y répondirent chaudement. On attacha à la grande porte, un petard qui manqua son effet. Alors les colonnes s'avancèrent: celle qui étoit du côté de la brasserie, escalada la montagne, jusqu'à la porte; mais l'officier d'état-major qui la commandoit, ne paroissant point, elle n'osa rien entreprendre. On tira long-temps des deux côtés, à travers la porte; et les officiers françois qui la défendoient se signalèrent par une belle résistance. L'assaut ne pouvant avoir de succès, vers la pointe du jour, on donna le signal de la retraite. Les Russes perdirent un lieutenant-colonel, quelques officiers, quarante soldats, et ils eurent environ cent hommes de

Le 1 mars
 à 2 heures du
 matin, on
 tente l'as-
 saut, qui
 ne réussit
 point.

~~Les~~ blessés. La perte des Confédérés, dont on 1772. fut informé par les déserteurs, étoit aussi forte ; et parmi leurs blessés, ils avoient beaucoup d'officiers.

Dans l'après midi du même jour, le commandant du château pria le comte de Suworow, de recevoir dans la ville, un capitaine de dragons blessé, jeune homme d'environ 18 ans, dont le père étoit à la cour de Louis XV. Le comte le reçut, le recommanda à la vigilance du capitaine Weimarn, et lui fit donner d'ailleurs tant de soins, que ses blessures malgré leur danger, et sa délicatesse, furent guéries, avant la fin du siège ; et on le renvoya à Paris.

Les assiégeans commençoient à manquer de munitions, et quoique le lieutenant d'artillerie Haaks, eût fait construire un moulin à poudre dans le faubourg, cette ressource n'étoit pas suffisante. Il fallut détacher le lieutenant-colonel Nagel, à Kosel, pour acheter ce dont on manquoit ; il tourna les Confédérés très-habilement avec son monde, et ramena un convoi qui donnoit le temps d'attendre un moment favorable à la prise, ou à la reddition du château.

Celui de Tynez, étoit aussi en la possession des Confédérés; entouré de redoute, et situé à un mille de Cracovie, ils y tenoient beaucoup de monde, et faisoient de continuelles sorties. Le général Braniski chargé de marcher contre eux, ne put que les repousser, en leur tuant quelques centaines d'hommes. Mais le lieutenant-colonel Michelson, qui commandoit un détachement derrière Tynez, ayant été surpris dans le courant de mars, par cette garnison, non-seulement la repoussa, quoiqu'elle fût fort supérieure en nombre, mais il emmena environ cent prisonniers à Cracovie. On ne pouvoit montrer plus de courage, ni obtenir un plus grand succès, dans une position aussi dangereuse. Cette preuve de talent décida Suworow, à le charger d'enlever les archives des Confédérés, gardées à Oswrezin. Le brave Michelson, pénétra la nuit au milieu de la garnison, en tua la majeure partie, dispersa le reste, emporta les archives, poussa ses avantages jusque sur les frontières de la Silésie, à Biala, d'où la prétendue Confédération générale se retira précipitamment à son approche; et il revint heureusement.

177 Bientôt après on vit paroître der-
 rière Tynez, en deçà de la Vistule, beau-
 coup de hussards, et de cavalerie des
 Confédérés. C'étoit le reste des ci-de-
 vant troupes noires lithuaniennes de Ko-
 sakowski, qui accouroient pour faire lever
 le siège du château de Cracovie. Le gé-
 néral Braniski envoya d'abord ses hulans
 joindre le lieutenant-colonel Lang, posté
 à Schwerzonzy, entre Tynez et Craco-
 vie; néanmoins avec ces deux escadrons
 il étoit encore trop foible pour résister
 aux mille Fédérés qui s'avançoient sur
 lui; Suworow averti à temps, marcha
 en personne avec quatre nouveaux esca-
 drons; Lang et les hulans étoient déjà
 en pleine retraite; les Confédérés noirs,
 les poursuivoient à pas redoublés, sans
 toutefois tenter aucun engagement. Su-
 worow comprit que ce qu'ils désiroient
 le plus étoit de s'approcher du château;
 en conséquence il les fit charger par ses
 Cosaques et par sa cavalerie; les esca-
 drons de Lang, et les hulans se retour-
 nèrent. alors l'ennemi fut enfoncé, avant
 que la réserve arrivât à son secours. Lang
 chargé de lui couper la retraite, le poussa
 en partie dans la Vistule, où il périt

Suworow
 marche en
 personne au
 secours de
 lieutenant-
 colonel
 Lang, et ra-
 mène la vi-
 toire, mais il
 court le plus
 grand dan-
 ger.

beaucoup de monde. Mais le comte Su-
worow sur le champ de bataille, dans la 1772.
chaleur de l'action, courut le plus grand
danger; un officier des Confédérés, après
lui avoir tiré ses deux coups de pistolets
s'élança sur lui le sabre levé; et c'en étoit
fait du comte, s'il n'eût eu la présence
d'esprit de parer le coup. Survint à l'ins-
tant un cuirassier qui tira le Polonois à
la tempe et le renversa de cheval. Le
Dieu des armées veilloit sans doute sur
ce grand capitaine, pour en faire l'un
des plus grands généraux.

Il étoit resté cent morts sur le champ
de bataille, environ 500 Fédérés s'é-
toient noyés dans le fleuve, 50 restèrent
prisonniers, les autres se dispersèrent, et
l'on n'a jamais su depuis ce qu'ils étoient
devenus.

Au commencement d'avril, Suwo-
row, ayant reçu une pièce de douze, fit
établir par Haaks, une nouvelle batterie
sur un des plus forts édifices, directe-
ment en face de la porte principale du châ-
teau, sans que les assiégés s'en aperçus-
sent. Outre deux Licornes, huit mor-
tiers de Coehorn, et quatre canons de
trois, il ajouta un mortier de cent

— livres rempli de matières de zink et de
1772. plomb fondues ensemble. A peine la batterie jouoit-elle, que le feu prit à différens appartemens, et au magasin de foin. Cependant on parvint à l'éteindre; mais une bombe qui tomba sur l'hôtel du commandant-général, fit un prodigieux dégât; le mur du côté de la porte s'écroula, il y eut une brèche à l'église qui étoit appuyée au mur du château; et Suworow étoit le maître de faire charger les deux galeries des mines qui étoient achevées.

Mais un sous-officier porteur de dépêches, qui fut arrêté la nuit au-delà de la Vistule, avec une lettre en chiffre pour le général de Vioménil donna les lumières qui refroidirent l'empressement pour l'attaque. Suworow quoiqu'on en ait pu dire, ne fait jamais le mal qu'il peut éviter. Komarscheski secrétaire du Roi déchiffra cette lettre, par laquelle les assiégés demandoient avec instance des secours. Ils manquoient de vivres depuis plusieurs semaines, le soldat étoit réduit à manger du cheval; il y avoit beaucoup de malades, et peu de munitions, parce que l'assaut et les sorties les avoient

usées : dans cet état ils ne pouvoient tenir long-temps. Pour abréger la durée de leurs souffrances, le comte envoya dès le lendemain au château le capitaine Weimarn, déclarer définitivement aux officiers françois, que tout étoit prêt pour l'assaut; que si la garnison ne se rendoit pas, elle seroit passée au fil de l'épée. 1772.

La nuit étoit déjà fort avancée, lorsque le brigadier Galibert, né françois, se présenta aux retranchemens pour être conduit selon l'usage, les yeux bandés, près du comte Suworow. Il débuta par beaucoup d'éloges; le comte l'accueillit très-bien, mais ne consumant jamais le temps à pure perte, il lui dicta à l'instant les principaux articles de la capitulation, en stipulant des conditions plus avantageuses, qu'il n'auroit osé lui demander; et le brigadier fut reconduit honnêtement avec son escorte.

Capitulation du château de Cracovie, le 15 avril.

Le jour suivant, il fut renvoyé vers dix heures du matin, avec nombre d'objections sur différens points. Alors le comte lui déclara, que s'il revenoit encore une fois sans l'acceptation des articles, il devoit s'attendre à des conditions beaucoup moins favorables, et il ne lui

— laissoit que jusqu'au lendemain pour dé-
1772. libérer. Tout fut ainsi terminé dans la
nuit.

Articles principaux de la Capitulation.

1°. La garnison doit mettre bas les armes dans l'intérieur du château, et sortir par pelotons de cent hommes à-la-fois.

2°. La garnison aura la vie, et les habits saufs.

3°. Les troupes françoises qui font partie de la garnison, se rendront simplement prisonnières, mais non prisonnières de guerre. — Article fondé sur ce qu'on n'auroit pas pu les échanger, parce qu'il n'y avoit point de guerre entre la Russie et la France.

4°. Les troupes françoises, qui sont sous les ordres du général Vioménil, seront transférées à Lemberg; celles de Dumourier à Biala, en Lithuanie, et celles des Confédérés polonois à Smolensko.

5°. On remettra exactement aux commissaires du Roi les attributs de la couronne qui se trouvent dans le château.

Les assiégés avoient joint aux articles,
qu'on ne tireroit pas sur eux pendant la
trêve;

trêve; le comte ajouta en riant, pas ~~_____~~
même le coup de la retraite. 1772.

Les commissaires du roi, trouvèrent le lendemain, les joyaux de la couronne dans un cabinet qu'on avoit muré avant le siège. Les autres effets, étoient également en bon état.

La sortie de la garnison, étoit fixée au 15 avril, qui se trouvoit être le jour de pâques. Les assiégeans passèrent toute la nuit sous les armes, à la pointe du jour le lieutenant-colonel Oebshelwiz entra au château pour désarmer la garnison, et recevoir toute l'artillerie des Fédérés, avec celle du dit château. La garnison sortit selon les termes de la capitulation, et fut reçue par les Russes sous les armes. Les deux brigadiers Galiberg et Choisi, tous deux commandans et chevaliers de Saint-Louis, ainsi que les autres officiers présentèrent leur épée au comte Suworow, en qualité de prisonniers: » Je ne saurais accepter, leur dit-il, l'arme de braves gens, au service d'un roi allié de ma souveraine, « et ils s'embrassèrent. Le général Braniski, et le major Sanzow-Zassoki, firent chacun les honneurs d'un dîner aux officiers, dans un palais

— disposé pour les recevoir. En sortant de 1772. table ils partirent pour Lublin. Les deux brigadiers eurent un carrosse, les officiers d'autres voitures, et les paysans fournirent des chariots pour l'infanterie. Le comte fit présent à la cavalerie des chevaux qui lui restoient. Les prisonniers purent remarquer combien il étoit précis dans les choses importantes, et attentif dans les moindres détails, car rien ne lui échappa; il chargea son major de jour, de pourvoir à tous les besoins de la route; quatre compagnies d'infanterie, deux escadrons de cavalerie, deux canons, et cinquante Cosaques, escortèrent ce transport, sous les ordres du colonel Idagien, et en même temps Suworow, fit encore couvrir la marche, par le brave Michelson, auquel il confia l'essentiel.

Il s'agissoit d'environ mille hommes, dont un tiers de cavalerie et environ cinquante officiers d'état-major. La marche fut tranquille: différens partis des Confédérés qui infestoient la route n'osèrent pas attaquer l'escorte, et arrivé à Lublin chacun partit pour sa destination.

Quoique le comte Suworow se trouvât

fort dégarni, et qu'il dût penser à sa propre sûreté; il jugea encore plus nécessaire, d'enlever la garnison de la petite ville de Zator, à six milles de Cracovie, sur les bords de la Vistule. Il l'envoya surprendre par un officier d'état-major, auquel il donna deux compagnies d'infanterie, deux canons, deux escadrons de cavalerie, quelques Cosaques; et en effet sans aucune effusion de sang, cet officier ramena le commandant, avec son petit état-major, et deux cents soldats prisonniers. Il fit de plus sauter les ouvrages de Zator, qui n'étoient défendus que par douze mauvaises pièces de canon de rempart. Le comte alloit également investir Tinez et Landskron, au retour de l'escorte de Lublin, lorsque les troupes de l'Empereur arrivèrent; il les laissa s'emparer de ces deux places, et se retira à Cracovie.

A cette époque enfin, plusieurs chefs de Confédérés abandonnèrent leur parti. Le colonel Moschinski de Sandomir, se présenta sur parole, donna son désistement, et congédia tous ceux qui étoient sous ses ordres. Le maréchal Masowski en fit autant par députation. Le fameux

1772. général-major Schutz vint avec le reste de ses belles troupes de Radzivill, demander à Suworow une capitulation honorable; il lui restoit encore environ mille hommes qui avoient servi précédemment dans différentes armées, et dont tous les officiers étoient étrangers. Suworow lui accorda des conditions très-avantageuses, le traita comme son ami, et l'aida à dédommager sa troupe, d'un licenciement indispensable.

Fin des cam-
pagnes de
Pologne.
Septembre.

Ceci acheminoit vers une tranquillité générale; peu de temps avant, les lieutenans - généraux Romanus et Elmpt, étoient entrés en Pologne avec des corps complets; le premier s'étendit du côté de Lublin, l'autre resta en Lithuanie. Les Prussiens avoient aussi marché contre les Confédérés, de manière que certaines provinces de la Pologne, se trouvoient occupées par les trois Puissances alliées; mais l'impératrice rappela la plus grande partie de ses troupes, pour les faire passer à l'armée que commandoit le comte de Romanzow, contre les Turcs.

Ainsi finirent les campagnes contre les Confédérés de Pologne, dans lesquelles le général comte de Suworow servit

pendant quatre ans sans interruption. In-
dépendamment des petits combats, des es- 1772.
carmouches multipliées, il s'étoit couvert
de gloire par la victoire de Stalowitz, par
la prise de Cracovie; souvent il avoit
payé de sa personne; et autant par la
prudence, par la bonté qui le caractéri-
sent, que par le développement de ses
talens militaires, il fixoit déjà les regards
des observateurs sur la brillante carrière
qui lui restoit à parcourir.

Au mois de septembre Suworow fut
attaché au corps du général Elmpt; et
comme à cette époque, on entreprit de
changer la forme du gouvernement en
Suède, ce corps se mit en marche l'au-
tomne pour Pétersbourg, qu'il falloit tra-
verser pour se rendre en Finlande, où
Catherine II vouloit avoir des forces. Le
comte resta à Pétersbourg avec sa divi-
sion jusqu'au mois de février, qu'il fut
chargé d'aller inspecter les frontières de
Finlande; il prit sa route par Wibourg,
Kexholm, Neuschott, vers les frontières
de Suède, où il importoit de rester in-
connu pour observer plus utilement le
mécontentement de toutes les milices du
pays; celui du clergé, de la noblesse, de

— la bourgeoisie, de toutes les classes en-
1772. fin, contre la nouvelle constitution; et il
rapporta des notes très-intéressantes.

Alors le congrès des Turcs à Foczan se
séparoit; la trêve cessoit, et la guerre pa-
roissant devoir se rallumer, le comte re-
çut l'ordre de partir pour l'armée qui étoit
en Moldavie, où il servit sous le maré-
chal Romanzow.

CHAPITRE TROISIEME.

*Première guerre du général comte de
Suworow, contre les Turcs, sous le
maréchal de Romanzow, 1773-1774.*

— **L**e général comte de Suworow joignit
1773. l'armée à Jassy, capitale de la Moldavie,
où le feld-maréchal Romanzow avoit fixé
son quartier-général, Suworow fut reçu
comme un homme que sa réputation de-
vançoit; mais dès le troisième jour il par-
tit pour se rendre sous Schurschebo, au
camp du général Soltikow commandant
le corps de Valachie auquel il fut attaché;
et le lendemain de son arrivée il reçut au
couvent de Nigoieshti, le détachement

Il sert sous
le comte de
Romanzow.

qui lui étoit destiné. Il consistoit en ~~deux~~ deux régimens de carabiniers, cent Cosaques du Don, quatre canons, et son premier régiment d'Astrakhan, qui rentra avec joie sous ses ordres. 1773.

Nigoieschti est situé à un demi-mille du rivage: Turtukay est sur la rive droite du Danube, à l'embouchure duquel on avoit braqué sur la rive opposée, de grosses pièces qui défendoient le fleuve, et dominoient une partie de la campagne sur la rive gauche. A droite du couvent coule l'Artich, qui se jette dans le Danube, et il y avoit dix-sept bateaux pour le service du détachement.

Il établit son camp sous le couvent, et fait une descente sur la rive droite du Danube.

Les Russes avoient déjà tenté à plusieurs reprises d'attaquer la batterie, et toujours ils avoient été forcés de se retirer. Suworow après avoir reconnu le pays, imagina d'armer ses dix-sept bateaux, dont chacun pouvoit porter 20 à 30 hommes, et de faire une descente sur la rive droite du Danube, à la faveur de l'escarpement de ses bords en cet endroit, où il a un peu plus de mille pas de large. Dans cette vue, il commença d'abord par exercer des soldats rameurs sous le lieutenant Palkin: ensuite il se

— réserva de faire transporter ses bateaux, 1773. sur des charrettes attelées de boeufs, à un mille plus loin, en descendant le fleuve jusqu'à un endroit commode pour l'embarquement. Tout étant ainsi disposé, quatre compagnies d'infanterie, un régiment de carabiniers, et cent Cosaques, se mirent en marche à la nuit close. Les bateaux armés descendirent l'Artisch, et les voitures attelées longèrent le rivage dans un fond couvert par un bouquet de bois.

Arrivé au rendez-vous, le comte jugeant nécessaire d'y attendre la nuit suivante pour son expédition, s'enveloppa dans son manteau, et se coucha non loin du rivage, pour prendre un peu de repos. L'aurore n'étoit point encore levée, que près de l'endroit où il étoit, le cri de *Allah!* se répète à l'improviste. C'étoient plusieurs Spahis le sabre haut; il n'eut que le temps de sauter à cheval et de s'éloigner. Le brave Seminkin s'avança sur eux avec ses Cosaques, mais la cavalerie turque arrivant à toute bride, le repoussa deux fois. Alors Suworow fit fondre sur elle deux escadrons le sabre à la main, et les Turcs culbutés, poursuivis jus-

jusqu'au Danube, se retirèrent dans leurs grands bateaux. L'infanterie qui 1773. étoit encore éloignée n'eut point de part au combat. Les Turcs avoient débarqué 400 hommes; ils en laissèrent 80 sur la place, et quelques prisonniers, parmi lesquels se trouvoient leur Bim-Bacha, vieillard à cheveux blancs. Cette première connoissance que le comte fit avec les Turcs, et avec leur manière de se battre, étoit d'un heureux augure pour l'avenir.

Après avoir fait une reconnoissance plus étendue des environs du Danube, Suworow s'aperçut que les Turcs avoient négligé de s'emparer d'une hauteur, qui commandoit tout le pays, et qui pouvoit être d'un grand secours; aussitôt il changea ses dispositions, et fit rétrograder ses voitures; la nuit suivante l'infanterie descendit l'Artisch, jusqu'à son embouchure dans le Danube; cent carabiniers légers avec les Cosaques la suivirent à la nage, et il ne périt que deux ou trois hommes, avec quelques chevaux.

La descente s'effectua sur la rive droite du Danube, sous le feu continuél de l'artillerie turque. Le major Rehbock avoit l'ordre de s'emparer sur la droite

~~—~~ d'une redoute qui couvroit la flotille tur-
1773. que, tandis qu'à gauche, le lieutenant-colonel Maurinow, avec une compagnie en bataillon carré, tâcheroit d'emporter une redoute parallèle; le centre sous les ordres du colonel Baturin, tomba d'abord sur une redoute vide, et en avançant à pas redoublés serra un retranchement. Malheureusement une grosse pièce braquée sur le chemin à laquelle on mit le feu, éclata en plusieurs morceaux, et le comte Suworow fut blessé à la jambe droite; le danger étoit pressant, il n'y avoit pas un moment à perdre, comme il s'élançoit dans un Schischara un Janissaire à longue barbe lève son arme sur sa poitrine, le comte pare le coup; il lui arrive du secours, on chasse les Turcs du retranchement, et les Russes s'en emparent; alors ils gagnent à toutes jambes cette hauteur sur laquelle les Turcs eussent dû se fortifier: là on fait halte et à la grande satisfaction de l'armée, il est reconnu que la blessure du général, n'a rien de dangereux.

La cavalerie et les Cosaques, poursuivirent les Turcs au crépuscule; Rehbock, eut le bonheur de s'emparer de la

flotille, et Manriow, après avoir pris la redoute, se rendit maître de Turtukay. 1773. Ce n'étoit pas pour le garder, qu'on le prenoit, il s'agissoit de le détruire; mais comme il n'étoit permis à aucun soldat, de piller pour son propre compte, Suworow avoit réglé qu'en pareil cas, quatre hommes de chaque escouade iroient au pillage; et que l'escouade entière partageroit ensuite le butin. Cela s'exécuta fidèlement pendant la petite heure que l'on passa sur la colline, en redoublant les cris de guerre.

Au point du jour, Suworow, fit faire le signal convenu, et les troupes russes Il brule la ville de Turtukay, le 10 mai. rétrogradèrent sur le rivage. En s'embarquant elles prirent quelques bateaux turcs, avec six canons de bronze, et huit grosses pièces qu'on coula dans le Danube, n'osant prendre le temps de les embarquer. Déjà Turtukay étoit en flammes; et vers les dix heures, il sauta un grand magasin à poudre, dont l'explosion se fit entendre à huit milles de-là.

Immédiatement après la victoire, le comte écrivit son rapport au feld-maréchal; en deux vers russes, dont voici le sens.

1773.

Honneur et gloire à Dieu! Gloire à vous Romanzow!
 Nous tenons Turtukay; et j'y suis. *Suworow.*

Une nouvelle lettre de l'impératrice,
 suivit de près cette brillante action.

Lettre de Catherine II.

Au général-major de Suworow.

Il est fait
 grand croix
 de l'ordre de
 St. George.

La bravoure dont vous avez fait preuve, dans la conduite du détachement confié à votre commandement, au siège et à l'assaut de Turtukay, vous rendent digne d'une distinction honorable, et de notre faveur impériale: et conformément aux statuts de l'ordre militaire de Saint-George, que nous avons institué, nous vous nommons gracieusement chevalier de cet ordre, de la seconde classe; vous ordonnant d'en prendre les décorations ci-jointes, et d'en porter la croix en sautoir, suivant notre institution. Nous aimons à croire que cette faveur impériale, vous excitera de plus en plus à mériter la bienveillance, avec laquelle nous sommes votre affectionnée

CATHERINE.

Czarcosélo, le 30 juin 1773.

Les troupes arrivées sur la rive gauche du Danube, ne prirent encore qu'un

moment de repos, le soir du même jour, elles rentrèrent au camp de Nigoicschti. Cet assaut leur avoit coûté 60 hommes tués, et 150 blessés. Mais les soldats firent un butin considérable, en effets, en or, et en argent, et ils en donnèrent libéralement aux prêtres, le jour du service célébré en action de grâce.

Les Turcs avoient perdu quatre grands drapeaux, et six plus petits. Leur flottille qui tomba au pouvoir des Russes, consistoit en 50 bateaux et bâtimens marchands. Il est remarquable, qu'ils avoient plus de 4,000 hommes de toute arme, et que Suworow triomphe constamment du grand nombre avec une très-petite armée. Le maréchal de Romanzow, pour réparer ses pertes, lui envoya un régiment de Cosaques de 550 hommes de nouvelles recrues, tirées presque en entier de la Pologne, et commandé par le major Caspérow. C'est alors qu'il exerça beaucoup ses troupes, qu'il fortifia le couvent de Nigoicschti, et que sans doute il se fatigua de manière à altérer sa santé. Une fièvre violente le prit en juin, et on l'obligea d'aller à Bucharest pour se rétablir.

Il s'absente
pour cause
de maladie

 Pendant son absence, la grande armée sous les ordres de feld-maréchal Romanzow, passa le Danube, et vint camper sous Silistria; le général Weismann de son côté passa le fleuve près d'Ismailow, battit trois fois les Turcs dans sa marche, et fit sa jonction avec l'armée.

Dans sa
convalescen-
ce, il fait une
nouvelle
descente sur
la rive droite
du Danube.

Les Turcs avoient reçu du renfort, et s'étoient fortifiés de nouveau sous Turtukay. Quoique le comte Suworow fût encore très-foible, il voulut rejoindre son corps, qu'il trouva renforcé de deux cents Arnauts, et d'un bataillon de Nissow. Le major comte Mellin lui amena aussi de Bucharest, trois cents hommes de nouvelles recrues, qu'il exerçoit au feu et à l'arme blanche depuis quelque temps.

Aussitôt le comte rentra en campagne; il laissa 300 hommes de garnison à Nigoicschti; et pour que les Turcs ne pussent ni le tourner, ni le surprendre, il éleva sur la rive gauche du Danube une batterie de six pièces de canon, dont il confia la défense au colonel Norow, avec deux compagnies, deux escadrons, et un régiment de Cosaques. Sa flotille descendoit en même temps l'Artisch à

vide pour aborder à la rive gauche du _____
fleuve. 1773.

On partit au commencement de la nuit, le ciel alors étoit couvert; la lune ayant paru une heure, les troupes s'arrêtèrent dans un enfoncement, pour ne pas être aperçus de la rive opposée, et elles ne purent arriver qu'à minuit au lieu de l'embarquement.

Suworow distribua sa flotille en trois divisions. La première composée de 500 hommes d'infanterie, sous le colonel Baturin; la seconde du bataillon de Nissow, et des recrues, avec les Arnantes sous Mellin; et la troisième des carabiniers qui servoient à pied, sous les ordres du colonel Mescherski, avec la pièce de campagne de Schemekin. Les escadrons, et les Cosaques du Don, furent obligés de passer à la nage.

Quoique le temps fût orageux, Baturin effectua heureusement sa descente sur la rive droite; il chassa les Turcs du retranchement qu'on lui avoit indiqué, et donna le signal convenu; mais soit défaut de forces suffisantes, soit crainte de compromettre sa troupe sans ordre, il s'arrêta, au lieu d'attaquer un retranchement

— élevé, qui étoit bien plus important.

1775. Le comte étoit resté sur le rivage, pour veiller à l'embarquement; mais inquiet de ce qui se passoit sur la rive droite, il partit avec la seconde division, que la force du courant fit descendre un quart de mille trop bas. Il fallut remonter le fleuve, et traverser une partie des tristes restes de l'incendie de Turtukay. La foiblesse de Suworow, étoit extrême, il ne pouvoit marcher sans être soutenu par deux hommes, et il lui en falloit un troisième pour répéter ses commandemens; dans cet état cependant, lui seul dirigea tout.

Les Russes
s'emparent
des redoutes.

Vers la pointe du jour, le crépuscule fit découvrir beaucoup de Turcs armés; le comte se détourna, mais sans les faire attaquer: ainsi s'opéra sa jonction avec le colonel Baturin: alors sans lui reprocher sa faute, il détacha le major Rehbock, avec trois compagnies pour s'emparer du retranchement ci-dessus mentionné, et le reste du corps suivit. Les Arnauts avoient été détachés avec ordre de se glisser derrière le camp des Turcs, d'y jeter l'alarme en poussant des cris de tous les points, et d'exciter le désordre.

Reh-

Relibock n'eut point à combattre pour =====
s'établir dans le retranchement, il n'étoit 1773.
pas encore achevé, le parapet étoit trop
bas, le fossé pas assez profond, et l'en-
trée pas du tout fortifiée. Mais l'enceinte
étoit si large, que toute l'infanterie put
s'y déployer, ainsi que les carabiniers à
pied. D'ailleurs cette éminence comman-
doit tout le pays.

On n'aperçut pas de Turcs dans les
autres retranchemens. Cependant une
partie des carabiniers étant allée au butin
sans ordre, fut assaillie inopinément;
à peine s'étoient-ils réunis au corps d'ar-
mée, que toute celle des Turcs, forte
d'environ sept mille hommes, sortit de
son camp, et marcha sur le retranche-
ment; leur infanterie se posta derrière
les haies, et la cavalerie se lança en avant.
Le défaut d'élévation du parapet, obli-
geoit les Russes de tirer à genoux, ou à
demi-couchés; ils avoient pris quelques
canons, mais ils ne pouvoient s'en servir
faute de canonniers. Enfin arrivèrent les
canons et les canonniers avec le reste de
l'arrière-garde, que le courant avoit en-
trainé encore plus loin que les autres;
cette petite artillerie fut un secours

d'autant plus essentiel, que l'ennemi n'en
1773. avoit point; ce qui lui fit le plus de mal
néanmoins, ce fut la batterie de la rive
gauche du Danube.

Les Russes et les Turcs se repoussèrent réciproquement plusieurs fois en disputant le terrain pied-à-pied. Seninckin et Schemekin, firent des prodiges de valeur. Les Cosaques du Don, et les recrues se distinguèrent par leur bravoure. Il y avoit déjà deux heures que le combat étoit engagé, lorsqu'un grand nombre de cavaliers turcs fondirent avec impétuosité sur l'entrée du parapet que rien ne fermoit; le Bacha richement vêtu, s'avançoit à leur tête, il étoit déjà fort près, lorsqu'un sergent de chasseurs le tira à la poitrine, et le renversa de cheval; aussitôt ses gens l'entourèrent, mais leur résistance ne put empêcher que les Cosaques ne l'achevassent à coups de lance.

Le Bacha est
tué,

Ainsi finit Sary Mechmed-Bacha, un des hommes les plus remarquables par sa bravoure, sa force et sa beauté. Il avoit été le second partisan du fameux Aly-Bey d'Egypte, que postérieurement il avoit trahi.

Malgré cet événement fâcheux pour

les Turcs, ils soutinrent encore le combat plus d'une heure, faisant face de tous les côtés, sans se laisser entamer; et leur infanterie faisoit beaucoup de mal aux Russes. L'infatigable Suworow tantôt porté, tantôt à cheval, fit sortir du retranchement une colonne de deux compagnies de grenadiers, sur six hommes de front, aux ordres du capitaine Bratzow, qui bientôt fut blessé mortellement; mais la colonne n'en perça pas moins, et les Turcs enfin furent repoussés; le reste des troupes marchant en avant acheva de les mettre en désordre, et la cavalerie les poursuivit.

Tandis qu'on se battoit avec un acharnement respectif, Suworow, dont l'oeil vigilant ne laisse au loin rien échapper, avoit encore découvert, étant à cheval, qu'il ne restoit qu'une poignée de monde éparse, dans le camp des Turcs, qu'on ne pouvoit apercevoir que de certains points, parce qu'il étoit dans un fond. Aussitôt il y fit porter à toutes jambes quelques compagnies, qui s'emparèrent de l'artillerie; le comte les suivoit avec toute sa troupe, dont il forma trois carrés, et il couvrit les ailes avec la cavalerie,

Suworow
attaque et
prend le
camp des
Turcs, le 17
juillet.

— pour s'opposer au retour des Turcs, 1773. en cas qu'ils voulussent faire face; mais ils continuèrent de fuir, et l'on se rendit maître du camp. Jamais les soldats n'avoient eu un plus riche butin à se partager.

Les Turcs, perdirent mille hommes dans cette action, 18 canons de bronze dont ils n'avoient pas fait usage, et 24 grands Schaïcks, ou bateaux, qu'il fallut tirer d'un endroit marécageux, défendu par des palissades; ils servirent aux Russes pour embarquer la cavalerie et l'artillerie, car ce poste ne pouvant être bon à rien, au signal de deux coups de canon, on remonta sur la flottille, pour aborder le soir, à l'endroit où le colonel Norow, étoit posté, avec la batterie, que le comte vouloit encore laisser en avant de son camp pendant la nuit. Il emportoit religieusement avec lui, le corps de Bacha Sary Mechmed, pour lui faire rendre les honneurs de la sépulture, d'une manière digne de son rang.

La nouvelle de cette victoire, fut portée par le major Rehbock, au feld-maréchal, qu'elle consola de la malheureuse tentative faite le même jour sur Lilistria.

C'est ici plusque jamais, qu'il faut rendre hommage aux talens du général Suworow. 1775.

Si la fortune le seconde quelquefois, on ne peut nier que ce ne soit par sa prévoyance et sa présence d'esprit qu'il l'enchaîne.

Après une seule nuit de repos, le comte remonta le Danube, ne laissant en arrière que la cavalerie, et un poste d'infanterie suffisant dans le couvent de Nigoieschti qui étoit fortifié. Il marcha avec l'avant-garde, suivi du centre et de l'arrière-garde; mais après s'être embarqué par le plus beau temps, le soir il survint un orage qui dispersa toute la flottille; elle ne se réunit que le lendemain matin, et Suworow eut de la peine à gagner le rivage. Il vit un moment le comte Soltikow sous Schursch, au sujet d'une expédition qui ne put avoir lieu.

De retour à son ancien poste, Suworow eut encore un accident très-fâcheux; foible comme nous l'avons vu, avec une jambe qui se ressentait toujours de sa blessure, il manqua les premières marches d'un escalier que la pluie avoit rendu glissant, et la chute lui causa une commotion si forte, que pendant plusieurs

— jours, il pouvoit à peine respirer. Il fal-
1773. lut encore recourir au médecin de Bu-
carest, qui enfin le rétablit parfaitement.
Mais la distribution des commandemens
étant changée, au lieu de retourner à Ni-
goieschti, il se rendit à l'armée du feld-
maréchal Romanzow, son nouveau poste.

Suworow se
rend à l'ar-
mée du feld-
maréchal sur
la rivière de
Jalowiza, en
août, et en-
suite à Chir-
schowa où il
fortifie son
camp.

Le corps dont il devoit prendre le
commandement étoit campé sous Chir-
schowa, sur la rive droite du Danube, qui,
en cet endroit, a presque un demi-mille
de largeur, et plusieurs îles. Il trouva
le corps dans une position foible, expo-
sée aux attaques des Turcs; il résolut de
s'y retrancher, et après avoir parcouru
les environs à cheval, il indiqua au seul
ingénieur conducteur qu'il eût, les points
sur lesquels on devoit travailler pour se
fortifier; mais en passant à gué une ri-
vière un peu profonde, sur laquelle il
n'y avoit point de pont, le malheureux
ingénieur qui vouloit suivre le comte
manqua le gué, tomba de cheval, et se
noya; c'étoit une perte, sur-tout dans les
circonstances; néanmoins les travaux des
retranchemens s'achevèrent avec une cé-
lérité d'autant plus nécessaire, qu'on ap-
prit bientôt, que les Turcs s'ébranloient à

Karassie, à dix milles de Chirschowa, et ~~_____~~
qu'ils alloient se mettre en marche. 1773.

Le trois septembre au soir, la lune étant dans son plein, ils s'approchèrent à la distance d'un demi-mille. On apercevoit le feu de leur garde. Les officiers s'attendoient à être attaqués dans la nuit. Le comte Suworow, au contraire présu-
moit que les Turcs resteroient tranquilles; et comme il ne vouloit pas les attaquer, mais seulement les attirer, il fit reposer ses troupes. Lui, au lieu de dormir, médita les opérations du lendemain, attendant le jour avec impatience, et avant qu'il parût, il monta à cheval, accompagné de deux Cosaques, pour observer les mouvemens et les dispositions des Turcs.

Le corps sous les ordres du comte, étoit composé de trois escadrons de husards, de cent Cosaques et de quatre régimens d'infanterie, dont deux si foibles, qu'ils n'avoient que 200 hommes avec leurs canons; ceux-là étoient distribués dans le château et dans les retranchemens; les deux autres étoient campés dans une île basse et couverte, à laquelle on communiquoit par des ponts de bateaux.

== 1775. L'armée turque étoit forte d'environ 11,000 hommes. A huit heures elle s'approcha de la première redoute, qui étoit sous le canon du château. Lorsque Suworow crut les Turcs en mesure de bien distinguer ce qui se passoit dans son camp, pour jouer la peur, il ordonna de plier les tentes, et de les porter dans la redoute. Les retranchemens où il les attendoit étoient entourés de puits profonds, dans lesquels on avoit jeté des chausse-trapes; selon l'ordre on devoit laisser arriver l'ennemi au plus près, et ne faire qu'un feu à mitraille, sans envoyer de boulets; mais le colonel Dumaschow n'eut pas la patience d'attendre que les Turcs, qui paroisoient vouloir attaquer en même temps la redoute et le château, s'avancassent assez pour donner dans le piège. Il commença trop tôt à les canonner du château, ce qui les éloigna pour quelque temps, et contraria le premier dessein; plus tard ils avancèrent en escarmouchant, ils rencontrèrent deux ouvrages qui les incommodèrent, néanmoins ils gagnèrent du terrain, quoique leur marche ne fût pas rapide. Alors Suworow, ordonna à ses escarmoucheurs, de

de se retirer peu-à-peu, et de fuir ensuite ~~_____~~
 tout-à-coup, comme s'ils eussent per la 1773.
 courage, espérant par cette ruse attirer
 l'ennemi tout près des retranchemens.

Dès que les Turcs eurent le champ Victoire de
Suworow
sur les Turcs
à Chiosowa
le 5 septembre
1799.
 libre, ils se développèrent, et offrirent
 un spectacle assez singulier. Les Sarr-
 sins accoutumés à combattre par bandes
 confuses et dispersées, se rangèrent en or-
 dre de bataille à la manière des troupes
 européennes, et se formèrent en lignes;
 les Janissaires avec l'artillerie au centre,
 et les Spahis sur les ailes. Le comte dit
 en riant aux officiers le plus près de lui,
*Les Barbares veulent combattre en rangs
 et files.*

Ils avancèrent en assez bon ordre con-
 tre le premier retranchement, dont le fossé
 n'étoit pas bien profond, parce que le ter-
 rain étoit pierreux; mais il y avoit en
 avant, un double rang de chevaux de
 frise, et derrière étoient des palissades
 sur la partie de l'éminence qui couvroit
 parfaitement l'île, où étoient postés les deux
 plus beaux régimens d'infanterie, sur la
 petite rivière de Borzy.

L'ennemi dans sa marche, établit une
 batterie sur un pont, d'où il ne pouvoit

~~—~~ faire que bien peu de mal au retranchement, ce qui avoit fait négliger aux Russes de le fortifier. Bientôt les Turcs commencèrent à faire jouer leur artillerie, et se portèrent sur le retranchement avec une telle précipitation qu'à peine le comte eut le temps de l'atteindre, et de sauter par-dessus les chevaux de frise qui défendoient l'entrée. Quoiqu'on les reçût avec un feu à mitraille très-vif, ils avancèrent, et arrivèrent en foule par-dessus les chevaux de frise, jusqu'aux palissades. Ils plantèrent leurs étendards sur le parapet, mais ils ne purent pas pénétrer. Le colonel Machipélow, avec le régiment de Staroskolsi qui étoit posté dans l'île, tomba sur leur aile droite, la baïonnette basse. Le prince Gagarin, avoit passé le pont immédiatement, il tourna la hauteur, et tomba sur l'aile gauche, avec son régiment formé en carré. Le baron de Rosen avec la cavalerie chargea les Turcs, par ordre de Machipélow; ils furent mis en désordre, et comme ils n'étoient pas accoutumés à combattre en *rangs et files*, la confusion en devint plus grande dans leur défaite. Ils abandonnèrent leur artillerie; on les poursuivit pendant la nuit,

jusqu'à trois ou quatre milles de distance. Les Janissaires que leurs grands habits incommodoient, s'en débarassèrent pour courir plus vite, et leur cavalerie se dispersa en grande partie. 1775.

Le comte Suworow arrêta enfin la poursuite; ses troupes se reposèrent quelques heures, et retournèrent dans la matinée à Chirschowa. La route étoit jonchée de morts. Les Turcs perdirent dans cette affaire plus de mille hommes, parmi lesquels se trouvoient deux Bachas, et beaucoup de Maures. On leur avoit fait une centaine de prisonniers, avec plusieurs officiers, et prit neuf drapeaux. L'Artillerie tombée au pouvoir des Russes consistoit en huit canons et un mortier. De leur côté le nombre des morts n'étoit pas aussi considérable, mais ils avoient 200 hommes blessés.

Telle fut encore la fin brillante de cette campagne pour le général comte Suworow. Le dérangement de sa santé ne lui permit pas d'entreprendre d'autres expéditions. Il retourna en Russie vers la fin d'octobre pour y passer l'hiver; et il ne revint sur le Danube que vers la fin d'avril.

C'est alors qu'il fut nommé général-

1775. lieutenant, et chargé de commander la seconde division qui étoit sous Sloboceïa, en face de Silistria, ainsi que le corps de réserve qui se trouvoit sous Chirschowa. La seconde division étoit composée de seize bataillons, de vingt escadrons, et de deux régimens de Cosaques. Le corps de réserve consistoit en quinze bataillons, treize escadrons, un régiment de Cosaques, et 2500 Arnauts, avec beaucoup d'artillerie de campagne.

Sous Silistria il y avoit sur le Danube une grande île constamment disputée; le comte la rendit neutre, pour éviter des affaires inutiles; et les patrouilles respectives qui s'y rencontroient souvent, s'y conduisirent paisiblement. Le corps sous ses ordres étoit retranché à un mille de Silistria dans un bois, et la plus grande partie de l'armée russe étoit destinée à passer le Danube.

Au bout de quelques semaines, Suworow quitta ses retranchemens, où il y avoit de continuelles escarmouches, et fit une marche de cinq milles, dans laquelle il rencontra au milieu d'un bois le général-lieutenant Kamenski, avec son corps d'Ismaïlow. Ce corps avoit marché toute la nuit,

et n'avoit pas encore eu le temps de camper, ni de manger, lorsque vers midi, une ^{1773.} partie de la cavalerie légère, qui avoit été envoyée à la découverte, revint du bois, et amena le quartier-maitre-général des Turcs prisonnier avec son escorte. On apprit de lui, que l'armée forte d'environ 50,000 hommes étoit en pleine marche.

Le général Kamenski, fit aussitôt sonner le *bouteselle*, et donna ordre à sa cavalerie d'attaquer les postes turcs, les plus avancés dans le bois; mais elle fut repoussée. L'infanterie de Suworow, suivie de la cavalerie, et trois escadrons de hussards qui étoient en avant avec les Cosaques; donnèrent sur la cavalerie turque qui poursuivoit celles des Russes; malheureusement ce corps étoit encore trop foible, le comte fut obligé de se replier; on tira beaucoup sur lui, il fut poursuivi par un Spahis, et ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Il rencontra deux bataillons de grenadiers, et un de chasseurs, qui avoient été attaqués si précipitamment, qu'un d'eux n'ayant pas eu le temps de se former en carré, avoit été obligé de se placer en potence.

Ces bataillons avoient à se défendre

^{1774.} Seconde bataille gagnée, et second camp des Turcs enlevé, près la petite ville de Koshudgi, le 11 Juin.

contre 8,000 Albanais à pied, qui pou-
1774. soient des cris horribles; ils se tirèrent
de très-près pendant plus d'une heure, le
feu croisé à mitraille tuoit beaucoup d'Al-
banais, mais ils ne vouloient pas plier, et
ils coupoient la tête à tous les chasseurs
qui se hazardoient trop loin. Enfin le
brigadier Machipélow, arriva avec son
carré de deux bataillons de Suzdal, et
deux compagnies de grenadiers. Le grand
feu discontinua tout-à-coup; la fumée se
dissipa, et l'on vit que l'avant-garde des
Turcs se retiroit.

Le comte Suworow parcourut le bois à
cheval avec Machipélow, les Turcs étoient
en pleine déroute, il résolut de pousser
son avantage. Le chemin du bois étant
étroit, il étoit impossible de se dévelop-
per, et les carrés étoient forcés d'aller à
la suite l'un de l'autre, néanmoins les Rus-
ses tuèrent tant de monde, les hussards
hachèrent tant d'Albanais qui s'étoient
dispersés, que la route étoit jonchée de
morts, et de bœufs de trait, que les Turcs
avoient tués eux-mêmes, car il leur étoit
arrivé plusieurs centaines de chariots ar-
més en guerre, avec lesquels ils avoient
formé le projet d'enfermer les Russes.

Le général Louis, à la tête de 5,000 ~~hommes~~ hommes de cavalerie du corps d'Ismailow, 1774. couvrit la marche de l'infanterie ; il harcela quelquefois les Albanais dans leur fuite, mais il fut constamment repoussé par une grande quantité de cavalerie turque, et fut obligé de se rapprocher de l'infanterie, qui de son côté repoussoit les Turcs, en les canonnant. On les poursuivit à la distance d'un grand mille à travers le bois, à la sortie duquel on fut surpris par une grosse pluie. Cette contrariété servit du moins à rafraîchir les troupes, car la chaleur étoit si accablante, que beaucoup de soldats mouroient de fatigue sur la place. La pluie ralentit aussi la retraite des Turcs, dont les longues et larges robes devenoient plus lourdes à mesure que l'eau les imbiboit ; et comme ils n'avoient que de petites poches au lieu de gibernes, leur poudre fut mouillée.

La plaine qui étoit en avant du bois, étant garnie de buissons d'épines, l'armée russe s'y développa. Trois batteries que les Turcs avoient établies sur une hauteur, lui enlevoient beaucoup de monde ; Suworow ordonna l'assaut de ces batteries ;

— les Russes s'y portèrent avec ardeur, et 1774. s'en rendirent maîtres.

La totalité de cette petite armée montoit environ à 12,000 hommes. Le lieutenant-colonel Lubinow, se trouvoit à l'aile droite avec trois escadrons de hussards, et un régiment de Cosaques, sous les ordres du lieutenant-colonel Bussin; il avoit près de lui le carré de chasseurs du lieutenant-colonel baron de Fersen. Le carré de grenadiers, sous le général-major Miradowitsch, le carré de fusiliers de Suzdal, et deux compagnies de grenadiers sous les ordres du général-major Oschérow, et du brigadier Machipelow. A l'aile gauche étoit le carré de grenadiers du lieutenant-colonel Rack, ayant sur son front le général Lolin avec sa cavalerie. Sur les derrières, les Arnauts nettoyoient les bois, et hachotent les Turcs dispersés. On ne sait par quel hasard le reste de la troupe sous les ordres du comte Suworow, étoit resté en arrière.

L'armée se forma ainsi dans sa marche; et s'avança contre les Turcs, sur une plaine qui s'élevoit en pente douce. Bientôt les Janissaires et les Spahis attaquèrent sur l'aile droite, mais ils furent repoussés

repoussés avec une perte considérable. 1775.
Le centre au contraire se trouva serré de très-près par un nombre supérieur, et les carrés souffrirent beaucoup. Les Janissaires le sabre haut, et le poignard au poing, se jetèrent comme des forcenés dans les carrés, au milieu des baïonnettes; mais ils furent chargés par la réserve intérieure, et après plusieurs attaques inutiles, ne pouvant tenir plus longtemps, ils prirent la fuite en différentes bandes, et furent poursuivis par la cavalerie.

Quelques carrés en se portant davantage à droite, découvrirent derrière la hauteur le camp des Turcs, assis dans un fond, près de la petite ville de Hosludgi, distante du bois d'environ un petit mille. La rapidité de la marche des troupes, et les chemins gâtés par l'orage de la veille, avoient empêché la grosse artillerie de suivre les colonnes; il ne s'y trouva que huit pièces d'artillerie de campagne, que le comte fit d'abord placer sur cette hauteur, d'où il fit canonner vivement le camp des Turcs, qui découragés par leurs mauvais succès, et ne se croyant pas en force prirent promptement

— la fuite, et abandonnèrent leur camp
1773. et leurs bagages.

Les carrés y entrèrent au coucher du soleil. C'étoit un des plus beaux camps qu'il fût possible de voir chez les Turcs, toutes les tentes étoient neuves, et peintes à la manière du pays, selon les différentes compagnies, qu'on appelle Odas, et qu'on distingue par des lions, des cerfs, des chevaux, des éléphants. Contre l'usage les tentes étoient restées dressées et garnies, et les Russes y firent un butin d'une richesse immense.

De l'autre côté du camp, étoit une hauteur, que Suworow vouloit occuper, parce qu'elle commandoit tous les environs. Il alla en avant, avec trois escadrons de hussards, et se fit suivre de toute la cavalerie. Pendant ce temps les Arnauts, en achevant le pillage du camp, faisoient main basse sur ce qui se trouvoit de Turcs égarés ou blessés. Mais les hussards en arrivant sur la hauteur furent canonnés vivement par une batterie de grosses pièces masquées par le bois qui étoit en avant. Le comte aussitôt envoya le major Perfintiew, à la tête de trois compagnies du grand carré,

s'emparer de cette position; et comme si au fort des plus grandes difficultés, ce général ne commandoit jamais que des choses faciles, ce petit détachement battit en effet les Turcs, leur prit leurs canons, et l'armée resta tranquille sur la hauteur. 1774.

Le jour étoit déjà tombé, quand le brigadier Saprowski arriva avec son régiment de Tscherinikow, faisant partie du corps que nous avons observé être resté en arrière; le reste, ne fit sa jonction que le lendemain matin sur le même point.

Les Turcs perdirent dans cette bataille trois mille morts, quelques centaines de prisonniers, quarante canons, et environ quatre-vingt-deux drapeaux, avec tout leur camp très-richement garni. Ils étoient commandés par l'Aga des Janissaires, les Reis-Effendi, et par plusieurs Bachas.

Ce fut la fin de cette campagne, pour le général comte de Suworow. Si elle fut courte, elle ne fut pas oisive, et l'on peut remarquer à l'honneur de sa prudence et de son jugement, qu'il n'a encore rien entrepris sans succès. Pour la première fois on lui voit un corps de

12,000 hommes, mais pour la première fois
1774. aussi, il en avoit 50,000 à combattre, ainsi la disproportion n'en étoit que plus grande, et le triomphe n'en est que plus éclatant.

Le comte quitta alors l'armée pour retourner à Bucharest, sous les yeux de son médecin; une nouvelle fièvre l'avoit replongé dans son ancien état de foiblesse, à peine pouvoit-il se soutenir. Il projetoit aussitôt après sa guérison, de se rendre auprès du général en chef le comte Soltikow sous Ruschuk, mais la paix se conclut dans cet intervalle. Alors il alla prendre congé du feld-maréchal comte Romanzow à Fokschani, et partit pour la Russie. Il étoit à Jassi, lorsqu'il reçut de Pétersbourg, l'ordre de se rendre en diligence à Moskou, pour y seconder le général en chef prince Wologonski, commandant-général en Moscovie, où il étoit chargé d'apaiser des troubles intérieurs causés par cet imposteur si connu sous le nom de Pugatschew, simple Cosaque, né en 1726 sur les bords du Don ou du Tanaïs, et qui prétendoit se faire passer pour Pierre III. Il n'est pas facile de démêler si cet homme

égaré par une prédiction dont nous parlerons plus tard, a saisi de lui-même le rapport que son âge pouvoit établir entre lui et la fable qui se débitoit sur l'existence prétendue de l'Empereur, ou si quelques intrigans lui ont fait prendre ce rôle, et lui ont procuré d'abord les moyens de le soutenir. Le fait est que ce brigand atroce, devint très-dangereux, si ce n'est pour la couronne, au moins pour les malheureux pays qu'il parcouroit; et que l'impératrice, en chargeant le comte Suworow de seconder le général en chef, pour délivrer ces contrées de ce fléau, lui donnoit une véritable marque de la confiance dont elle l'honoroit.

CHAPITRE QUATRIEME.

Poursuite de Pugatschew, qui est fait prisonnier.

Le général comte Suworow arriva au mois d'août à Moscou, et se présenta au prince Wolgonski. Dès le premier entretien, il comprit que l'état des choses rendoit sa présence inutile à Moscou.

~~—~~ Bientôt après il voyagea dans l'intérieur de 1774. l'empire, et vit le comte Panin, qui ayant reçu à cette époque des ordres de l'impératrice, donna au comte Suworow de pleins pouvoirs, et envoya à tous les commandans des troupes, ainsi qu'aux gouverneurs des provinces, l'ordre de lui obéir en toutes choses. Il partit dès le même jour avec une escorte de cinquante hommes, marcha sur Arsamas, Pensa et Saratow, où il recueillit des éclaircissemens plus positifs, et peu après Catherine II daigna l'honorer d'une lettre de sa main, pour lui témoigner combien elle étoit satisfaite de son zèle et de son activité.

Il rencontra sur sa route depuis la ville de Pensa, plusieurs petits corps levés par des gentilshommes, et souvent aussi des troupes du parti de Pugatschew; mais on ne l'attaqua point, et de son côté il avoit si peu de monde, qu'il évitoit tout engagement. Pugatschew avoit souvent été battu et mis en déroute, mais il se remontroit toujours. Après avoir enlevé quelques centaines d'hommes de pied, et tous les chevaux de transport du pays, que le comte parcouroit, il

s'étoit rendu à Zarizyn. En conséquence ~~le comte fut obligé d'embarquer son es-~~ ^{1774.} corte sur le Volga, pour la faire descendre jusque-là, et lui, de longer le rivage avec le peu de chevaux qu'il avoit pu trouver.

Pugatschew étoit fort d'environ huit mille hommes; savoir mille hommes d'infanterie réglée qu'il avoit levés, avec environ douze canons, quatre régimens de Cosaques du Don, et trois cents Cosaques d'Uralsk, qui seuls lui étoient restés fidèles, sur cinq cents qui s'étoient attachés à son parti. Le reste étoient des paysans mal armés.

En passant à Dénitrowska, les Cosaques du Don le quittèrent pour un mécontentement, qu'il fit naître par sa foiblesse pour les Cosaques d'Uralsk. Après avoir été somptueusement traité par un chef de Cosaques du Volga, il le laissa assassiner par les Cosaques d'Uralsk, qui pendant l'ivresse générale avoient découvert quelques pièces de canons bien cachées, qu'ils proposèrent à Pugatschew, et pour s'en assurer la possession, le malheureux hôte fut massacré à coups de lance. Peu après le soupçon de l'assassinat tomba sur un

— Cosaque du Don, sa mort fut résolue, on
1774. tira sur lui, il se sauva, et dans la nuit
les quatre régimens du Don désertèrent.

Pugatschew, que Suworow surnommoit le *brigand*, étoit né aussi vindicatif, aussi cruel qu'on l'en a taxé, et ses Cosaques d'Uralsk commettoient en son nom des atrocités qu'on auroit horreur de rapporter, et qu'il n'arrêtoit ni ne punissoit jamais.

Le comte rencontra sous Zarizyn, le colonel Michelson qui venoit de battre Pugatschew; l'infanterie qui ne lui avoit jamais été fidelle s'étoit rendue ainsi que les paysans, les autres s'étoient dispersés; il ne lui restoit plus, que les 500 Cosaques, et quelques bandes non disciplinées qui le suivoient. Dans ce dénuement il descendit le Volga jusqu'à Krasnoi, partie sur les bateaux qu'il emmena, partie à la nage, et il gagna les landes d'Uralsk, qui ont quatre-vingts milles d'étendue.

Le général Suworow résolut de l'y poursuivre, pour s'en rendre maître lui-même. Comme le colonel Michelson avoit enlevé beaucoup de chevaux à Pugatschew, on fit monter 500 hommes
d'in-

d'infanterie à cheval, le général prit en —
outre deux escadrons de troupes réglées, 1774.
deux cents Cosaques, et deux canons.
Il passa le Wolga à Zarizin, remonta le
fleuve jusqu'au grand village de Miche-
lowka, en face de Denitrowska, et pour
punir les habitans de ce village d'avoir
été infidelles, il leur enleva 50 paires de
boeufs sous prétexte du transport de ses
bagages; mais avec le dessein de les faire
servir aux subsistances, pendant sa mar-
che à travers les landes, où il étoit im-
possible de rien trouver. Dans tout le can-
ton, il n'y avoit pas moyen de procu-
rer des vivres au détachement, pour plus
de cinq jours.

Les Russes entrèrent le lendemain
dans ces immenses déserts, où il n'y a
ni habitation, ni chemins frayés, ils fu-
rent obligés de s'orienter pendant le jour
sur le soleil, et pendant la nuit sur les
étoiles, comme s'ils eussent été en pleine
mer. La chaleur les fit beaucoup souffrir,
dans ces terres sablonneuses sans arbres
ni buissons, pour se mettre à l'ombre;
il falloit faire des marches de nuit, et
vivre d'abstinence, ne pouvant calculer
pour combien de jours il faudroit encore

de pain et de farine. On fit la soupe à l'ordinaire, mais on coupa une partie de la viande en petite tranches, qu'on fit griller, et qu'on mangea en guise de pain, pour ménager la petite provision qu'on en avoit.

Ils se dirigèrent d'abord sur la petite rivière de Gerslau, dont les bords sont un peu boisés; et ensuite sur les cinq lacs de Staitsch. Le comte y trouva le major comte Mellin, qui avoit avec lui quelques centaines d'hommes, ainsi que le colonel du Don, Illoweiski, avec un régiment de Cosaques, et Martemianow, chef des Cosaques d'Uralsk demeurés fidèles, qui en avoit une centaine avec lui. Ces troupes étoient parties de Zarizin avant Suworow. Elles avoient trouvé dans les landes plusieurs bandes de paysans du parti de Pugatschew; on les avoit ramenés à la raison, et renvoyés dans leur pays sans effusion de sang.

Suworow, et sa troupe arrivèrent au confluent des deux rivières Usa, qui se jettent dans une eau dormante. C'est un endroit couvert de bois, au centre des ländes d'Uralsk; et selon le rapport des paysans qui venoient de quitter,

Pugatschew, il devoit s'y retirer. On sa-
voit qu'il n'avoit que trois cents hom-
mes; le corps russe étoit de mille hom-
mes de troupes réglées, et pourvu de
canons. Le comte distribua son monde
en plusieurs parties pour chercher cet
aventurier, et pour lui ôter tout moyen
de s'échapper. On étoit déjà sur sa piste
dans l'épaisseur du bois, lorsque des er-
mites, qui se nourrissent de pêche, et
dont les retraites sont éparses dans cette
contrée, donnèrent avis qu'il étoit arrivé
dans la matinée, et que quelques-uns
de ses propres gens, l'avoient entraîné
à Uralsk, pieds et mains liés.

Pugatschew, se flattant de conserver
ses prétendus fidèles Cosaques d'Uralsk,
avoit le dessein de les amener avec lui
au lac d'Aral, derrière la mer Caspienne,
et de s'y réunir aux Karakalpaks, horde
vagabonde de Kirgiskay, contrée dont il
se disoit originaire. Un parti des Cosa-
ques d'Uralsk désapprouvoit ce projet ex-
travagant, et feignant de désirer un en-
tretien avec leurs femmes et leurs enfans
à Uralsk, pour tâcher de les attirer avec
eux, ils engagèrent Pugatschew à les
conduire à Uralsk; mais l'approche de

1774.

1774. ceux qui les poursuivoient, la frayeur des dangers qui les menaçoient individuellement, leur fit prendre la résolution de le garotter, et de le livrer à Ural. Ceux qui n'avoient pas approuvé ce traitement étoient restés épars chez les ermites.

Le comte aussitôt rappela et rassembla les différens partis qu'il avoit envoyés à la poursuite de Pugatschew, et prit le chemin d'Uralsk. Mais les troupes s'égarèrent pendant la nuit, elles donnèrent sur les feux des Kirkis, nation indomptable, dont plusieurs vagabonds étoient répandus dans les landes en avant d'Uralsk; ils ne connoissent pas la peur; et quoiqu'ils fussent alors fort inférieurs en nombre, ils soutinrent un petit combat, où il y eut beaucoup de Russes blessés de flèches, entre autres le comte Marimowitsch aide-de-camp, quelques-uns même y perdirent la vie. Les Kirkis, ne perdirent qu'une vingtaine des leurs.

Suworow continua la marche, accompagné de ceux qui pouvoient aller le plus vite, et au bout de quelques jours, ils arrivèrent à Uralsk; le colonel Simonow commandant de la ville, qui dès le

commencement des troubles, avoit fait ~~une~~
une belle défense dans un retranchement, 1774.
avec un bataillon et quatre canons, avoit
déjà pris Pugatschew sous sa garde, et le
livra au comte à son arrivée.

Quoique Pugatschew, ne fût ni de
naissance, ni de caractère à soutenir
une ambition élevée, l'inquiétude qu'il a
causée au gouvernement, prête une sorte
d'intérêt à la curiosité sur son début
dans cette carrière de révolte et d'im-
posture.

Cet homme étoit né dans un village
situé sur le Don, à quinze milles au-
dessous de la Circassie. Se trouvant par
hasard dans sa jeunesse à Cirkoske, il
aida une fille d'un certain âge, à faire
boire ses chevaux dans le fleuve; cette
fille le remercia en lui pronostiquant
qu'il seroit un jour empereur. Depuis
ce moment une si grande destinée ne
cessa de se reproduire sous toutes les for-
mes à son imagination; il y ramenoit tou-
tes ses idées; et si l'on vouloit recueil-
lir ces prédictions faites ainsi par hasard,
on verroit qu'elles n'ont jamais manqué
leur effet, du plus au moins; une tête
forte s'en souvient quelquefois; une tête

— foible y revient toujours, et est bientôt
1774. tournée.

Pugatschew, de son métier voleur de chevaux, ne devoit pas entrevoir une route facile vers le trône; peut-être crut-il aplanir quelques difficultés en se faisant soldat. Au commencement de la guerre des Turcs, il servit parmi les Cosaques, et sa bravoure l'éleva assez vite au grade de Goroumschi, ou *enseigne*; mais ne pouvant surmonter plus long-temps son penchant pour sa première vocation, il déserta et alla en Circassie. On le prit avec son butin, il fut transporté lié dans la ville, et mis sous une garde négligente sans doute, car il eut l'adresse de se sauver jusqu'au Wolga, où les Orthodoxes l'accueillirent pendant long-temps. Ennuyé d'eux, il gagna les habitations des ermites sur la rivière d'Usa, et quelque temps après il en partit pour aller à Uralsk.

Non loin de cette ville, Pugatschew rencontra dans les landes, quelques Cosaques du pays, qui chassoient des brebis sauvages; ils lui demandèrent qui il étoit? *Approchez-vous*, leur dit-il, *et reconnoissez-moi*. Il leur montra sur sa

poitrine, une marque rouge (qu'il prétendoit être une couronne) en leur disant qu'il étoit l'empereur *Pierre III.* 1774. Ils le crurent sur sa parole, et le conduisirent à un petit domaine appartenant à un homme de leur connoissance. Il s'y arrêta quelque temps, et parut prêter la main aux travaux de la campagne. Ceux qui l'avoient connu les premiers venoient le voir très-souvent, insensiblement ils lui firent un parti si considérable, que des conjurés dont le nombre s'élevoit jusqu'à cinq cents, vinrent le trouver, et le proclamèrent empereur. Nous l'avons vu depuis, avec près de huit mille hommes, et il en eut jusqu'à vingt mille; mais une fois remis entre les mains de Suworow, il dut perdre tout espoir de recommencer cette farce.

On fit exprès pour lui, une voiture à quatre roues, sur laquelle il fut enfermé dans une cage de fer; il partit ainsi le troisième jour, sous une escorte de deux compagnies de chasseurs, d'une compagnie de grenadiers, avec deux pièces de canon, et deux cents Cosaques du Don et d'Uralsk. Le comte commandoit en personne cette escorte, mais il fit

marcher les autres chefs, avec leurs trou-
1774 pes sur la ligne de Samar, qui étoit habitée,
pour qu'ils pussent y trouver des vivres
et du fourrage.

Le commandant d'Uralsk, n'avoit pu donner que pour deux jours de provisions à l'escorte; le comte la menoit bien par le chemin le plus court, mais il falloit traverser des pays inhabités; en conséquence on emmena un peu de bétail, et on s'aïda de nouveau des moyens qu'on avoit employés d'abord.

Après avoir fait à-peu-près vingt milles, depuis Samar jusqu'au Wolga, ce qui n'étoit guère qu'un tiers du chemin, on arriva sur les bords de l'Irtisch. Là, dans un beau pays, est un village isolé qu'on appelle Mosti, du nom d'un pont qui n'en est pas éloigné. Le village avoit été pillé peu de temps auparavant par des Kirkis, dans une de leurs incursions; ils avoient emmené presque tous les paysans, sur cent habitans il n'en restoit pas plus de dix, qui s'étoient échappés par la fuite, et ils se tenoient cachés. L'escorte y séjourna, et pendant ce temps survint un incendie dans le voisinage du quartier où l'on gardoit Pugatschew
avec

avec son fils âgé de 12 ans; il fallut redoubler de vigilance pour que le prisonnier ne s'échappât point, et par-tout Suworow y veilloit lui-même. 1774.

Il fit laisser la cage à Mosti, parce que le père s'agitoit beaucoup, et que l'enfant étoit si turbulent qu'on ne pouvoit le perdre de vue. On les lia chacun sur une voiture de paysan, et l'on éclaira la marche de nuit avec des torches. Martemianow qui accompagnoit l'escorte, ayant eu un jour une altercation avec Pugatschew, et sans doute quelque correction à lui infliger, s'aperçut qu'il avoit de l'argent cousu dans son habit, ce n'étoit que quatre impériales; on crut qu'il pouvoit avoir été déponillé du reste, par ceux qui l'avoient arrêté, on l'interrogea là-dessus, mais il assura que lorsqu'il avoit fait des prises, il avoit toujours laissé le profit à son monde, et qu'il ne prenoit jamais que peu d'argent avec lui.

De Mosti, l'escorte remonta le Wolga jusqu'à Kasper en face de Samara, à soixante-dix milles d'Uralsk, elle s'y embarqua à minuit sur un fleuve impétueux, et elle arriva à Sinbirsk, où le comte Panin arriva aussi peu de temps

— après. Alors Suworow remit le prison-
1774. nier à Panin qui le conduisit à Moskou,
et c'est là que Pugatschew subit la peine
due aux rebelles.

Pendant l'absence de Panin, le comte
resta à Sinbirsk, et prit le commande-
ment des troupes qui s'élevoient à qua-
tre-vingt mille hommes, dispersés en
quartier d'hiver sur le Volga, dans la
province d'Orembourg, dans le gouver-
nement de Casan et de Pensa, jusqu'au-
près de Moskou. Il se trouva dans cette
— ville aux fêtes de la paix dans l'été de la
1775. même année, et il y reçut de la part
de l'impératrice, une épée garnie de
diamans. L'hiver suivant, il eut le bon-
heur de l'y voir, et d'en recevoir de
nouvelles marques de bonté. C'est alors
qu'elle le nomma au commandement de
la division de St. Pétersbourg, mais ses
affaires le retinrent encore quelque
temps à Moskou où dans ses terres.

Suworow est
nommé au
commande-
ment de la
division de
Pétersbourg.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Séjour et opérations du comte de Suworow dans le Cuban. Etablissement du nouveau Khan en Crimée.

Au mois de novembre de cette année, le comte fut chargé d'une commission dans la Crimée, où se trouvoit le lieutenant-général prince Prosorowski. Il y arriva au mois de décembre, et il eut le commandement d'un corps qui se trouvoit en quartiers d'hiver aux environs de Pérékop. 1776.

L'impératrice avoit choisi pour Khan de la Crimée, Sehaïm-Ghiray, à la place de Devlet-Ghiray; mais il étoit dans les landes du Cuban chez les Tartares de Nogay, il fallut lui laisser le temps de venir de Taman, par le détroit de Caffa, sur Tenikola en Crimée. Il y arriva dans le courant de février; le comte Suworow le reçut sous Pérékop, et marcha aussitôt contre les troupes de Devlet-Ghiray. Il les dispersa sans combattre, par ses marches aux environs de Karasubasar et d'Ach-

metchet, où il vint se poster avec son
1776. corps. Devlet-Ghiray s'enfuit sur la mer Noire à Constantinople, et rien ne s'opposa plus à la proclamation de Selhaim-Ghiray.

 Dans le courant de l'été, le comte fut
1777. obligé de s'éloigner de la Crimée, dont le climat lui étoit contraire; il partit pour Pultava où il eut encore une fièvre inflammatoire, dont il ne put se rétablir qu'à la fin de l'automne.

Au mois de décembre, on lui confia le commandement du corps du Cuban, où il se rendit par Rostow, Azow et Jaïck. Ce corps étoit composé de cinq régimens d'infanterie, avec leurs canons, et douze grosses pièces d'artillerie de campagne, dix escadrons de dragons, vingt escadrons de hussards, et cinq régimens de Cosaques. Il étoit distribué en partie sous un vieux fort garni de murs, qu'on appelle Koppyl, en partie dans un retranchement, auprès de Taman sur la mer Noire; le reste du corps étoit posté dans des landes de Taman jusqu'à Azow, dans des retranchemens, et des redoutes de communication, dans chacune desquelles il y avoit une compagnie, et deux pièces de canon, pour

se défendre contre les attaques des bandits de Circassie.

1777.

Des nations
de la rive
gauche du
Cuban, ap-
pelées Cir-
cassiennes.

Ces nations de la rive gauche du Cuban, généralement connues sous le nom de Circassiens, se partagent en différentes races. On les appelle grands et petits Abasciens Circassiens, dont le pays est renommé pour la beauté des femmes, Schaptschiks, Attukays, Temirgois, Cassaïens, et Barays. Les petits Abasciens sont tout-à-fait païens; les autres quoique Mahométans, observent encore beaucoup de cérémonies païennes, entremêlées de celle du christianisme. Derrière les Attukays, sont les Tartares Naurusis, qui ont parmi eux, plusieurs pauvres sultans de la race de Gingis, et sur-tout beaucoup de celle de Chaban-Sultan: ils tirent leur origine d'un simple pasteur, et d'une sultanne qui fut empoisonnée; néanmoins ils n'ont pas perdu leur titre.

Toutes ces races vivent dans une anarchie complète, le besoin les rassemble pour voler, par bande de dix jusqu'à cent, et quelquefois 500 hommes. Ils sont forts et courageux: ils ont des armes à feu, des sabres, des arcs, et des flèches. Ils viennent souvent piller jusqu'aux habitations

— des Cosaques du Don; et dès qu'on leur
1777. tue un peu de monde, ils reculent en se
défendant jusque chez eux. Ils tirent à
merveille, et ils sont si légers à la course,
qu'il est difficile de prendre un des leurs.
Ce qu'ils cherchent sur-tout dans leurs in-
cursions, c'est de parvenir à faire des pri-
sonniers, qu'il vendent comme esclaves
aux Turcs, ou qu'ils emploient à la cul-
ture de leurs terres. Il y en avoit plus
de cent de cette espèce, qui appartenoient
à Batyr-Ghiray, frère aîné du Khan ré-
gnant; il les entretenoit avec de grands
soins, dans un village derrière le Cuban.

Ces peuples infestoient les chemins,
et ils attrapotent beaucoup de soldats. A
la vérité, on avoit envoyé des partis sur
la rive gauche du Cuban, pour user de
représailles; mais il étoit presque impos-
sible de distinguer les innocens d'avec les
coupables. En conséquence le comte Su-
worow, s'appliqua à couvrir toute la rive
droite du Cuban, par des ouvrages: il y
avoit depuis l'embouchure de ce fleuve,
jusqu'aux anciennes lignes du Caucase,
une forteresse de dix milles en dix milles,
et dans l'intervalle deux fortins. On ne
fit que réparer ces ouvrages, auxquels le

comte mit la dernière main , avec le lieutenant-colonel Fock , sans aucun ingénieur. Ils y employèrent chacun 1500 hommes, et comme cet hiver, il n'y eut ni froid, ni neige dans les landes du Cuban, le travail fut achevé en six semaines. Néanmoins on fut quelquefois contrarié pendant ces travaux, par des partis de Circassiens, qui survenoient à l'improviste, et contre lesquels il falloit se battre; souvent on laissoit dans ces combats, jusqu'à cinquante hommes sur la place. Mais les ouvrages une fois en bon état, leurs incursions devinrent infiniment plus rares. et les Cosaques furent ceux qui en souffrirent le moins.

Le prince Prosorowski, ayant quitté au printemps la Crimée , pour retourner à Pétersbourg , le général Suworow, fut chargé de commander le corps qui étoit dans la presqu'île, ainsi que les troupes répandues dans le pays, jusqu'au Nieper, c'est-à-dire environ 60,000 hommes, sous les ordres du feld-maréchal Romanzow. Le lieutenant-général Tekelli commandoit alors en Ukraine, et le lieutenant-général Rhechefski en Pologne.

La Porte, qui ne voyoit pas d'un œil

Suworow
commande
60,000 hom-
mes en Cri-
mée
Mai.

1777.

1778.

1778. indifférent, l'élévation de Sehaim-Ghiray, 1778. faisoit alors des préparatifs de guerre. Elle envoya beaucoup de troupes en Moldavie; le rassemblement se fit sous Scotin, et tout-à-coup on vit sortir sa flotte, forte d'environ 160 voiles, y compris quinze vaisseaux de lignes, sous les ordres du fameux Hassan-Capitan-Bacha, et d'Ali bey de Natolie. Le comte fortifia bien vite plusieurs points de la presqu'île de Crimée, et fit faire quelques retranchemens dans les montagnes.

Les Turcs avoient déjà fait arriver pendant l'hiver, huit ou dix petits bâtimens devant Achtiar, qu'on appelle aujourd'hui Sebastiopole. Les grands troubles de Crimée étant apaisés, il n'y avoit pas de raison pour les y tenir, mais ils restoient là pendant l'été, dans l'espoir de réussir à soulever les Tartares. Suworow les devina. Il étoit alors campé dans le voisinage de Backtschisarcy, près du Khay, avec lequel il fit une reconnoissance à cheval, pour observer les points essentiels, et dans la nuit il étendit ses troupes sur les deux rives du bassin, tandis qu'on travailloit à fortifier, les deux côtés de l'entrée du port: le jour interrompoit le travail,

vail, mais on le reprenoit la nuit. Les ~~prétextes~~ prétextes ne manquent jamais pour de pa- 1778.
reilles précautions, quand on se croit
obligé d'en alléguer. il y avoit eu un pa-
quet-bot d'arrêté a Constantinople, d'ail-
leurs les Turcs en débarquant leurs nom-
breux troupeaux pour les mener en terre
ferme, avoient tué un Cosaque qui s'étoit
approché d'eux. Au surplus les Turcs,
s'apercevant qu'on se disposoit à les blo-
quer, sans autre explication, sortirent
du port pendant la nuit, et gagnèrent le
large.

La grande flotte turque qui étoit en-
core en mer, envoya deux députés, pour
faire au nom de leur commandant, une
protestation formelle, contre tout séjour
des Russes en Crimée, sur-tout contre la
présence de la flotte russe dans la mer
Noire, et ils s'exprimèrent très-durement,
en qualifiant les vaisseaux russes *de cor-
saires*, attendu que cette mer, appartenoit
exclusivement au Grand-Seigneur.

Le comte fit la meilleure réception
aux députés, et leur remit, ainsi que le
Khan, une réponse par écrit, disant en
substance, » que le gouvernement tartare
» ayant demandé à l'impératrice des troupes

1778. » russes, il n'avoit plus besoin du se-
 » cours des Turcs ; que la flotte russe
 » croisoit dans ces parages pour leur su-
 » reté. Qu'à l'égard de la qualification de
 » *corsaires*, employée par le commandant
 » de la flotte turque, il étoit responsable
 » de cette injure au Grand-Seigneur son
 » maître, ami de la Russie. «

La flotte tur-
 que paroît
 sur les rives
 de la Crimée.
 Août.

Les députés remarquèrent sur leur route, avec beaucoup de surprise et d'inquiétude, les fortifications qu'on avoit élevées en différens lieux.

Peu après leur départ toute la flotte turque, parut sur les rives de la Crimée. Elle s'étendit depuis Kostal jusqu'à Kaslow, et la petite flotte russe resta dans les eaux de Jenikala. Les Turcs manquant d'eau fraîche, cherchoient à s'en procurer sur le rivage, mais Suworow, distribua habilement sur tous les points, des piquets russes bien armés et prêts à faire feu, s'excusant d'ailleurs sur la sécheresse de l'année, et sur leurs propres besoins. L'ordre s'exécuta si strictement, que le commandant lui-même, fit faire d'inutiles tentatives pour sa table, il n'eut point d'eau. Le comte y mit cette rigueur, parce qu'il craignoit que ce ne fût une ruse des Turcs

pour mettre du monde à terre. Quinze jours après, toute la flotte reprit le large par un bon vent, et rentra dans le port de Constantinople. 1778.

Suworow étoit chargé par sa cour d'une commission plus délicate, il s'agissoit de transporter de Crimée en Russie, des chrétiens Grecs et Arméniens. Il y avoit parmi eux beaucoup de gens aisés, qui produisoient au Khan un revenu considérable, et deux de ses ministres s'opposoient fortement à cette émigration. Le comte ne pouvant les persuader, établit devant leur maison une garde, avec une pièce de canon, jusqu'à ce qu'ils consentissent à ce que désiroit l'impératrice. Le métropolitain des Grecs, l'Archimandrite des Arméniens, et le curé des catholiques secondèrent parfaitement ses desseins; en moins d'un mois ces chrétiens abandonnèrent leurs demeures, et passèrent avec leurs biens, leurs enfans, leurs bestiaux, de Crimée en Russie, pour s'établir dans le gouvernement de Catherinoslow. Cette colonie étoit composée d'environ 20,000 hommes. Le comte leur procura des chevaux de poste autant que cela fut possible; il leur donna pour la route toutes les fa-

Transplan-
tation de
20,000 Grecs
et Arméniens
de Crimée en
Russie.

— cilités qui dépendoient de lui, et il fit dis-
1778. tribuer à chaque pauvre un ducat pour le
départ.

Peu après cette opération, Suworow mit ses troupes en quartier d'hiver, et resta de sa personne à Koslow. Il avoit confié le commandement du corps du Cuban au général-major Kayser.

Dans le courant de l'été dernier, les Attukays, avec quelques centaines d'hommes, avoient fait une attaque, dans le dessein de surprendre, et d'emmener les chevaux d'un escadron de hussards, qu'on avoit envoyé en pâture. Le capitaine qui commandoit l'escadron, leur opposa ses gens à pied, ils se défendirent avec leurs carabines, mais les Attukays se servirent habilement de leurs longs fusils à canon rayé, en sorte que les hommes et les chevaux de tout l'escadron furent perdus. C'est toujours là le sort des petits détachemens, où l'on n'emploie pas assez de précautions. L'infanterie qui étoit retranchée ne prit aucune part à cette affaire, parce que les chefs n'étoient pas d'accord. D'ailleurs tout réussit parfaitement dans ce canton; les Circassiens furent repoussés avec perte, dans presque tous les engagements

qu'ils tentèrent. Les colonels Amborn et ~~Stoeritsch~~, attaquèrent avec succès les grands Abasciens, et le territoire des Attukays. Quoiqu'il y eût de la perte de part et d'autre, celle de l'ennemi fut beaucoup plus considérable, et les Russes parvinrent, comme ils se l'étoient proposés, à maintenir le respect dû à leurs limites.

Dès le printemps de cette année, le général Suworow s'établit avec un corps considérable, sous Karasubasar, où il fit exercer ses troupes. Mais un traité conclu en juin entre la Porte et la Russie, changea toutes les dispositions offensives, et défensives. La Porte reconnut Sehaïm-Ghiray pour Khan des Tartares de Crimée. C'étoit tout ce que demandoit la Russie: le Grand-Seigneur comme Calife envoya au Khan, un sabre et un cafetan qu'il accepta; cependant contre l'usage ordinaire il n'en fut pas revêtu par les députés du Divan, l'arme et l'habit furent portés dans son cabinet selon l'ordre du Grand-Seigneur.

1779.
Traité entre
la Porte et
la Russie. Le
Khan est re-
connu. Su-
worow quit-
te la Crimée.
Juin.

Cet objet de contestation une fois réglé, les troupes partirent de la Crimée et du Cuban, pour retourner en Russie; on abandonna les forts, et l'on passa les dif-

— différens corps en revue d'inspection, dans 1779. différens camps. Suworow ne laissa derrière lui que quelques mille hommes, aux environs de Kinburn, et de Jenikala; et il conserva le conseiller aulique Constanti-now, sous le titre de chargé d'affaire auprès du Khan.

L'impératrice avec toute la grâce dont elle savoit accompagner la justice, les bienfaits, et les récompenses, voulut qu'en témoignage de la satisfaction qu'elle resentoit du zèle, et des succès constans du comte de Suworow, il trouvât à Pultawa son portrait enrichi de diamans sur une tabatière, et le nouveau commandement de toutes les troupes de la petite Russie. Au commencement de l'hiver il reçut l'ordre de se rendre à Pétersbourg, où Sa Majesté l'accueillit avec une extrême bienveillance; elle l'appeloit pour le charger d'une expédition secrète sur la mer du Cuban; et pour achever de le combler de toutes les manières, elle lui fit présent de la riche étoile de l'ordre d'Alexandre, qu'elle-même avoit portée sur un habit de l'ordre. Il faut ajouter à l'honneur de Suworow, que tant de faveurs, digne prix de tant de gloire, ne l'enivrèrent jamais

et quelle l'enflammèrent toujours d'une ~~_____~~
nouvelle ardeur pour le service de ses 1779.
maîtres.

Il partit au mois de mars pour Astra-~~_____~~
can, à l'occasion des troubles survenus 1780.
en Perse, et de la guerre sanglante que Il part pour
Astracan.
se faisoient alors les Khans, depuis la
mort de Nadir Schach. Suworow se pro-
cura d'abord les informations les plus
exactes sur la Perse; il reconnut les sept
bouches du Volga, ainsi que les côtes de
la mer Caspienne dans ces parages, et fit
toutes ses dispositions; mais quoique
la destination de son corps, et celle des
troupes en général, fût déjà déterminée
sur le rôle de service, l'expédition n'eut
point lieu.

Après quelques mois de résidence à
Astracan, le comte reçut le commande-
ment de la division de Casan. Il se ren-
dit dans cette province en 1781, et il y
resta quelque temps.

CHAPITRE SIXIÈME.

Les Tartares de Crimée, et de Nogay, prêtent serment à la Russie. Expédition contre les Nogays derrière le Cuban.

— Le Sultan Mechmet-Ghiray, ennemi 1782. juré du Khan Sehaïm-Ghiray, quoique son plus proche parent, souleva les Tartares, contre le Khan qui se trouvoit dans sa capitale. La sédition éclata en automne, et le Khan s'enfuit accompagné de ses fidèles serviteurs à Kaffa; il s'y embarqua, et se rendit par la mer d'Asow, à Pétrowsk, forteresse russe bâtie sur la rive septentrionale.

Vers la fin de l'année, le prince Potemkin vint à Cherson avec des commissions de l'impératrice; il appela le comte Suworow auprès de lui, ainsi que la division de Casan, et il eut un entretien avec le Khan à Pétrowsk, puis il partit pour Pétersbourg.

Le Khan, accompagné d'un nombre de troupes russes, retourna à Backtschisarey, et

et les troubles furent très-promptement ~~apaisés~~. Les mécontents avoient proclamé ^{1782.} Khan, à la place de Sehaïm-Ghirey, Batir-Ghiray son frère aîné: l'autre frère Arslar-Ghiray qui commandoit dans le Cuban, comme Sérasquier des Tartares de Nogay, se trouvoit auprès du frère aîné en Crimée. Ils furent enlevés ainsi que leur suite par les Russes, et après les avoir tenus prisonniers quelque temps, on les embarqua sur le Cuban, et on leur rendit la liberté. Tout se termina sans grande effusion de sang; mais le chef des rebelles, Machmet-Ghiray, qu'on arrêta, fut lapidé par ordre du Khan, et plusieurs autres Tartares, qui persistèrent dans leur mutinerie, furent punis de mort.

Le comte partit ensuite pour Saint-Démétrius et pour Asow, où il prit de nouveau le commandement du Cuban, au commencement de l'hiver. Le corps de troupes sous ses ordres, consistoit en douze bataillons avec leur artillerie, et les grosses pièces de campagne, vingt escadrons de dragons, six régimens de Cosaques, et le surplus en milices du Don sous leur chef Iloweiski.

Le prince Potemkin, revenu de nouveau
Tom. I.

— à Cherson à la fin de mai, y appela
1782. encore Suworow, pour délibérer avec lui
sur les opérations de la campagne, et le
prince retourna aussitôt après à Saint-
Démétrius.

On forma six corps, dont deux en
Pologne, pour contenir les Turcs en cas
de besoin. Le premier de ces corps fut
sous le prince Repnin du côté de Kot-
misch, le second sous le comte Soltikow
à Humann, le troisième pour la réserve
de la petite Russie, le quatrième comme
troupe d'exécution, dans le gouverne-
ment de la Crimée, sous le prince Po-
temkin en personne; le cinquième, étoit
celui du Cuban que commandoit déjà le
comte Suworow. Le sixième étoit au Cau-
case sous Paul Potemkin.

Le rendez-vous des troupes du comte,
étoit sous le fort de Jaïck, à quinze milles
d'Asow, dans les landes du Cuban. Il
pressa ses régimens de se rassembler. Il
y en avoit qui avoient de longues mar-
ches à faire, les uns quittant des quar-
tiers éloignés chez les habitans du Don,
les autres venant des lignes du Caucase.

Dans le courant de juin, une partie
des troupes étant arrivée sous Jaïck, le

comte envoya une proclamation, par la-
 quelle il invitoit les tribus des hordes 1782.
 tartares de Nogay à venir le voir, il les
 traita comme d'anciennes connoissances,
 et leur donna dans les landes un grand
 gala, où il se trouva environ trois mille
 Tartares-Nogays; ils se comportèrent ami-
 calement, et retournèrent chez eux le
 lendemain.

A mesure que les troupes arrivoient,
 on les faisoit avancer sans perdre de
 temps, pour occuper avec des redoutes,
 la ligne de Jaïck, jusqu'à Tamann, où
 étoient les points principaux de Kopyl et
 de Kurky. Le comte resta sous Jaïck
 avec quatre bataillons et l'artillerie de
 campagne, dix escadrons de dragons, et
 deux régimens de Cosaques.

Le 28 juin jour de l'anniversaire du
 joyeux avènement de l'impératrice à la 1783.
 couronne, les hordes de Nogay avec une
 suite nombreuse, s'étoient rassemblées
 de nouveau sur l'invitation qu'elles
 avoient reçue pour assister à la fête; leur
 nombre montoit à cinq ou six mille, et tout
 le canton sous Jaïck étoit couvert de leurs
 tentes. Là Schaim-Ghiray, Khan des Tar-
 tares de la Crimée et de Nogay, abdiqua

Le Khan des
 Tartares de
 Crimée de
 Nogay abdiqua
 que le 28
 juin.

— sa dignité, en notifiant aux Tartares trois
1785. choses principales :

1° Qu'il s'y déterminoit de son plein gré.

2° Qu'ils étoient les maîtres de choisir son successeur.

3° Qu'il vouloit vivre et mourir au milieu d'eux.

Le prince Potemkin, publia aussitôt un manifeste de l'impératrice, avec un supplément émané de lui, par lequel il étoit ordonné à tous les Tartares de prêter serment de fidélité à l'impératrice; ces manifestes furent aussi expédiés dans le Cuban un peu avant le 28 juin.

Les troupes étoient distribuées en ordre, et par plusieurs divisions aux environs de Jaïck. Quand on eut fini le service divin en l'honneur de la fête de l'impératrice, les chefs des Nogays se rassemblèrent, et en présence du comte, ils jurèrent publiquement sur le Koran, foi et hommage à l'impératrice; ils allèrent ensuite vers leurs tribus qui étoient réunies, et leur firent prêter le même serment. Toute cette cérémonie se passa de la manière la plus solennelle, au bruit continu des salves d'artillerie, et des

cantiques en action de grâces. On donna des emplois à plusieurs Tartares dans le service de Russie, les plus anciens furent faits officiers d'état-major, et quelques autres simples officiers. 1783.

Suworow termina le tout par un grand festin dans les landes, sur une place immense; les convives assis à terre à la manière des Turcs, étoient tous distribués selon leur rang, et formoient une multitude de petits groupes, le fond du diner consistoit en viandes bouillies et rôties; on avoit préparé pour ce jour-là cent boeufs, huit cents moutons, et 32,000 pintes d'eau-de-vie de seigle, car le vin est défendu aux Tartares comme aux Turcs. Les chefs dinèrent à la table du comte, où l'on servit du *porter*. On y porta des santés, dans une grande coupe qui fit la ronde, au bruit des salves d'artillerie, au milieu des cris continuels d'allégresse *Urra et Allah*. Chaque table en fit autant. Tout respiroit le bonheur et la joie dans cette fête. Les Russes et les Tartares étoient mêlés confusément: après le repas il y eut des courses de tous côtés entre les Tartares et les Cosaques, quelques-uns d'eux moururent à force de

boire ; mais parmi eux c'est un honneur
1785. dans les grands galas. Le soir il y eut
un second repas qui se prolongea fort
avant dans la nuit.

29 juin. Le lendemain jour de Saint-Pierre et
Saint-Paul, patrons du Grand-duc, se
passa dans les mêmes plaisirs. Le 30 on
servit un déjeûné après lequel enfin, les
Tartares et les Russes se séparèrent, avec
toutes les démonstrations de l'union la
plus sincère. Quand les Nogays furent de
retour chez eux, leur premier soin fut de
faire prêter serment de la même manière,
par leurs tribus, en présence des officiers
russés d'état-major ou autres officiers, et
les Tartares de la Crimée ne tardèrent
pas à suivre cet exemple.

Ainsi fut conduite avec beaucoup d'adresse, l'extinction de la dignité de Khan dans la Crimée, avec la réunion de tous ces différens peuples, à l'empire de Russie. L'acte de foi et hommage fut d'abord envoyé par Suworow au prince Potemkin, mais Catherine II n'y reconnut pas moins l'activité et le talent du comte, qui dans les circonstances les plus importantes, comme les plus délicates, parvenoit également à remplir les vues de Sa Majesté,

et aussitôt elle l'honora de la lettre suivante. 1783.

A notre général-lieutenant de Suworow.

» Dans les affaires qui vous ont été
» confiées, et notamment dans la com-
» mission dont vous avez été chargé, sous
» la direction de notre général prince Po-
» temkin, pour la réunion de différens
» peuples à l'empire de Russie, vous
» avez montré pour notre service un
» zèle et une activité, qui vous ont at-
» tiré notre attention, et notre bienveil-
» lance particulière. Voulant vous en
» donner un témoignage public, nous
» vous accordons la grand'croix de l'or-
» dre équestre de Saint-Volodimir, de
» la première classe, dont nous vous en-
» voyons les décorations; nous vous com-
» mandons de les prendre, et de les por-
» ter conformément aux statuts. Nous
» sommes

CATHERINE.

Czarcosélo le 28 juillet 1783.

Comme il eût été imprudent de se fier à la constance des Nogays, Suworow fit tirer un cordon très-étendu, depuis

la rivière de Jaïck, jusqu'au milieu du Don,
1783. et dans le courant de juillet il rassembla tous les Nogays sous Jaïck. Son plan étoit de transporter incessamment toutes leurs tribus dans les landes d'Uralsk, et de les désarmer quand les circonstances le permettroient.

Ces peuples avec lesquels Gengis-Khan fit, il y a cinq cents ans, la conquête de l'Asie jusqu'à la Chine, et chez lesquels Tamerlan reçut le jour, ont sans doute quelque chose de piquant pour la curiosité. Les Tartares de Nogay prétendent descendre des Usbecs de Bucharie, grand pays d'Asie, borné au sud par la Perse et à l'orient par la mer Caspienne; c'est la partie la plus peuplée et la mieux cultivée de la grande Tartarie, elle est fertile en grains et en pâturages, il y a quelques forêts, et les peuples qui l'occupent sont les plus civilisés, les plus braves des Tartares; leurs femmes même se piquent de bravoure, et suivent souvent leurs maris à la guerre; ils ont des fruits, des légumes, néanmoins ils préfèrent la chair de cheval et le lait de jument; leurs mœurs ont beaucoup d'analogie avec celles des Arabes. Mais les Nogays
ne

ne font pas remonter leur histoire plus haut qu'à Tschutschî, fils aîné de Gengis-Khan. Cependant ils savent qu'ils avoient déjà un Khan à cette époque, où une querelle entre Gengis et ce fils, décida pour un assez long espace de temps de leur brillante destinée. (*)

Ce Tschutschî réprimandé par son père, au sujet des fautes qu'il commit avec tous ses frères dans la conquête de la Chine, au siège d'une forteresse, s'irrita contre la prétendue injustice qui le rendoit responsable des torts de tous; et s'enfuit chez les Kuptschas. On ne sait comment le Khan lui laissa prendre part au gouvernement, mais il plut par sa pénétration, et il resta souverain chez ce peuple, qui avoit alors en son pouvoir la plus grande partie de la Russie; ses frontières s'étendoient sur le Wolga jusqu'à Pensa, Arsamas, et sous la grande

(*) Gengis-Khan fils d'un Khan des Moguls naquit en 1154, régna à 13 ans, et mourut à 72, en 1226. Il conquît en moins de 22 ans, le Cataï, la Chine, la Corée et presque toute l'Asie; il partagea ces différents états à ses quatre fils. Tulican eut la Perse; Zagotai eut le Tibet et l'Inde septentrionale. La postérité d'Octay régna dans le nord de la Chine, jusque vers le milieu du 14e siècle.

1783. forêt de Muron, où l'on voit encore aujourd'hui des retranchemens. Tschutschî bâtit sa résidence à Sarayschek, sur la rivière d'Aktoban, à neuf milles de Zarizin, qui étoit une ville riche et d'une grande étendue; il y fit venir des architectes de Moskou, et l'on voit encore aujourd'hui les ruines des rues, et de quelques grandes places, où les princes russes venoient acquitter leur tribut. Ce prince fut aussi conquérant. Au pays des Usbecs, il joignit le Turquestan, la Bactriane et le royaume d'Astracan. Son fils Batoucan s'étendit jusqu'en Pologne, en Hongrie et jusqu'aux portes de Constantinople; c'est de lui que descendent, les princes tartares de la Crimée et les Khans Usbecs.

Les successeurs de Batoucan, gouvernèrent avec tolérance, et laissèrent au Patriarche toute son autorité en matière de religion. Les lois conservèrent également leur force, et les princes russes restèrent soumis à ce peuple jusqu'au temps du fameux Mamay, qui étoit chez les Tartares, ce que le grand-vizir est chez les Turcs, et qui, ayant porté ses armes dans l'intérieur de la Russie,

jusqu'à quinze werstes de Moskou, fut ~~complètement~~ battu et repoussé par le 1785. Grand-prince Démétrius Donskoy.

Depuis-lors les divisions intestines, et les maladies épidémiques dépeuplèrent successivement ces hordes, qui originellement se comptoient par centaines de milles. Ensuite le Czar Iwan Walsilowitsch, qui s'empara des royaumes de Kasan et d'Astracan, repoussa ces Tartares dans les landes d'Uralsk, derrière le Volga; et vers la fin du siècle dernier, plusieurs d'entre eux traversèrent les landes du Cuban, se réfugièrent par la Crimée en Bessarabie, où ils se mirent sous la protection des Turcs.

Les tribus des Tartares de Nogay, se distinguoient sous différens noms. Ceux de la tribu d'Akermans, émigrèrent de Bessarabie en Cuban dans la dernière guerre; une maladie épidémique les avoit fort affoiblis.

Ces peuples jadis si redoutables, qui pouvoient mettre cent mille hommes de cavalerie en campagne, sont maintenant réduits au-dessous du tiers de leur ancienne population. Mais leurs moeurs ne sont point changées; toujours restées

1785 pasteurs, ils vivent de leur bétail, mangent du riz au lieu de pain, et se couvrent de la peau de leurs moutons. Ils n'ont commencé que très-tard à cultiver le froment.

Ils sont armés d'un sabre, et se servent de couteaux en guise de poignards; leur arme favorite est l'arc ou le javelot, mais leurs javelots sont faits avec de mauvais bois des landes, et ils n'ont que très-peu de bonnes armes à feu. En combattant ils s'attachent au poignet un grand marteau avec une courroie; instrument qui peut être très-meurtrier, quand l'ennemi est à terre, et qui jusque-là, paroît bien incommode. Voici probablement ces Tartares subjugués et soumis à la Russie civilisée, jusqu'à ce que quelque bouleversement imprévu ramène parmi eux un Gengis-Khan, où que le ciel leur fasse présent d'un Pierre I, qui leur donne des lois, et qui leur apprenne à goûter les douceurs d'un gouvernement régulier. L'intérêt de la Russie n'est encore que de les transplanter, pour tâcher de les rendre utiles.

Le comte Suworow, en dirigeant leur marche sur le Don, vers les landes

d'Uralsk, les divisa en plusieurs colon-
nes sous l'escorte des troupes russes; tou- 1785.
tes ces précautions étoient nécessaires, car
Sehaim-Ghiray, par ses manoeuvres sour-
des, et ses lettres séditieuses, étoit par-
venu à soulever secrètement les princi-
pales hordes du Nogay, et lui-même en-
tra par le détroit de Jenikala, avec un parti
assez nombreux pour encourager, et sou-
tenir une révolte ouverte.

Ceci forma trois divisions; les Nogays
soumis, qu'on transplantoit, et qui étoient
alors environ à moitié chemin près du
Don; les Nogays rebelles qui se retirè-
rent vers la rivière du Cuban; et les No-
gays fidèles à la Russie, entre lesquels
on doit distinguer particulièrement le com-
mandant des Gédissars, et le vieux Mursa-
bey chef des Tschamburluks. Toutes ces
hordes se combattirent: il y eut beaucoup de
sang de répandu, et le brave Mursa-bey fut
grièvement blessé d'un coup de sabre.

Suworow auroit désiré ne pas recou-
rir à la force des armes pour rétablir la
tranquillité; mais les révoltés marchant
contre le cordon établi par le comte,
allèrent droit au camp au nombre de
quelques milliers d'hommes, sans se laisser

entamer; ils se présentèrent au passage
1783. d'un marais défendu par un canon, et
une compagnie de fusiliers. Leur chef
les porta en avant, ils se battirent com-
me des forcenés; mais l'officier à la tête
de son petit bataillon carré, leur résista
assez long-temps, pour recevoir du ren-
fort d'un escadron de dragons, qui cam-
poit à un mille de-là. Une heure après
le colonel Telingin; qui étoit encore plus
éloigné, arriva en toute hâte, avec deux ba-
taillons, qui se firent jour tout de suite. Alors
les rebelles furent battus et dispersés, ce
combat leur coûta cinq cents hommes.

Malheureusement le poste, que le co-
lonel Telingin avoit dégarni, étoit aussi
un passage très-important, et plusieurs
milliers de Nogays soumis profitèrent de
ce moment, pour fuir à travers le marais,
derrière la rivière du Cuban, dans le pays
des Témirgois et de Naurus; on ne put
les atteindre, et ils s'éloignèrent en aban-
donnant leurs immenses troupeaux. Le
butin fut d'environ trente mille chevaux,
quarante mille bêtes à corne, et plus de
deux cent mille moutons.

Vers le milieu du cordon, le comte
fit sa jonction avec le lieutenant-colonel

Leschtewitsch, inspecteur-général des No-
gays, et il découvrit une nouvelle cons- 1785.
piration. Le Mursa Taw, gouverneur
d'un jeune Sultan (ou Khan) neveu de
Sehaim-Ghiray, vouloit élever son pu-
pile à la dignité de Khan, et déjà il avoit
été instigateur de plusieurs révoltes; Lien-
tôt celle-ci éclata. Les Tartares mirent
leurs tentes (ou Kibiks) sur des voitures,
avec leurs enfans les plus petits, et poussè-
rent leurs troupeaux devant eux. Le mot
de ralliement étoit *Kasanha*. A leur dé-
part ils massacrèrent les Russes qu'on avoit
laissés parmi eux, pour les surveiller. Les
troupes du cordon qui se trouvoient à pro-
ximité, accoururent à leur rencontre, au
premier bruit de leur marche; mais la supé-
riorité du nombre les força de se retirer. Taw
attaqua Jaïck, à la tête de quelques milliers
d'hommes, et quoiqu'il fût repoussé avec
perte, il ne s'en dirigea pas moins sur la ri-
vière de Cuban, où il ramassa le reste des
Tartares nogays, corrompit quelques chefs
de ceux qui étoient restés fidèles à la
Russie, entre autres Halli-Effendi, avec
sa femme qu'il emmena; et il campa dans
les environs de Jaïck.

Tandis que Suworow, rassembloit ses

Аост

1785 troupes en un seul corps sous Kopyl, et qu'il faisoit préparer des logemens pour les quartiers d'hiver prochains, les conjurés firent une attaque derrière le Cuban avec dix mille hommes, traversèrent les landes pour fondre sur Jaïck, et se hasardèrent pendant trois jours de suite, contre les retranchemens, avec une impétuosité si inconsidérée qu'ils y perdirent 400 hommes, et que dans une seule sortie, on leur fit deux cents prisonniers. Ils s'enfuirent, mais ils réussirent encore à emmener quelques-uns des leurs, qui étoient restés en arrière.

Le prince Potemkin, généralissime de tous les corps, ordonna au comte Suworow, dans le commencement de septembre, d'arrêter Sehaim-Ghiray à Taman; de mettre son corps en quartier d'hiver sur le Don, et de terminer l'opération qu'il se proposoit d'entreprendre contre les Nogays.

Le comte déjà parti de Kopyl, quand l'ordre arriva, étoit à couvert dans un bois à deux milles de-là. Le général-major Jélagin étant à Taman, avec le colonel Holle, le comte lui expédia à l'instant l'ordre d'arrêter Sehaim-Ghiray; mais le courrier fut obligé d'attendre à Kopyl, le

le lever du général Philippow, qui avoit _____ défendu qu'on l'éveillât pendant la nuit, 1783. de manière qu'il ne put obtenir ses trente hommes d'escorte qu'au grand jour. Ils furent coupés en chemin par plus de cent Abasciens, et le courrier revint sur ses pas. Iséiow, colonel du régiment des Cosaques, fut chargé de remplacer cette escorte à la tête de ses Cosaques, pour rejoindre Jélagin sous Taman, et pour l'aider à exécuter ses ordres.

Mais la nuit d'avant son arrivée, Schaim-Chiray, fut averti du sort qui le menaçoit; entouré d'un parti nombreux, aussitôt il monta à cheval, et courut le long du rivage à la rivière du Cuban, qui n'est qu'à trois milles de-là; il y trouva les bateaux que Jélagin n'avoit pu faire retirer, n'étant point instruit du projet, il se hâta de se mettre en sûreté en gardant les bateaux sur l'autre rive, Isaïow couroit après lui; Jélagin qu'il traitoit avec affection, s'efforçoit de l'appeler, mais inutilement, il se défendit de ses instances et se retira en Circassie.

Le corps détaché, qui étoit destiné à l'expédition sur la rive gauche du Cuban, consistoit en seize compagnies d'infante-

1783. rie partagées en quatre carrés, avec chacun deux canons légers; plus, seize escadrons de dragons, avec autant de canons, et quatre régimens de Cosaques. Le commandant Iloweiski, avoit d'ailleurs ordre de marcher sur le Cuban, avec douze régimens de Cosaques, forts de cinq cents hommes chacun, et de faire sa jonction au lieu que lui indiqueroit le comte.

Suworow, après avoir fait une marche de trente milles, remonta la rive droite du Cuban, allant toujours de nuit, marchant dans le plus grand silence, sans oser faire de signaux, parce que les Circassiens avoient de gros piquets sur la rive gauche; et pour ne pas être découvert le jour, on se reposoit dans le bois. Un Turc détaché de Suschuk s'étant avancé la nuit sur les pas de ce corps, ne put en juger la force, mais il s'adressa au comte pour savoir ce que c'étoit? » C'est un petit » détachement lui répondit-il, qui étoit » resté en arrière, et que je mène au corps » du Caucase. « Peu après, il fit encore la même réponse au Bey des Attukays.

Le grand quartier-maitre Fœdorow étoit à cheval en avant, et comme il n'y avoit pas de chemin frayé sur le rivage,

à chaque quart de lieue , il postoit deux Cosaques qui servoient de guides. Quand 1785. ils furent arrivé à la hauteur du canton que les Attukays habitent, sur la rive gauche du Cuban, il se trouva si peu de bois, que l'armée ne put plus couvrir entièrement sa marche. La rivière avoit peu de largeur dans cet endroit, et les Attukays ne cessoient de tirer les uns avec leurs fusils, les autres avec leurs arcs. Ils firent néanmoins peu de mal aux Russes, qui se gardèrent bien de répondre à leur feu. Vers midi le comte ayant fait appeler le Bey, qui commandoit, lui fit de fortes réprimandes; de son côté celui-ci crut pouvoir demander quelques explications, puis il chassa ses tirailleurs à coup de fouet.

Le comte enfin approchoit de son but, la rivière de Laba, qui tombe des montagnes du Caucase, dans le Liban. A défaut de bois pour se couvrir, il fallut camper dans des fonds. Au reste la troupe n'y fut nullement inquiétée par les partis ennemis.

Il y avoit non loin du rivage, des collines assez élevées; le général Suworow, y monta pour mieux observer le pays. Il vit quelques Nogays fanant leurs foins, et

1783. — il aperçut dans le lointain la fumée de leurs feux ordinaires, ce qui lui confirma l'avis qu'on lui avoit donné que c'étoit le lieu où ses Tartares Nogays s'étoient retirés. Les Russes prirent du repos pendant le jour. L'après midi le commandant du Don se joignit à eux ainsi qu'il lui étoit ordonné avec ses Cosaques, et à la chute du jour, par un beau clair de lune, ils se mirent en marche sur la rive droite du Cuban, qui en cet endroit est plate, et couverte de belles forêts; mais le fleuve y est large d'un grand quart de mille, et l'on n'avoit point de pontons; il fallut envoyer en avant quelques Cosaques pour chercher des endroits guéables. L'infanterie se déshabilla, et passa à gué, portant armes et gibernes sur la tête, avec de l'eau souvent jusqu'aux épaules. La cavalerie mit en croupe les habits de l'infanterie, et l'on portoit les munitions deux à deux, pour que la poudre ne se mouillât point. La rivière se traversa ainsi, en deux temps, parce qu'il y avoit une île spacieuse où l'on se reposa un moment: puis on se remit en marche dans le même ordre, par compagnie, et par escadron, la cavalerie se tenant un peu plus haut pour contenir

la force du courant. Mais les plus grandes difficultés les attendoient à l'autre rive 1785. qui étoit escarpée, et couverte de roches; les Cosaques eurent bien de la peine à la franchir à cheval, et les dragons encore plus, parce qu'ils portoient les munitions. Il fallut beaucoup travailler pour hisser avec des cordes l'artillerie et les bagages, d'autant qu'on ne put presque pas se servir des ustensiles de retranchement qu'on avoit apportés.

La patience habituelle des Russes triompha cependant de tous ces obstacles; et arrivés à une demi-mille de-là, ils eurent encore un marais à traverser. Mais en remontant la rivière de Laba par sa rive droite, l'avant-garde rencontra une patrouille qu'elle fit prisonnière et qui lui fournit des guides.

Les Nogays furent surpris à la pointe du jour, près d'un vieux château en ruine, aux environs de Kermentschuk. Malheureusement les Cosaques du Don se souvenoient encore des dévastations qu'ils avoient faites dans leur pays, et ils exercèrent une vengeance si cruelle, que le massacre se continua jusqu'à midi.

Suworow, ne laissa à sa troupe qu'une

— heure de repos, et la porta en avant sur
1783. la forêt de Farisch, qui s'étend jusque
dans les montagnes du Caucase, où il at-
taqua le reste des Nogays: le combat fut
excessivement vif; cependant plusieurs
d'entre eux, sur l'avis qu'ils avoient eu
de la surprise et du massacre de leurs ca-
marades, s'étoient sauvés; mais les Te-
mirgois, et les Nawrus, chez lesquels l'ac-
tion se passoit, firent des pertes considé-
rables, en voulant défendre les Nogays.
Le prince des Nawrus fut tué, et sa fille
fut emmenée comme prisonnière.

Les troupes légères se battoient en
même temps, sur les deux rives de La-
ba; le combat ne finit que le soir. Les Rus-
ses vainqueurs se reposèrent sur le champ
de bataille; le lendemain ils poursuivi-
rent encore l'ennemi, à quelques milles, et
n'ayant pu l'atteindre, après une nuit de
tranquillité, ils rapassèrent le Cuban.

Depuis la malheureuse époque de Ma-
may (que nous avons rappelée plus haut)
jamais les Nogays ne furent aussi mal-
traités que dans cette journée du premier
octobre; il resta environ 4,000 hommes ou
femmes tués sur le champ de bataille, qui
avoit un mille et demi d'étendue le long

de leurs tentes. Les Cosaques selon leur usage , emmenèrent avec eux beaucoup d'enfans en bas âge. 1783.

Après cette expédition, le commandant Iloweiski, retourna sur le Don avec ses Cosaques; et le comte Suworow, envoya une partie de ses troupes prendre leurs quartiers d'hiver, dans le même canton indiqué à celles de Kopil. Il ne garda avec lui que quelques compagnies d'infanterie, deux canons, un escadron de dragons et un régiment de Cosaques, et avec ce petit corps, il marcha directement sur la forteresse de Jaïck par les landes. Il avoit plus de quarante milles d'Allemagne à parcourir, et plus de dix rivières à passer. Souvent les soldats eurent de l'eau jusqu'à la ceinture en les traversant à gué, d'autrefois ils furent obligés de s'arrêter pour jeter des ponts, sur des rivières trop profondes. Ne découvrant pas de bois, il falloit se servir de grands joncs, et de bandes de gazon assez solidement établis, pour que l'artillerie passât dessus. Mais ces ouvrages presque à fleur d'eau, se détruisoient en 24 heures par le courant, et quand la troupe ne se hâtoit pas d'en profiter, il falloit recommencer.

Un Mursa, et quelques Tartares qui
1778. servoient de guides dans ces déserts, se dirigèrent trop vers le nord, et firent faire une fausse route de dix milles, dans le moment où les provisions commençoient à s'épuiser, et le comte éprouva tout ce que l'inquiétude peut ajouter à la fatigue; il ne falloit pas perdre une heure, car le dernier jour de marche tout étoit consommé, il n'arriva qu'à la fin du mois.

Fin d'octobre.

Il y avoit toujours eu suffisamment de monde dans le château, et dans le fort de Jaïck, parce que les chefs des hordes de Nogays y étoient restés, sous l'inspection du lieutenant-colonel Leschkewitsch; et qu'après la séparation du Sérasquier Arslar-Ghiray, son successeur Halli-Effendi, gouverneur-général des tribus tartares qui étoient restées en arrière, campa dans le voisinage.

Le comte à son arrivée, s'empressa d'y rendre quelques visites; entre autres à son ami Mursa-Bey; prince des Tschamburluks, vieillard vénérable, qui n'étoit pas encore guéri de sa blessure. La joie de revoir son cher Suworow, lui rendit des forces; il l'embrassa les larmes aux yeux, en l'appelant son héros, et son fils.

Les

Les actions et les sentimens du comte le rendoient digne de ces dénominations, 1783. mais il ne put goûter long-temps les charmes de l'amitié, son devoir l'appeloit à Saint-Démétrius, où il se rendit par Asow.

Bientôt, ce qui restoit des Tartares Nogays, qui avoient fui sur la rive gauche du Cuban, écrivirent au comte pour reconnoître leur faute; ils lui envoyèrent des drapeaux blancs, en lui jurant qu'au printemps prochain ils reprendroient leur ancienne position. Le ci-devant Halli Effendi, se présenta avec quelques-uns des siens avant la fin de l'automne, et la plupart des autres tinrent leur promesse. Le Mursa Taw se dispensa seul de donner des marques de soumission.

Il y eut pendant cet hiver beaucoup de Russes tués, ou emmenés en esclavage en Anatolie, par les Circassiens, et sur-tout par les païens d'Abascie. Les troupes étoient trop dispersées, il fallut se résoudre à couvrir moins de pays, pour se tenir en force contre ces continuelles attaques. Un fléau plus funeste affligea encore cette contrée, depuis le commencement de l'automne jusqu'au renouvellement de l'année; c'est une

— peste qui se communiqua depuis Cher-
1783. son jusqu'au Don, où les soins et les
précautions l'arrêtèrent enfin, sans qu'il
périt plus de trente soldats russes. Les
naturels du pays souffrirent davantage.

On compte actuellement sur le rivage
septentrional de la mer d'Asow, environ
trois mille Kibiks, ou familles de ces
Tartares, composées de cinq ou six per-
sonnes. Après leur émigration de Bessa-
rabie dans les landes du Cuban, il resta
environ mille familles sous la protection
des Turcs; et il y en avoit à-peu-près
mille autres, sur la rive gauche du Cu-
ban, dans les landes d'Attukay, que le
Mursa Bajazet, promit d'amener parmi
celles que Suworow avoit soumises. Mais
en changeant de pays, il falloit abandon-
ner, ou vendre à vil prix, tous ses bes-
tiaux, seules richesses des peuples errans,
et toutes ces familles s'appauvrissoient
pour longues années.

— Insensiblement comme on voit, le
1784. comte étoit parvenu à subjuguier toutes
ces hordes par la force ou par la douceur,
et généralement malgré les rigueurs insé-
parables de la guerre il avoit encore ob-
tenu leur confiance. Le ci-devant Khan

Sehaim-Ghiray, qu'il devoit faire arrêter et qui avoit fui sur la rive gauche du Cu- 1784.
ban, revint au printemps en Crimée, par Taman et Jénikale, pour se rendre à Werwisch, lieu de sa destination. De-là il fut passer quelques années en Russie, où il se trouvoit fort heureux. A son retour, les Turcs le reçurent à Chotzim d'une manière honorable relativement à son ancienne dignité; il crut alors pouvoir aller à Constantinople; mais au lieu d'y être reçu, il fut envoyé en exil à Rhodes, où il périt de la manière la plus perfide. D'après les lois turques, on ne pouvoit pas le condamner à mort, parce que les Khans, et toute la race de Gengis, sont nommément affranchis de toute peine capitale; on allégua pour prétexte que Sehaim-Ghiray, n'étoit plus Khan, puisqu'il avoit abdiqué volontairement cette dignité; mais il n'avoit pas renoncé aux prérogatives de sa naissance; ainsi rien n'excuse les Turcs.

Suworow, que la nature a doué de justice et de sensibilité, déplora cette fin inique d'un homme, dont il avoit été souvent content, et qui n'avoit eu d'autres torts que ceux d'une inconstance

— inhérente à sa nation; les peuples nomades
1784. ne reconnoissent guère de pouvoir que leur volonté; ils savent l'opposer à la force, où y substituer la ruse. Les Nogays d'ailleurs sont particulièrement superstitieux, un songé, une prédiction, certaines rencontres suffisent pour leur faire violer les engagements les plus solennels. Cependant ils aimoient Suworow parce qu'ils comptoient sur ses paroles, et qu'il les traitoit en père qui sait châtier et récompenser. L'équité a un ascendant singulier sur les hommes qui s'en éloignent le plus; le comte en éprouva l'effet, car tous les Tartares restés en arrière, vinrent le voir très-souvent, après son retour de Saint-Démétrius. Il retrouva encore au camp sous Jaïck, le bon Mursa-Bey, qui à l'âge de cent ans savoit combattre, et désiroit même se marier. Il demanda au comte de lui faire présent d'une jeune Tartare de seize ans. Le comte l'acheta cent roubles d'un Cosaque du Don, et jouit du plaisir d'adoucir la vieillesse de cet homme vraiment privilégié de la nature, dont la femme sans doute, ne fut qu'une compagne qui prolongea ses jours, car il vécut presque

aussi vieux qu'Attila roi des Huns, sans ~~_____~~
que sa raison parût s'affoiblir, ni que la 1748.
force de sa complexion s'altérât. Ses yeux
seulement supportoient avec peine la lu-
mière du grand jour; mais il aimoit la
table, ne buvoit que de l'eau-de-vie de
seigle, et montoit à cheval tous les jours.
Il dédaignoit le luxe de son rang, quoi-
qu'il en recherchât la propreté; cependant
ses gens le levoient de table, et le por-
toient au lit comme s'il eût été un prince.
Suworow le vénéroit comme un ami
fidelle, qui connoissoit les lois de l'hon-
neur, et les droits de l'humanité; après
le bonheur de secourir l'indigent, Mursa-
Bey n'entrevoyoit rien de plus doux, de
plus consolant sous sa tente, à la tête
de sa horde, que les étreintes de l'amitié,
dont l'estime particulière du comte lui
avoit en quelque sorte dévoilé le charme;
et malheureusement ce bonheur devoit
lui échapper avant la vie. Suworow le
quitta dans l'été de 1784, pour passer
l'année suivante, de la division de Vala-
domir, à celle de Pétersbourg, où l'im-
pératrice le reçut avec la plus grande
distinction. Mais les bontés de sa sou-
veraine, la brillante carrière qu'il parcourt

1784. encore, les grands intérêts dont ses exploits sont l'arbitre, rien n'efface de son souvenir, le plaisir qu'il a su goûter à joindre les bonnes actions aux grandes conquêtes.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

